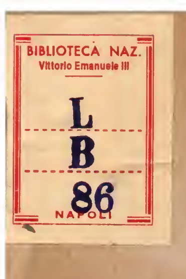








VIES
DES SAINTS

(MILITAIRES, OUVRIERS, SERVANTES, ETC.)

Traduites de l'Allemand.

PARIS.
A LA SOCIÉTÉ DES BONS LIVRES,
RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 69.

M DCCC XXXIII.



VIES DES SAINTS

(MILITAIRES, OUVRIERS, SERVANTES, ETC.)

PARIS. — IMPRIMERIE DE AUGUSTE AUFFRAY,
54, PASSAGE DU CAIRE.

VIES
DES SAINTS

(MILITAIRES, OUVRIERS, SERVANTES, ETC.)

Traduites de l'Allemand.



PARIS.

A LA SOCIÉTÉ DES BONS LIVRES,
RUE DES SAINTS-PÈRES, N. 69.

M DCCC XXXIII.

PRÉFACE.

Nous avions annoncé pour neuvième et dixième livraisons, un ouvrage intitulé : *De l'Éducation des jeunes gens*, et un autre : *Vie de douze jeunes filles qui se sont sanctifiées en diverses conditions*; mais nous faisions pressentir en même temps que ces deux derniers volumes de la neuvième année pourroient être remplacés par d'autres ; c'est ce qui arrive.

Quant au livre de *l'Éducation des jeunes gens*, nous pensions d'abord qu'il étoit dans le commerce de la librairie, et qu'il nous étoit loisible de faire une édition de ce précieux ouvrage ; mais il paroît qu'il n'en est

rien, et nous n'avons pu nous assurer à temps le droit de le publier; nous espérons que nous pourrons le faire plus tard.

La *Vie de douze jeunes filles*, publication originairement allemande, nous étoit annoncée avec de grands éloges; ces éloges sont mérités sous plusieurs rapports. Toutefois il y avoit de grandes inexactitudes dans ce qui nous en avoit été écrit. L'ouvrage se compose en effet, non pas de douze vies de saints de chaque condition, mais d'une suite de pieuses biographies de personnages qui se sont sanctifiés, en général, dans les conditions les plus ordinaires, les plus humbles.

Ces récits sont nombreux, et lorsque nous en donnons deux volumes cette année, nous sommes loin de les avoir épuisés. Ils sont, du reste, dans notre publication, entre-mêlés comme dans la composition originale elle-même; nous n'avons pas recueilli exclu-

sivement des vies d'hommes ou de femmes, de militaires ou d'artisans, de maîtres ou de serviteurs; nous avons offert des modèles à tous les états; c'étoit assurer à nos deux dernières livraisons plus de variété, et par conséquent, plus d'agrément.

Ainsi nos souscripteurs sont prévenus que les deux livraisons de *l'Éducation des jeunes gens*, et la *Vie de douze jeunes personnes*, sont remplacées par les *Vies des saints* (*militaires*, *ouvriers*, *servantes*, etc.)

Nous avons la confiance qu'ils ne se plaindront pas de ce changement, auquel ils devoient en quelque sorte s'attendre, puisque nous n'avions annoncé les deux ouvrages susdits, qu'en manifestant nous-mêmes des doutes sur la réalisation de nos promesses.

Il est inutile de remarquer que les deux volumes que nous donnons, quoiqu'ils aient le même titre, ne dépendent nullement l'un

de l'autre, et peuvent être achetés et donnés séparément.

Qu'il nous soit permis, en terminant cet avis, de provoquer de nouveau les observations de nos associés. Elles nous ont été souvent d'un grand secours; qu'ils ne nous les refusent donc pas en ce moment, où nous allons établir le programme de la dixième année. C'est leur annoncer que nos efforts seront persévérans; ils voudront nous seconder et de leurs conseils et de leur zèle.

—

VIES DES SAINTS

(MILITAIRES, OUVRIERS, SERVANTES, ETC.)

LES SAINTS MARTYRS

CLAUDE, CASTORIUS, SYMPHORIEN, NICOSTRATE ET SIMPLICIUS,

SCULPTEURS.

—

La persécution à laquelle les chrétiens furent en butte sous le règne des empereurs Dioclétien et Maximien, fut si cruelle, et les moyens que leurs ennemis employèrent pour les découvrir tous, furent si perfidement combinés, que beaucoup de païens se persuadèrent que c'en étoit fait de la religion chrétienne. Ce prétendu triomphe de l'idolâtrie ne fut plus révoqué en doute,

lorsqu'on vit les inscriptions que les deux empereurs avoient fait graver, et les médailles qu'ils avoient fait frapper et répandre dans le public.

Une de ces inscriptions, qui existe encore aujourd'hui en Espagne, porte que Dioclétien et Maximien, empereurs, ont reculé les bornes de l'empire romain à l'orient et à l'occident, détruit la religion des chrétiens, si dangereuse pour l'état, purgé toute la terre de leurs superstitions et propagé le culte des dieux. Mais, s'il est certain que sous le règne de ces deux empereurs le sang des chrétiens coula par torrens, il ne l'est pas moins que ces mêmes princes, après avoir déposé la pourpre, ne tardèrent point à se convaincre qu'il n'étoit pas si facile, quels que fussent les efforts de l'orgueil et de la puissance humaine, de détruire une religion dont Dieu même est le fondateur, et que toutes leurs médailles et leurs pompeuses inscriptions ne serviroient qu'à éterniser leur honte et leur foiblesse.

C'est au moment où la persécution exer-

çoit ses plus grandes fureurs, qu'arriva le martyre des cinq sculpteurs, Claude, Castorius, Symphorien, Nicostrate et Simplicius. Les quatre premiers étoient nés en Pannonie. Dioclétien avoit entendu vanter leur habileté et les avoit fait venir à Rome, sans savoir qu'ils fussent chrétiens. Les divers travaux qu'ils exécutèrent sous ses yeux, leur valurent de sa part les témoignages les plus flatteurs d'approbation, au grand dépit du sculpteur romain Simplicius, qui fut forcé d'avouer que l'ouvrage de ses rivaux était fort supérieur au sien, qu'ils travailloient avec une incroyable célérité, que pour lui, il n'avoit plus le talent de rien faire qui fût du goût de l'empereur.

Un jour Simplicius eut la fantaisie d'aller visiter l'atelier des artistes qui avoient su gagner toute la faveur du prince. Fut-ce l'envie ou l'émulation qui lui inspira cette démarche, on ne le sait; ce qui est certain, c'est qu'alors il étoit encore païen. Il les aborde donc d'un air ouvert et familier, et les prie de lui apprendre comment ils font

pour achever en si peu de temps, les ouvrages les plus parfaits, tandis que, malgré tous ses efforts et toutes ses peines, il ne peut plus rien faire qui lui réussisse, quoiqu'il ait eu auparavant la réputation du plus habile et du plus heureux sculpteur de Rome.

« Ami, lui répondent Claude et ses compagnons, nous t'honorons tous comme un habile maître ; mais si tu ne réussis pas comme nous dans tes travaux, c'est peut-être par une raison tout autre que tu ne penses, et si tu veux profiter de notre secret, nous serons heureux de t'en faire part. » Ils lui révèlent alors quelle est la religion qu'ils suivent, et lui en dépeignent l'excellence et les bienfaits, et toutes les bénédictions qu'elle attire sur ceux qui la professent sincèrement. Simplicius, touché de la franchise et de la charité qui animent leurs paroles, les écoute avec confiance, la grâce de Dieu descend en lui, et il déclare qu'il est prêt à se faire chrétien. Nicostrate et Claude se chargent de lui donner les premières notions de la foi, puis ils

le conduisent chez le prêtre Cyrille pour être baptisé. Cyrille acheva de l'instruire, et l'admit enfin au nombre des enfans de Jésus-Christ, en versant sur son front l'onde salutaire du baptême.

Simplicius, plein d'une nouvelle vie, retourna gaîment à son atelier; mais il commença dès lors à mettre en pratique le conseil que lui avait donné Claude. Avant de se mettre au travail, il faisoit le signe de la croix et adressoit à Dieu une courte prière; lorsqu'il avoit achevé, il faisoit de même le signe de la croix. Le premier ouvrage qui, depuis, sortit de ses mains, fut un chef-d'œuvre. Il fut au comble de la joie; Claude, Castorius, Symphorien et Nicostrate ne se contentèrent pas d'y prendre la plus vive part; ils s'empressèrent d'exalter partout le mérite et l'excellence du nouveau travail de Simplicius.

Cependant, le changement subit qui s'étoit opéré dans la manière de vivre de Simplicius, excitoit l'attention; car il n'étoit plus le même, on n'entendoit plus de jurements et d'imprécations sortir de sa bouche,

il étoit affable et humain envers ses subordonnés, il n'enseignoit plus qu'avec douceur et avec bonté. Il évitoit tous les lieux publics de plaisir, et ce qui surprenoit surtout, c'étoit de voir qu'il vivoit en parfaite intelligence et sembloit même s'être lié de la plus étroite amitié avec les sculpteurs qui, auparavant, étoient l'objet de son envie, de son mépris et de ses calomnies. On vint à soupçonner qu'il s'étoit fait chrétien, et on pensa qu'il étoit très-probable que Claude, Castorius, Symphorien et Nicostrate l'étoient aussi. Mais comme ces derniers jouissoient de toute la faveur de l'empereur, personne n'osoit se porter leur dénonciateur.

Quelque temps après, Dioclétien, s'occupant à examiner les divers morceaux de sculpture que les cinq artistes avoient terminés, manifestoit hautement l'expression de son contentement et de son admiration; mais il fit la remarque, tout-à-coup, que la statue d'une idole qu'il avoit commandée, manquoit; il demanda à l'intendant du palais si les ar-

tistes y travailloient encore. L'intendant répondit que non, et qu'ils avoient tous déclaré qu'ils ne l'achèveroient point. Et pourquoi pas? répondit Dioclétien. L'intendant se tut; mais quelques ouvriers s'avancèrent, en disant : « Ils ne veulent pas achever la statue, parce qu'il est très-probable qu'ils sont chrétiens ; ils ne veulent plus sculpter des statues de ce genre, à quelque prix que ce soit. »

Dioclétien demanda s'il n'y avoit pas d'autres maîtres qui pussent se charger de ce travail. L'intendant répondit qu'il s'étoit déjà adressé à plusieurs sculpteurs, et qu'aucun d'eux n'osoit l'entreprendre. A ces mots l'empereur sortit, en disant qu'il y pourvoiroit lui-même. En effet, il fit appeler les artistes qu'on lui avoit dénoncés comme chrétiens, pour savoir d'eux si cette accusation étoit fondée ou non. Il offrit une magnifique récompense à celui qui achèveroit l'idole; mais chacun des cinq sculpteurs en particulier, et tous ensuite unanimement, déclarèrent à l'empereur qu'ils ne

pouvoient plus désormais sculpter de statues semblables, depuis qu'ils savoient que les païens leur rendoient les honneurs divins.

En entendant cette réponse, l'empereur dissimula sa colère aussi bien qu'il put, et congédia les sculpteurs. Aussitôt il appelle un de ses tribuns, nommé Lampadius, et lui ordonne de faire tous ses efforts, d'employer tout ce qu'il a d'éloquence pour décider au moins l'un de ces cinq habiles maîtres à se charger de la statue; que s'ils s'obstinent dans leur refus, il les fasse arrêter comme des chrétiens convaincus, et qu'il les condamne à la torture et au fouet, sans cependant mettre leurs jours en péril, parce qu'on ne trouveroit point dans tout Rome d'autres artistes de leur mérite.

Lampadius obéit exactement aux ordres de l'empereur; mais il fait inutilement de grands frais de rhétorique pour tâcher de vaincre la résistance des sculpteurs : ils lui declarent, d'un ton ferme et prononcé, que leur religion leur défend absolument de faire ce qu'il demande. Lampadius refusant

de le croire, Claudius s'avance et lui dit : « Veux-tu savoir ce que nous prescrivent nos livrés saints? écoute : « Que jamais les « païens ne puissent dire : où est leur Dieu? « Notre Dieu est au ciel : tout ce qu'il veut « s'accomplit sur-le-champ. Mais leurs ido- « les, à eux, sont de l'or et de l'argent, « l'ouvrage de la main de l'homme. Elles « ont des yeux et ne voient point; elles ont « des oreilles et un nez, et ne peuvent ni « entendre ni sentir; elles ont des mains et « des pieds, mais elles ne peuvent ni tou- « cher ni marcher : leur gosier est sans voix. « Que ceux qui les fabriquent deviennent « semblables à elles. » (Ps. 113.)

Lampadius, continuant à dissimuler : « Comme vous êtes, dit-il, des hommes habiles et prudens, je n'ai pas besoin de chercher à vous démontrer par de longs discours, combien il seroit déraisonnable de votre part de résister plus long-temps au désir de l'empereur. Les édits des princes contre les chrétiens ne vous sont pas inconnus; vous savez d'ailleurs le peu d'assistance

que votre Dieu a prêté à ceux qui, par ordre de ces princes, ont été condamnés à diverses espèces de supplices. Je vous le conseille donc dans votre intérêt, faites ce qu'ordonne l'empereur. »

Rien ne put ébranler les courageux chrétiens ; ils répondirent avec fermeté : « Nous sommes prêts à souffrir la captivité et les fers, toutes les tortures, la mort même, plutôt que de rien faire de ce que nous défend notre sainte religion. Nous ne serions chrétiens que de nom, si nous n'obéissions aux ordres d'un homme qu'en méprisant et transgressant les commandemens de Dieu. » Le juge reprit : « Pourquoi ne voulez-vous donc pas vous rendre au vœu de l'empereur, puisqu'il use de tant d'indulgence à votre égard, et qu'il vous a toujours traités jusqu'à présent avec tant de générosité ? » — « Nous obéissons volontiers à l'empereur, répondirent-ils, toutes les fois que nous le pouvons sans manquer aux obligations que nous impose notre religion. Nous n'avons amais abusé de sa confiance et de sa bien-

veillance, nous en avons la conscience; mais s'il exige de nous ce qui est contraire aux maximes de notre foi, il nous est interdit, il nous est impossible de nous conformer à ses désirs ni à ses ordres, dût-il nous en coûter notre liberté et la vie même. »

« Il faudra donc que je vous y contraigne par la force, » reprit Lampadius; et il commence aussitôt à leur faire subir un interro gatoire juridique, et les somme de renoncer au christianisme et de sacrifier aux dieux; mais tous s'y refusant tout d'une voix, il les condamne à la torture et à être fouettés de scorpions (1). Les cinq chrétiens affrontent sans hésiter ces barbares tortures, et les supportent avec constance jusqu'à la fin. Lampadius, alors, n'osant aller plus loin sans l'autorisation formelle de l'empereur, les fit conduire en prison, et fit son rapport à l'empereur.

Dioclétien hésita quelque temps à don-

(1) On appeloit scorpion une espèce de fouet garni de crochets de fer qui entroient dans la chair et la déchiroient, en rendant ainsi le supplice doublement cruel.

ner de nouveaux ordres pour faire condamner les intrépides confesseurs du Christ. Il sembloit disposé à épargner la vie des artistes dont il estimoit tant le talent; mais l'épouse et les enfans de Lampadius étant venus les lui dénoncer comme des magiciens, et le supplier de venger les dieux outragés, parce que Lampadius, aussitôt après avoir condamné ces chrétiens au scorpion, étoit tombé malade et venoit de mourir, sans que les remèdes eussent produit le moindre effet, Dioclétien, dans un accès de colère, ordonna à Nicétius de faire préparer en toute hâte cinq cercueils de plomb, de se saisir de nuit et sans bruit des cinq chrétiens, de les y enfermer, et de les précipiter dans le fleuve.

Nicétius exécuta les ordres de l'empereur; mais un chrétien, nommé Nicomède, fut informé d'une manière précise du lieu où les cercueils avoient été jetés dans le Tibre, et réussit, avec le secours de plusieurs autres chrétiens, à les retirer tous cinq du fond du fleuve. Les précieux restes des saints martyrs furent enterrés sur le chemin

de Lavicum, avec les cérémonies en usage dans l'Église.

Ils souffrirent le martyre vers la fin de l'année 303 ou 304, et l'Église célèbre chaque année leur mémoire le 8 novembre.

Nous trouvons dans la vie de ces cinq sculpteurs de bien beaux modèles à suivre. Ils se conformoient exactement à ce conseil que saint Paul nous donne à tous : « Tout ce que vous faites, en paroles ou en actions, faites-le au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, en rendant grâces par lui à Dieu et au Père. » (Col. III, 17.) Ne seroit-il pas à désirer que tout le monde les imitât dans la manière dont ils commençoient et finissoient la journée et chaque ouvrage de leur profession. Oh ! certainement, nous pourrions compter avec assurance sur la bénédiction et l'assistance de Dieu dans nos travaux et dans toutes nos entreprises, si, en suivant leur exemple, nous commencions avant tout par nous munir et nous armer du signe sacré,

de notre salut. La tourbe des railleurs et des incrédules a beau traiter de superstition notre vénération pour la croix, l'église catholique ne rougit pas du signe auguste par lequel elle commence et termine toutes les pratiques de son culte. Il fait preuve d'une grande pusillanimité, celui qui n'ose faire le signe de la croix avec recueillement et respect en présence de gens qui pensent autrement que lui. Il sentira tôt ou tard la force de ces paroles de Jésus-Christ : « Si vous rougissez de « moi et de mes paroles, le Fils de l'Homme « rougira aussi de vous, lorsqu'il viendra dans « l'éclat de sa majesté et de celle du Père et « des saints anges. » (Luc, IX, 26.)

Quel admirable exemple nous offre ensuite la courageuse fermeté avec laquelle ces cinq artistes confessèrent la foi chrétienne, dans ce temps-là surtout, où, suivant l'opinion du monde païen, l'un des plus grands crimes étoit d'être un chrétien fervent ; malgré l'empire du préjugé, ils ne balancèrent pas à faire le sacrifice de leur existence, pleine d'avenir et d'espérance, et de se dé-

vouer au martyre pour rendre témoignage à la divinité de Jésus-Christ et à la vérité de la religion chrétienne. Leur mort fut précieuse aux yeux du Seigneur; ils reçûrent le prix de leurs vertus chrétiennes, la couronne des justes et l'immortalité bienheureuse; que leur importoit-il de passer pour des insensés aux yeux du monde païen?

SAINT ACATHE, MARTYR,

MILITAIRE.

Parmi les saints martyrs appartenant à l'état militaire, Acathe est un des plus célèbres qui aient scellé de leur sang la vérité de la religion chrétienne durant la persécution de Dioclétien et de Maximien.

Né en Cappadoce, il parvint, à un âge peu avancé, au grade de centurion d'une légion romaine. Il étoit en garnison à Périnthe, lorsque le tribun de la légion dans la-

quelle il servoit, reçut l'édit des empereurs pour forcer tous les soldats à sacrifier aux dieux de l'empire. Le tour de présenter de l'encens aux idoles étant arrivé, Acathe, à la tête de sa compagnie, se présenta devant l'autel; puis, jetant un regard de dédain sur le dieu de pierre qui y étoit placé, il dit d'une voix forte : « Je suis chrétien dès ma tendre enfance; mes parens et tous mes ancêtres l'ont été; mais, je suis tellement convaincu de la sainteté du christianisme, que je ne puis dissimuler les sentimens qui m'animent : je déclare donc que je resterai chrétien, avec l'aide de mon Dieu et de Jésus-Christ, le sauveur des hommes. »

Le tribun, qui connoissoit la fermeté de caractère du pieux centurion, lui demanda par trois fois s'il étoit résolu à mépriser les ordres des princes. « Je n'ai jamais désobéi à la volonté des empereurs, répondit Acathe, en tant que j'ai pu la concilier avec la foi que je professe; mais, dans cette occasion, je ne saurois m'y conformer sans devenir parjure aux yeux de mon Dieu : ainsi, ne

perdez pas votre temps à m'interroger ; ni vos promesses ni vos menaces ne feront effet sur moi : *je suis et je resterai chrétien.*

— Alors, vous m'obligerez à sévir contre vous, quoique je vous regarde comme un brave militaire.

— Il est des cas où il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes. »

On se saisit à l'instant d'Acathe, on le met aux fers et on le conduit à Bibien, chargé de condamner les soldats rebelles aux ordres de l'empereur. Bibien se fait amener le centurion chrétien, et emploie toute son éloquence pour le ramener de ce qu'il appelle un coupable égarement. Mais Acathe reste inébranlable.

« Sachez donc, lui dit enfin Bibien, que j'ai le pouvoir de vous appliquer à la question, et que je suis décidé à n'épargner aucun tourment pour vous forcer à sacrifier aux dieux. Ainsi, renoncez à vos superstitions, adorez les dieux que tout l'empire adore, et conservez votre vie pour le service de la patrie.

— Ne vous imaginez pas que vous m'épouvanterez par vos menaces ridicules. Me voici ! Vous avez le pouvoir de tourmenter mon corps ; mais vous ne pourrez atteindre mon âme, ni vous, ni vos empereurs, ni tous les démons que vous nommez si plaisamment vos dieux ; jamais je ne serai infidèle à Jésus-Christ.

— Eh bien ! je vais vous montrer ce que je puis pour abattre votre orgueil. »

A ces mots, Acathe est dépouillé de ses habits, attaché à quatre poteaux, et horriblement battu. Six robustes bourreaux s'acharnent contre lui, et bientôt le sang ruisselle de tout son corps entr'ouvert.

« Voulez-vous sacrifier ? lui demanda Bibien, ou faut-il continuer à vous battre ?

— Continuez ; car Jésus-Christ me soutient dans la cruelle épreuve à laquelle vous m'avez soumis. Votre fureur me donne du courage ; je sens la grâce qui m'aide, et le Seigneur me fortifiera jusqu'au dernier moment.

— Misérable ! Je voudrois vous conserver

la vie, mais vous vous rendez indigne de toute compassion : je vais redoubler d'efforts.

— Faites ce qui vous plaira : plus vous userez de violence à mon égard, et plus je recevrai de secours d'en-haut. Je répète devant tout le monde que je ne sacrifierai jamais au démon. »

Bibien, ne se possédant plus de rage, ordonna aux bourreaux de frapper Acathe sur la bouche avec des lanières auxquelles étoient attachées des boules de plomb, afin de l'empêcher de blasphémer contre les dieux. Ce nouveau supplice ne fit nulle impression sur l'intrépide centurion. D'un œil tranquille il contemploit les larges plaies de son corps, et sembloit se moquer de l'atrocité de ses persécuteurs.

Cette constance confondit les barbares. Alors, pour diminuer aux yeux des spectateurs le mérite du martyr, Bibien fit conduire Acathe dans un sombre cachot, où on l'attacha à une colonne avec une grosse chaîne, qui fit trois fois le tour de son corps. Il dé-

fendit sévèrement l'entrée de cette horrible prison à tout chrétien, afin qu'on ne pût point le fortifier dans son opiniâtreté à refuser l'encens aux idoles.

Acathe resta sept jours dans son cachot, lorsque Bibien reçut ordre de faire transférer tous les chrétiens à Byzance. Quel fut l'étonnement des païens en tirant le saint de sa prison, de voir toutes ses plaies parfaitement guéries, sans aucun secours humain! Dans leur stupidité, ils attribuèrent cette guérison surnaturelle à quelque magie secrète. Bibien voulut en savoir la cause, et demanda à Acathe comment il avait été guéri. « Ma force et ma guérison viennent d'en-haut, répondit le martyr; je ne dois rien aux hommes. » Bibien ne put y croire, et apostropha vivement le geôlier, comme s'il avait négligé de veiller sur le soldat de Jésus-Christ. Mais cet employé prit à témoin tous les dieux de l'empire, et protesta hautement contre toute imputation. « Je me suis rendu souvent à la prison, dit-il, pour m'assurer si personne n'avait pénétré auprès du centu-

rion, et je l'ai toujours trouvé calme et résigné : tantôt il prioit, tantôt il chantoit, tantôt il dormoit; mais il m'est impossible de vous exposer comment et par qui il a été guéri. »

Bibien se déchaîna alors avec une fureur d'autant plus atroce contre Acathe qu'il se sentit plus humilié par la déposition du geôlier. Le saint martyr, élevant ses regards vers le ciel, pria Jésus-Christ de ne point l'abandonner. Il fut exaucé et amené à Byzance, où le proconsul Flaccin le fit enfermer dans une étroite geôle, sans toutefois l'enchaîner.

Cinq jours après son arrivée, il fut présenté au proconsul, où un huissier lui donna lecture du procès-verbal dressé contre lui par Bibien. On lui demanda s'il trouvoit quelque chose à y ajouter.

« Non, répondit-il avec un admirable sang-froid, car Bibien a parfaitement rapporté mes réponses : je suis chrétien, et intimement convaincu de la vérité et de la divinité du christianisme. Jamais je ne sacrifierai aux idoles; je suis au contraire prêt

à souffrir tous les tourmens pour rendre témoignage à Jésus-Christ. La mort ne m'effraie point; elle est douce pour quiconque aime son Dieu. »

Le proconsul lut ensuite l'édit des empereurs, et lui demanda s'il voulait offrir de l'encens aux dieux de l'empire.

« Non, je n'offre de l'encens qu'au créateur du ciel et de la terre.

— Je me verrai donc contraint à faire respecter les ordres des princes, et à vous condamner à mort. » Et il dicta l'arrêt suivant :

« Comme Acathe ne peut servir plus longtemps sous les bannières victorieuses de nos empereurs, parce qu'il se dit chrétien, et soutient avec opiniâtreté la cause *du galiléen*, pour lequel il veut mourir, nous le condamnons *à avoir la tête tranchée*, en vertu des pouvoirs que nous tenons des princes, auxquels les dieux accordent prospérité et longue vie. »

En entendant cette sentence, Acathe, lançant un regard brûlant vers le ciel, s'écria

dans une sainte ivresse : « Béni soit le Dieu du ciel et de la terre, qui daigne me choisir pour être sa victime ! Que ne puis-je lui témoigner mille fois ma reconnaissance du bienfait qu'il m'accorde ! Oui, je verserai avec joie mon sang pour l'honneur de son nom. Exécuteurs ! faites votre devoir. » Et d'un pas rapide il franchit l'espace et va se ranger à côté des bourreaux.

Un morne silence règne parmi cette multitude de forcenés, qui, inaccessibles à tout sentiment de pitié, entraînent le jeune héros et le conduisent au lieu du supplice. Arrivé dans l'arène, le martyr se met à genoux, adresse au Seigneur une fervente prière; puis il présente la tête avec un noble courage, et un moment après son âme s'envole vers le trône de l'Éternel. Son corps fut jeté à la mer, et recueilli sur les côtes de la Morée. Acathe avoit vingt-cinq ans. Son martyre arriva vers l'an 302; l'église honore sa mémoire le 2 mai.

SAINT APOLLONIUS,

APOTHICAIRE.

Saint Apollonius étoit apothicaire. Après avoir exercé cette profession pendant longues années, il se trouva en possession d'une fortune considérable. Il auroit pu alors se choisir une retraite agréable, et y couler le reste de ses jours dans une molle et paisible oisiveté; mais Apollonius, profondément pénétré des saintes maximes de l'Évangile, ne plaçoit pas aveuglément sa félicité en des biens matériels et périssables. Quoiqu'il eût sans cesse recherché et saisi les occasions de soulager le malheureux, il ne croyoit pas encore avoir suffisamment acquitté sa dette envers ses semblables, et il se sentoit pressé de faire à Dieu le sacrifice de ces richesses qui enivrent et perdent tant d'hommes. Il avoit souvent, d'ailleurs, au

sein de sa prospérité, éprouvé une inquiétude et un dégoût auxquels il ne trouvoit de remède que dans les sublimes enseignemens de la religion. Plus d'une fois il avoit formé la résolution de rompre avec le monde, et de se consacrer tout entier au service de Dieu; mais mille obstacles sans cesse renaissans étoient venus chaque fois entraver l'exécution de ses vœux. Enfin, il s'étoit défait avantageusement de son établissement, et il se trouvoit libre de suivre l'impulsion de sa conscience. Il prit donc le parti de se rendre sur la montagne de Nitria en Égypte, célèbre par la foule d'ermites qui y faisoient leur séjour, pour demander à faire partie de leur sainte association.

Comme Apollonius étoit déjà fort âgé, et qu'il sentoit bien qu'il ne pourroit s'employer à copier les saintes écritures ni se livrer à d'autres travaux manuels, il offrit de visiter chaque jour les ermites qui composoient la communauté, et dont le nombre étoit environ de cinq mille, afin de s'informer de leur santé, de procurer aux vieillards

et aux infirmes une subsistance plus confortable et plus salutaire, et afin surtout de pouvoir fournir à ses frais tous les remèdes qui seroient nécessaires aux malades.

Cette proposition fut accueillie avec plaisir et avec reconnaissance. Apollonius, qui s'étoit déjà muni d'une provision de médicamens, se mit, sans perdre de temps, en devoir de visiter les cellules des ermites, et de distribuer des secours et des consolations partout où il trouvoit quelque souffrance à adoucir. Il présentoit à chacun, avec une bonté affectueuse et pleine de sollicitude, ce qu'il croyoit propre à le soulager. Dès le point du jour, il commençoit sa tâche charitable, et il ne l'interrompoit d'ordinaire que vers le soir. Lorsque les médicamens venoient à lui manquer, il alloit en chercher à Alexandrie, et il avoit toujours soin de faire en même temps provision d'œufs, de pain délicat, de grenades et autres denrées semblables, qui servoient à ranimer et à fortifier les convalescens.

Apollonius recueillit de ses travaux une

grande abondance de fruits et de bénédictions; car, tandis qu'il visitoit les malades et leur prodiguoit ses soins avec un infatigable dévouement, ils ne cessoient de lui adresser, avec amour et reconnoissance, les plus touchantes exhortations pour l'encourager à persévérer dans la voie du salut. Apollonius exerça pendant vingt ans, c'est-à-dire jusqu'à la fin de sa vie, son ministère de charité. Losqu'il sentit approcher le moment de la dissolution de ses liens terrestres, il choisit un des frères de la communauté auquel il enseigna à préparer des remèdes, afin que cette œuvre utile pût être continuée après sa mort; il légua aussi au même frère le reste de sa fortune. Aussitôt que les ermites apprirent que ses derniers momens étoient venus, ils se rassemblèrent autour de lui pour le remercier de l'humanité et du dévouement qu'il leur avoit montré, et pour le consoler en même temps sur la pensée de la mort, dont l'heure fatale étoit prête à sonner. Apollonius s'y prépara de la manière la plus édifiante; il rassura

ensuite les solitaires, en leur protestant qu'il voyoit avec plaisir arriver l'heure de sa délivrance : « Car, disoit-il, il n'y a rien de si honteux pour un homme qui, après s'être retiré dans la solitude, ne doit, pour ainsi dire, plus compter parmi les hommes, que de prendre toute sorte de soins pour écarter la mort. A quoi sert-il de se séparer du monde, si on ne peut ensuite le quitter sans regret et sans amertume, comme si l'on avoit encore à s'inquiéter de ses intérêts et de ses vains plaisirs? Quoi! on choisiroit un genre de vie où l'on n'a rien autre chose à faire qu'à se préparer à la mort, et lorsqu'elle se présente, on pâliroit, on trembleroit, on emploieroit tous les moyens possibles pour la retarder seulement de quelques instans! » Les solitaires furent fort édifiés des dernières paroles que leur adressa Apollonius. Bientôt après, pendant qu'ils prioient avec ferveur à ses côtés, il exhala vers le ciel son âme bienheureuse. On ne peut fixer précisément l'année de sa mort. Les Grecs célèbrent sa mémoire le 10 avril.

L'assistance des malades est une des œuvres de miséricorde corporelle. Un malade a besoin de consolation, des secours de la médecine et d'autres soins. C'est à cette œuvre de charité que saint Apollonius se dévoua, et qu'il sacrifia sans hésiter la fortune qu'il avoit laborieusement amassée. Quelle belle leçon n'est-ce pas pour nous tous, qui savons que Jésus-Christ, au jour du jugement, nous adressera aussi ces paroles : J'étois malade, et vous m'avez visité; ou : vous ne m'avez pas visité. Oh ! quel bonheur ne sera-ce pas pour nous, si nous sommes du nombre de ceux qui, dans la personne du plus petit de leurs frères malades, auront visité, nourri, soulagé Jésus-Christ ! Une félicité sans bornes en sera le prix, comme elle l'a été pour saint Apollonius.

SAINTE ZITA,

SERVANTE A LUCQUES.

Sainte Zita naquit au commencement du XIII[e] siècle à Montesegradi, près de Lucques, en Italie; ses parens étoient très-pauvres, mais religieux et honnêtes. On croit que le nom de son père étoit Jean Lombard, et que sa mère, appelée Bonissima, eut un frère et une sœur qui moururent l'un et l'autre en odeur de sainteté; le premier, Gratien, s'étoit sanctifié tout en vivant au milieu du monde; la seconde étoit religieuse de l'ordre de Cîteaux. Cela prouve que la crainte du Seigneur et la piété étoient comme héréditaires dans cette famille, et qu'elle méritoit qu'on lui appliquât ces paroles du livre de la sagesse (IV. 1) : « Combien il est beau et » ravissant de voir une famille chaste et crai- » gnant Dieu! sa mémoire vivra à jamais,

» et sera en honneur devant Dieu et devant
» les hommes. »

Le père de Zita étant mort de bonne heure, sa mère, qui étoit pauvre en biens terrestres, mais riche en vertus, l'éleva avec soin dans les principes de la religion et dans la pratique du bien; ce fut pour elle une bien douce consolation de voir que ses leçons germoient dans le cœur de sa fille, et y fructifioient au-delà de toutes ses espérances. Il suffisoit de lui dire : *Zita, cela déplaît à Dieu*, ou : *Ce n'est pas agir suivant la volonté de Dieu;* ou encore : *Cela pourroit déplaire au Seigneur,* pour être sûr de la faire renoncer à ses fantaisies. Sa douceur et sa modestie, sa parfaite obéissance et son respect pour sa mère, faisoient l'admiration de tout le monde. Elle parloit peu, travailloit sans relâche, et entretenoit son esprit dans un recueillement continuel.

Dès l'âge de douze ans, sa mère l'obligea à gagner sa vie en servant, et la plaça chez un des principaux bourgeois de Lucques, nommé Fatinelli, dont la maison étoit tout

près de l'église de Saint-Frigidien. Cette mère, pleine de sollicitude, songeoit à la facilité qu'auroit sa fille d'entendre tous les matins la sainte messe ; car elle espéroit bien que ses maîtres n'y trouveroient pas à redire. Zita, dans sa nouvelle condition, ne tarda pas à donner des preuves de la bonne éducation qu'elle avoit reçue, et à se distinguer par sa piété, par la pureté de ses mœurs, par son respect pour ses chefs, et en même temps par sa politesse, son activité, sa fidélité et sa vigilance. Ses maîtres se montrèrent très-satisfaits de sa belle conduite, et eurent soin de lui faire apprendre tout ce qu'il pouvoit être avantageux de savoir à une personne de son état et de son âge.

Zita, en y réfléchissant, trouva que sa nouvelle condition lui offroit beaucoup de moyens de sanctification : le travail, la pénitence, le renoncement au monde et l'abnégation de sa propre volonté. D'un autre côté, elle s'estimoit heureuse de gagner ce qui étoit nécessaire à son entretien, sans être exposée à ces agitations et à ces vicissi-

tudes de la vie qui ont souvent des suites si dangereuses. Tous les jours elle se levoit de grand matin pour avoir le loisir de faire sa prière et d'entendre la messe. Jamais elle n'oublioit les devoirs de son état : non contente de les remplir exactement, elle alloit même souvent au-devant de la volonté de ses maîtres, en se créant des occupations utiles pour éviter l'oisiveté, qu'elle fuyoit comme la mère de tous les vices.

Cependant, sa conduite exemplaire faisoit un contraste trop frappant avec celle des autres domestiques de la maison, pour ne pas leur déplaire et exciter leur jalousie. Ils cherchèrent tous les moyens de faire naître dans l'esprit de leurs maîtres des préventions contre la vertueuse jeune fille; ils firent passer sa modestie et sa réserve pour de l'imbécillité, et, à les entendre, l'exactitude scrupuleuse avec laquelle elle remplissoit tous ses devoirs, n'étoit que l'effet d'un secret orgueil. En un mot, on accumula tant de calomnies et on poussa la méchanceté si loin, que ses maîtres au lieu des égards

qu'ils lui témoignoient, n'eurent plus pour elle que des procédés durs et offensans. Fatinelli ne l'apercevoit pas plutôt qu'il faisoit éclater contre elle sa mauvaise humeur, sa femme ne lui rendoit plus justice en rien. Il est aisé de se figurer ce que Zita eut à souffrir dans ces circonstances. Ce seroit néanmoins la méconnoître et lui faire injure, que de croire qu'elle fit jamais entendre la moindre plainte, le plus léger murmure. Elle conservoit une humeur toujours égale, et envisageoit toutes ces tribulations comme des épreuves qu'il plaisoit à Dieu de lui envoyer; rien ne pouvoit altérer sa douceur ni abattre sa constance. Elle se souvenoit de l'avertissement du prince des apôtres : « Serviteurs, soyez soumis en toute crainte « à vos maîtres, non-seulement quand ils « sont bons et humains, mais encore quand « ils sont durs; car c'est une grâce, lors« qu'on souffre injustement, de supporter « son affliction à cause de Dieu qui le sait. « Car, quelle gloire y a-t-il, si vous péchez « en endurant les mauvais traitemens? Mais

« si vous faites le bien et souffrez patiem-
« ment, vous recevrez la grâce de Dieu (1). »

Ce qui consoloit et soutenoit la pieuse servante, c'étoit de penser que ni les reproches durs, brusques et emportés de ses maîtres, ni leurs jugemens téméraires, ni leurs calomnies ne pouvoient troubler la paix de son âme. Mais tant de résignation, tant de vertu devoient enfin triompher de la méchanceté et de toutes les préventions. Les maîtres finirent par ouvrir les yeux sur la bassesse de ceux qui avoient si odieusement noirci la conduite irréprochable de Zita, et ils reconnurent alors jusqu'à quel point de perfection elle portoit la douceur et l'humilité. Ils rendirent enfin justice à ses belles qualités, et lui accordèrent une confiance entière et sans partage; les autres domestiques reconnurent aussi leurs torts, et leur jalousie se changea en éloges et en admiration.

Zita, dès ce moment, reçut tant de marques de déférence et de respect, qu'elle en étoit confuse; heureusement, sa profonde

1) Petr., II, 13.

humilité la protégeoit contre les séductions de l'orgueil. Elle prenoit même à tâche de redoubler, si c'étoit possible, de modestie et de complaisance, et profitoit soigneusement de toutes les occasions de rendre service, fût-ce au dernier de la maison. A ces vertus, qui sont le plus bel ornement d'une servante chrétienne, Zita joignoit une vive charité pour les pauvres, surtout pour ceux qui étoient estropiés, vieux et infirmes ou orphelins. Elle prenoit autant qu'elle pouvoit sur sa part de nourriture pour soulager les malheureux dans le besoin. Quoique ses gages fussent très-modiques au commencement, elle en donnoit la plus grande partie à des indigens et à des infirmes, et lorsque quelque robe lui étoit devenue trop courte ou ne pouvoit plus lui servir, elle tâchoit toujours de la raccommoder et de la rajuster le mieux possible pour en habiller quelque pauvre petite fille; car elle pensoit fort justement que ce don, quelque peu de valeur qu'il eût en lui-même, pouvoit être d'un grand prix pour les pauvres qui n'a-

voient rien d'aussi bon. Elle avoit aussi toujours l'attention de tenir en réserve quelque provision, et elle recevoit avec une vive reconnoissance tout ce qu'on lui donnoit pour eux. Mais un jour qu'elle se trouvoit dans un dénuement complet, un vieillard foible et infirme vint lui demander l'aumône; la moindre chose, disoit-il, le soulageroit et lui rendroit la vie. La prière suppliante de ce pauvre homme brisa le cœur de la jeune fille; elle gémissoit de se voir dépourvue de toute espèce de ressources, mais la vraie charité est ingénieuse : Zita vola à la fontaine, y remplit un verre d'eau fraîche et courut le présenter avec bonté au vieillard, en se rappelant la belle leçon que le vénérable Tobie donna à son fils : « Mon fils, sois « compatissant autant que tu pourras; si tu « as beaucoup, donne beaucoup; si tu as « peu, tâche cependant de donner de bon « cœur le peu que tu auras (1). » Le vieillard prit avec empressement le verre qui lui étoit offert de si bonne grâce, et le vida avec au-

(1) Tob., IV, 7—11.

tant de plaisir que s'il eût été plein du vin le plus exquis. Il se sentit ranimé et s'en alla content, en se confondant en remerciemens.

La touchante sollicitude de Zita pour les pauvres n'avoit pas échappé à l'œil de ses maîtres, aussi fut-elle chargée de distribuer leurs aumônes comme elle l'entendroit. Elle s'acquitta de cette commission avec beaucoup de jugement et de circonspection, en usant de son pouvoir avec discrétion, car elle savoit qu'elle ne faisoit qu'administrer le bien qu'on lui avoit confié. Peu de temps après, ses maîtres la chargèrent aussi de diriger tout le ménage, et particulièrement de surveiller les autres domestiques. Zita remplit ces nouvelles fonctions avec toute la sagesse qu'on étoit en droit d'attendre d'elle; quoiqu'elle eût alors autorité sur les autres domestiques de la maison, elle évita avec soin de trop la leur faire sentir. Elle mit toute sa vigilance à empêcher que le vice ne s'insinuât parmi eux, bien convaincue que les maîtres ne sont a-

mais si bien servis que quand la crainte de Dieu et la vertu règnent dans leur maison.

Rien ne déplaisoit tant à la modeste Zita que de s'entendre louer, quelque mérités que fussent les éloges ; car elle étoit pénénétrée de cette grande vérité, que l'humilité sied bien à toutes les conditions, mais principalement à celle de domestique. Elle comprenoit tout le sens des paroles du Sauveur : « Quand vous aurez fait tout « ce qui vous a été ordonné, dites : Nous « sommes des serviteurs inutiles, nous n'a- « vons fait que ce que nous étions obligés « de faire (1). » Lorsqu'on disoit du mal des autres en sa présence, elle prenoit leur défense, ou du moins excusoit leurs fautes, si elle ne pouvoit rien faire de plus.

Si Zita, par son respect et sa soumission, par sa fidélité et son activité, avoit donné à ses maîtres la plus grande satisfaction et mérité leur attachement, elle s'étoit acquis encore à un plus haut degré l'estime de tous ceux qui la connoissoient, par sa conduite

(1) Luc, XVII, 10.

réservée et exemplaire. Elle reculoit devant l'ombre d'une pensée impure; à plus forte raison se fût-elle effarouchée de tout propos obscène qu'on se fût permis en sa présence. Jamais elle ne fut l'esclave d'aucun penchant honteux; aussi elle avoit su, par sa réserve habituelle, se faire respecter de telle sorte, que personne ne se fût hasardé, même indirectement, à lui faire quelque proposition déshonnête. Cependant un domestique de la maison eut un jour l'audace de lui adresser des paroles inconvenantes, mais elle le réprimanda sur-le-champ si sévèrement qu'il rougit de son impudence, et se promit bien de ne plus jamais tenir pareil langage à une fille vertueuse. Il fut même assez franc pour avouer hautement que la correction de Zita l'avoit fait rentrer dans le chemin de la vertu. Zita se faisoit aussi un devoir d'inspirer une profonde horreur pour l'impureté aux jeunes filles avec qui elle étoit en rapport, à celles surtout qui faisoient partie de la maison, et elle s'efforçoit de ramener à Dieu et à la

vertu celles qui s'étoient laissé égarer par les séductions dangereuses de ce vice. « L'honneur perdu, tout est perdu ; » telle étoit la maxime dont elle tâchoit, avec la plus vive sollicitude, de pénétrer les âmes encore pures, et qu'elle auroit voulu y graver en caractères de feu, de même que les paroles de Jésus-Christ : « Bienheureux ceux « qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront « Dieu(1). » Mais lorsqu'il s'agissoit d'exhorter celles qui avoient fait une faute, à s'amender sans délai, et de leur inspirer de l'horreur pour toute rechute à l'avenir, elle savoit si bien s'y prendre, que toutes celles qui conservoient encore des sentiments d'honneur, obéissoient docilement à ses avis.

Quel que fût l'empressement de Zita à se conformer aux ordres et aux désirs de ses maîtres, elle cherchoit bien plus à plaire à Dieu qu'aux hommes. Sa maxime favorite étoit : que notre main soit au travail et notre cœur à Dieu, et chaque matin elle la redisoit

(1) Matth., V, 8.

en elle-même. Lorsqu'elle s'étoit levée et qu'elle avoit fait sa prière, elle se rendoit à l'église de Saint-Frigidien pour y entendre la messe, et dès qu'elle était rentrée à la maison, elle reprenoit gaîment et avec une nouvelle ardeur sa tâche, qu'elle remplissoit moins à cause des avantages temporels qui lui en revenoient, que pour plaire à Dieu. C'est ainsi qu'elle accomplissoit le précepte de Jésus-Christ et du grand apôtre des nations : « Priez sans cesse. » (1)

Zita étoit du nombre de ces domestiques qui aspirent à plaire à leurs maîtres en tout ce qu'ils leur commandent de juste, qui recherchent de tout leur pouvoir ce qui leur est avantageux et les garantissent de ce qui peut leur être préjudiciable, qui sont contens de leur état, et n'attachent pas leur cœur aux biens périssables de ce monde; telle étoit Zita, et là, cependant, ne se bornoit pas son zèle : elle avoit pris à tâche de corriger son maître, violente, mporté etsouvent fort brutal, mais elle le faisoit toujours avec tant de

(1) Luc, XVIII, 1. — Col., IV, 2. — I, Thess., V, 17.

prudence et de ménagement, qu'elle l'amenoit toujours à admirer sa vertu. Lorsqu'il traitoit durement quelqu'un de ses inférieurs ou l'accabloit de reproches injustes, il arrivoit souvent qu'elle se jetoit à ses genoux pour lui demander grâce. Cette manière d'agir fit qu'il suffisoit quelquefois d'un seul mot pour apaiser sa colère, et elle acquit un si grand ascendant sur son esprit, qu'elle étoit sûre du succès chaque fois qu'elle ouvroit la bouche pour excuser celui qui avoit encouru une réprimande.

Les besoins de l'humble servante, en ce qui avoit rapport à sa nourriture et à son habillement, étoient très-bornés. Elle jeûnoit une grande partie de l'année, et souvent au pain et à l'eau; sa mise étoit très-simple, mais toujours propre; elle couchoit sur la dure. En un mot, elle s'oublioit elle-même et ne songeoit qu'au bien de la maison. Aussi toute la famille de Fatinelli chérissoit Zita comme un véritable trésor. Après avoir passé plus de quarante ans dans cette maison, ses maîtres et ses parens l'exhortèrent à se

ménager un peu plus, par égard pour son âge; et tout le monde ne la traita plus comme une servante, mais comme une amie de la maison; mais elle ne voulut se relâcher en rien de son austérité accoutumée. Ses maîtres craignant que sa santé ne s'en ressentît d'une manière fâcheuse, lui firent de nouvelles instances et lui déclarèrent qu'ils n'exigeoient plus qu'elle continuât de les servir, qu'ils désiroient au contraire qu'elle prît du repos, afin de réparer ses forces épuisées par le travail; qu'elle pourroit à son aise assister aux offices et se livrer aux autres exercices de piété qui faisoient sa plus douce occupation. Zita, pour la première fois, sembla mécontente et répondit qu'elle étoit si habituée au travail qu'elle ne pourroit vivre sans cela, et que puisque l'affoiblissement de ses forces lui interdisoit toute occupation laborieuse, elle vouloit qu'on lui conservât au moins la charge de surveillante qu'elle avoit eue jusqu'alors. Ses maîtres lui exprimèrent leur sincère reconnoissance pour tout ce qu'ils lui devoient, et lui demandèrent seulement

de s'adjoindre une servante pour alléger son travail; mais Zita reprit d'un ton grave et respectueux, : « Vous n'exigerez pas cependant que la mort me surprenne dans l'oisiveté ? »

A ces mots personne n'osa répliquer, de peur d'affliger la fidèle domestique. Mais réfléchissant, après, sur ce qui avoit pu motiver cette explication de la part de ses maîtres, elle crut deviner que leur dessein avoit été de lui adjoindre une autre servante, qu'elle eût mise au courant de sa besogne, et qui, de cette manière, eût pu s'en charger après sa mort. Comme elle se confirma de plus en plus dans ses conjectures, elle se fit seconder dans son service d'une personne qu'elle forma avec beaucoup de douceur et de complaisance, et ses maîtres lui surent doublement gré de cette attention.

Il s'étoit écoulé quarante-huit ans depuis que Zita étoit entrée dans la maison de Fatinelli, lorsqu'elle ressentit la première atteinte de la maladie qui devoit la conduire au tombeau. Elle fut saisie d'une fièvre

peu violente d'abord, mais qui empira par degrés. Elle sentit elle-même approcher la fin de ses jours, et sans différer, elle se disposa, dans un profond recueillement, à recevoir les derniers sacremens. Il auroit fallu être témoin de l'intime émotion qu'elle éprouvoit avant sa maladie, chaque fois qu'elle devoit s'approcher de la sainte table, et de tous les soins qu'elle prenoit pour s'y préparer, pour se faire une idée de sa componction et de sa ferveur angélique en ce moment suprême, où toute sa pensée se portoit sur l'éternité. Elle ne donnoit aucun signe de peur, d'inquiétude ou de découragement; car elle disoit comme l'apôtre : « Jésus-Christ est ma vie et la mort est ma conquête. (1) » Elle aspiroit aussi avec ardeur à être délivrée de ses liens pour être avec Jésus-Christ (2). C'est avec ces sentimens chrétiens qu'elle s'endormit paisiblement dans le Seigneur, le 27 avril 1272, entourée de plusieurs personnes de

(1) Phil., I, 21.
(2) *Ibid.*, I, 23.

la famille de Fatinelli. Elle avoit atteint la soixantième année de son âge.

La nouvelle de la mort de la sainte fille ne fut pas plutôt répandue tout au matin, qu'on entendit les enfans crier dans les rues : Venez, venez à l'église de Saint-Frigidien, sainte Zita est morte. On se vit, en effet, contraint, pour satisfaire à la demande générale, de faire transporter de suite dans cette église le corps de la défunte et de l'y exposer. Une foule empressée y accourut alors de toutes parts, pour y contempler encore une fois ses traits, et l'affluence fut si grande et si continue, que ce n'est qu'au bout de plusieurs jours qu'il fut possible de faire l'enterrement. Chacun vouloit emporter un petit morceau des habits de la sainte, de sorte qu'il fallut les renouveler plusieurs fois. Ses obsèques se firent avec une grande pompe ; un immense concours de peuple, de la ville et des environs, y assista, en manifestant une profonde émotion.

Il s'opéra sur sa tombe beaucoup de mi-

racles par son intercession ; cent cinquante furent examinés et juridiquement constatés. Par suite de cette enquête, l'autorité ecclésiastique, en 1580, fit exhumer son corps qui s'étoit conservé intact, et le fit déposer dans un tombeau de marbre. Avant cette touchante cérémonie, le pape Léon X avoit déjà approuvé l'institution, en l'honneur de sainte Zita, d'une dévotion qui devint en vogue parmi les habitans de la ville de Lucques et des environs. Le pape Innocent XII sanctionna, en 1696, la vénération dont elle étoit l'objet, en l'inscrivant solennellement au nombre des saintes. Depuis ce temps-là, on éleva en plusieurs endroits des églises et des chapelles sous l'invocation de sainte Zita.

—

Domestiques chrétiens, vous le voyez, c'est ainsi qu'est béni et glorifié celui qui craint le Seigneur (1). Tâchez donc de suivre le splendide modèle que vous offre

(1) Ps. CXXVII, 4.

la vertueuse servante dont nous venons de retracer la vie. Distinguez-vous aussi par toutes les vertus qni ont fait la parure et la gloire de cette sainte fille. Que votre devise soit de même : la main au travail, le cœur à Dieu. « Obéissez à vos maîtres avec peur » et tremblement, dans la simplicité de » votre cœur; non que vous serviez pour » plaire aux hommes, mais pour faire la » volonté de Dieu de tout votre cœur. (1) » Soyez charitables autant que vous le pourrez en conscience ; soyez dociles et humbles comme Zita ; souvenez-vous surtout du principe qu'elle ne se lassoit pas de répéter à ses compagnes : l'honneur perdu tout est perdu. Il vous sera doux un jour de recueillir comme elle, pour prix de votre fidélité, les témoignages de reconnaissance et d'affection de vos maîtres, et de recevoir surtout la récompense infiniment plus précieuse dont Dieu couronnera à jamais vos mérites.

(1) Éphes., VI, 5 et 6.

SAINT PHOCAS, MARTYR,

JARDINIER.

Phocas demeuroit tout près de Sinope, dans le Pont, et cultivoit un jardin qui étoit sa propriété, aussi bien que la petite maison qu'on y voyoit. Les produits de ce jardin, qu'il entretenoit avec beaucoup de soin, suffisoient à ses besoins et le mettoient encore à même de faire beaucoup d'aumônes. Dans cette condition peu relevée aux yeux du monde, Phocas pratiquoit les vertus des anciens patriarches, et rappeloit, par la simplicité et la pureté de ses mœurs, l'existence heureuse de nos premiers pères Adam et Eve avant le péché.

Sa petite habitation étoit ouverte aux étrangers, aux pauvres voyageurs sans abri, et servoit principalement d'asile aux chrétiens errans et fugitifs pendant les temps de

persécution. Un païen, dévoré d'une basse cupidité, eut occasion de remarquer la conduite pleine d'humanité de Phocas, et résolut de profiter de l'édit rendu sous les empereurs Dioclétien et Maximien, qui promettoit au dénonciateur d'un chrétien tout ou partie de ses biens. Il alla donc trouver le gouverneur et lui représenta le jardinier Phocas comme un des chrétiens les plus ardens et les plus opiniâtres, qui méritoit d'autant plus la vengeance des dieux, qu'il avoit souvent donné l'hospitalité aux chrétiens mêmes que l'on recherchoit, et qui, à coup sûr, n'auroient pas échappé aux poursuites, si Phocas ne leur avoit procuré un asile et enseigné des chemins secrets pour mettre leur vie en sûreté.

Le gouverneur fut outré de colère en entendant ce rapport, et ne jugea pas même qu'il fût besoin de faire comparoître l'accusé devant lui pour le condamner juridiquement. Il se contenta de donner l'ordre à quelques exécuteurs de la justice, de se rendre en toute hâte à Sinope pour y faire la recher-

che d'un certain jardinier appelé Phocas, demeurant à peu de distance d'une des portes de la ville, et de lui trancher la tête sans autre formalité; mais de bien prendre garde de ne dire mot à personne de leur mission, avant de l'avoir remplie, de peur que cet ennemi des dieux n'échappât au glaive vengeur qui étoit levé sur sa tête.

Les bourreaux partirent sans délai. Comme il faisoit déjà nuit lorsqu'ils arrivèrent aux portes de Sinope, et qu'ils craignoient qu'en y entrant et en y passant la nuit, Phocas ne vînt à être informé de leur approche, ils préférèrent attendre hors de la ville jusqu'au lendemain, pour être plus sûr d'exécuter les ordres du gouverneur. Ils venoient de prendre cette résolution, lorsqu'apercevant à proximité une cabane de jardinier, l'un deux fit observer qu'il seroit à propos peut-être de demander au maître de cette petite habitation, s'ils ne pourroient passer la nuit chez lui. La proposition fut trouvée convenable.

Ils se dirigent donc du côté de la petite

maison, et frappent à la porte. Phocas, supposant que ce sont de nouveau quelques chrétiens qui viennent lui demander asile, leur ouvre et les invite à passer la nuit chez lui et à partager son modeste souper. Les agens du gouverneur acceptent avec reconnaissance cette offre amicale. Aussitôt leur hôte s'empresse de leur servir tout ce qu'il possède et les enchante tellement par son affabilité, que pendant le repas ils lui révèlent le motif de leur voyage, et le prient de leur dire s'il ne connoîtroit pas un certain Phocas qui doit habiter tout près de Sinope; qu'ils ont reçu l'ordre de le mettre à mort sans autre forme de procès; que s'il le connoît, il veuille bien leur apprendre le plus sûr moyen de s'emparer de lui, afin de le massacrer.

Le pieux serviteur de Dieu, sans laisser apercevoir le moindre trouble, répond qu'il connoît très-bien ce Phocas, et qu'il n'échappera pas à leurs recherches, qu'ils n'ont qu'à se coucher et que le lendemain matin, avant même que le soleil soit levé,

il les mettra sur la voie et leur donnera les renseignemens les plus précis et les plus sûrs. Les bourreaux se réjouissent de cette assurance, et sans concevoir aucun soupçon sur la loyauté de leur hôte, se couchent et s'endorment bientôt d'un profond sommeil.

Phocas, qui depuis long-temps soupiroit après le jour heureux où, délivré de ses liens terrestres, il pourroit à jamais vivre en Jésus-Christ, emploie la nuit à se préparer à la mort. Il dispose tout ce qui est nécessaire à son enterrement, creuse lui-même sa fosse, puis, mettant toute sa confiance en Dieu, il attend dans le silence et le recueillement que le jour paroisse. Dès qu'il s'aperçoit que ses hôtes sont levés, il leur porte encore à déjeûner, et tandis qu'ils sont occupés à manger, il s'avance devant eux avec sang-froid : « Sachez, leur dit-il, que ce Phocas que vous cherchez est en votre pouvoir, et qu'il ne tient qu'à vous de vous acquitter de votre commission. » Cette déclaration inattendue est reçue comme une plaisanterie. « Où est-il donc ? » demandent-ils. Phocas répond avec

calme : « Il est devant vous, c'est moi-même. »

Stupéfaits de cet incident, les bourreaux ne savent ce qu'ils doivent dire ni ce qu'ils doivent faire. Quelques-uns d'entre eux repoussent avec horreur l'idée de tremper leurs mains dans le sang d'un homme qui montroit tant de vertu, de loyauté et de dévouement, qui leur avoit donné l'hospitalité avec une si parfaite cordialité, et qui, chose étrange, n'avoit pas seulement profité de la révélation qu'ils lui avoient faite, pour se sauver pendant la nuit; ils lui en vouloient en quelque sorte de ne pas s'être échappé de leurs mains. Mais Phocas, les voyant irrésolus, les exhorte à exécuter les ordres qu'ils ont reçus, leur protestant qu'il ne craint point la mort, qu'il l'envisage au contraire comme un grand bien. « Suivez-moi, leur dit-il, venez dans mon jardin, j'y ai moi-même creusé ma tombe la nuit passée, vous m'y déposerez quand vous aurez mis fin à ma captivité sur cette terre. Voyez, tout ce qui est nécessaire à mon enterrement est prêt. » A ces mots,

Phocas se met à genoux et attend en priant l'accomplissement des ordres du gouverneur.

Les bourreaux se consultent encore quelques instans sur ce qu'ils doivent faire; mais l'un d'eux enfin, honteux de s'être laissé attendrir, se ravise brusquement, s'approche du saint et lui tranche la tête; puis il l'enterre, ainsi que Phocas l'avoit demandé. Dans la suite, on bâtit en cet endroit une église qui bientôt devint célèbre dans tout l'Orient, et où l'on conserve la plus grande partie de ses saintes reliques.

Saint Astère, qui étoit évêque d'Amasie vers l'an 400, prononça dans l'église de cette ville, qui possédoit une petite portion des dépouilles mortelles de Phocas, le panégyrique de ce généreux martyr. Il y dit, entr'autres, que toutes les églises qui avoient le bonheur de posséder de ses reliques, étoient devenues célèbres par les miracles qui s'y étoient opérés; que la foule y affluoit de toutes parts, que les affligés y trouvoient des consolations, les malades la santé, les indigens du soulagement à leurs

besoins. Il ajoute que les mariniers de presque tous les pays faisoient entendre des chants d'allégresse en son honneur, parcequ'il les avoit souvent préservés du danger, et qu'ils réservoient pour les pauvres une partie de leur gain, qu'ils appeloient *la part de saint Phocas*. Saint Astère rapporte aussi qu'un roi barbare avoit fait don à saint Phocas de son diadême enrichi de diamans, et d'un casque de grand prix, pour être suspendus aux murs de l'église qui lui étoit dédiée, afin que ce glorieux martyr les offrît à Dieu en son nom, comme un hommage de sa reconnaissance pour la grâce qu'il lui avoit faite de devenir roi.

Saint Jean Chrysostôme ayant reçu à Constantinople des reliques de saint Phocas, on y célébra deux fêtes où le saint évêque prononça deux discours, dont l'un se trouve encore dans ses ouvrages. Nous y voyons que les empereurs quittoient leurs palais pour aller honorer les reliques du saint martyr, et avoir part aux grâces qu'on recevoit en les vénérant. L'empereur Phocas fit dans

la suite bâtir à Constantinople une belle église sous l'invocation de ce saint, et y fit transférer une partie considérable de ses reliques. Les Grecs l'appellent souvent le martyr sanctifié ; ils donnoient quelquefois ce nom aux martyrs célèbres qui n'étoient pas évêques.

L'année où saint Phocas souffrit le martyr n'est pas bien certaine ; ce fut, suivant l'opinion la plus probable, en l'année 303. Les Grecs célèbrent sa fête le 22 décembre, l'église latine le 14 juillet.

—

De tous les travaux, ceux de l'agriculture sont en général les plus utiles, les plus simples et les plus propres à entretenir dans l'homme la force de l'âme et la santé du corps ; ceux du jardinier sont des plus attrayans par la variété et l'éclat des productions qu'ils font éclore. Quel plaisir n'éprouvons-nous pas à parcourir un lieu qu'embellissent à l'envi mille sortes de fleurs aux suaves parfums, les fruits les plus beaux et

les plus précieux, et tant d'autres richesses que déploie à chaque pas la fécondité de la nature? Quelle jouissance n'est-ce pas pour un chrétien, lorsqu'il promène ses regards sur l'émail des fleurs dont les vives couleurs semblent rivaliser avec la splendeur du firmament, de se contempler au milieu de cette magnificence, de songer que le lis simple et modeste surpasse tout l'éclat dont Salomon étoit entouré au sein de sa gloire? Que de sujets d'amour et de reconnoissance envers Dieu, en considérant l'inépuisable fertilité de la terre, qui récompense l'homme libéralement de ses peines et de ses succès, et lui rend au centuple les graines qu'il a déposées dans son sein! Combien ne faut-il pas déplorer l'insensibilité de ceux qui jouissent des trésors que leur prodigue l'infinie bonté du créateur, sans soupirer en son honneur un hymne de reconnoissance?

« Notre âme, dit un auteur allemand, « ressemble à un jardin; si l'on veut y cueil- « lir de bons fruits, il faut y semer de bonnes « graines. Il faut que la mauvaise herbe soit

« extirpée par le fer ou par le feu. Pour que « de bons fruits mûrissent au-dedans de vous, « écoutez d'abord la parole de Dieu, la voix « de votre conscience, ensuite bannissez de « votre cœur les mauvais penchans, et ren- « dez-vous souvent un compte sévère de votre « conduite. Cette tâche peut être pénible et « pleine d'amertume, mais la moisson n'en est « que plus agréable.—Répandez avec profu- « sion de bonnes semences, si vous voulez « compter sur une riche récolte. Travaillez « et souffrez, car il suffit de peu de jours pour « vous procurer la vie éternelle. — Mais le « jardinier prendra inutilement soin de son « jardin, si le ciel lui refuse la pluie, et les « astres leur favorable influence. De même, « c'est en vain que vous travaillerez à former « votre intérieur, si vous n'êtes pas humble, « si vous n'implorez l'assistance du ciel dans « la componction de votre cœur. Il ne sert « à rien de planter ou d'arroser, si le sei- « gneur ne bénit la végétation. »

LES SAINTES MARTYRES

DIGNE, EUNOMIE ET EUTROPE,

SERVANTES A AUGSBOURG.

Ces saintes étoient domestiques de la bienheureuse Afre, qui a souffert le martyre pour le nom de Jésus-Christ. Elles étoient, selon toute apparence, nées à Augsbourg ou dans les environs : elles étoient païennes et avoient mené pendant plusieurs années une vie scandaleuse en suivant l'exemple de leur maîtresse. La grâce de Dieu ayant enfin parlé au cœur d'Afre, celle-ci quitta la voie de la perdition et engagea ses servantes à en faire autant. Ainsi retirées toutes trois de l'abîme où les avoit précipitées le vice monstrueux auquel elles avoient sacrifié leur âme, leur corps, leur jeunesse et leur beauté, ces généreuses filles entrèrent dans le chemin de la pénitence et

s'efforcèrent d'effacer les souillures du péché. Leur conversion fut l'ouvrage de saint Narcisse, évêque de Gironne en Espagne, qui, ayant fui la persécution allumée dans la Péninsule contre le christianisme, s'étoit réfugié en Allemagne, où il devint l'instrument de la Providence pour sauver ces âmes égarées.

Mais qu'on ne s'imagine pas que cette conversion fut l'œuvre d'un jour ou la suite d'un moment d'effervescence. Quiconque connoît la foiblesse du cœur humain, sait combien il lui en coûte de briser les liens qui le retiennent captif sous le joug des mauvaises habitudes. La foiblesse de la nature se révolte d'abord et refuse de suivre les injonctions de la volonté : celle-ci à son tour, chancelante et incertaine, avance quelquefois pour reculer plus souvent encore, et ainsi l'œuvre du salut se trouve entravée. Entre la sévérité du christianisme, qui ne condamne pas seulement la mauvaise action, mais qui proscrit même le désir inique, et entre la licence du paganisme qui toléroit tout,

qui légitimoit les penchans les plus pervers, l'intervalle est immense. Et pour franchir cet intervalle, pour rompre courageusement les chaînes imposées par une vie de désordres, que de sacrifices, que d'efforts n'a-t-il pas fallu faire? Il n'est pas seulement question ici de s'élever au-dessus des clameurs et des railleries d'un monde dépravé, mais il s'agissoit d'un renoncement complet à un métier infâme, il s'agissoit de retremper tout son être, d'embrasser les rigueurs de la pénitence, et de pratiquer, pour y parvenir, des vertus dont le nom même étoit inconnu aux païens.

Mais la grâce de Dieu, qui d'un Saul persécuteur peut faire un Paul apôtre, qui d'une Madeleine pécheresse a fait une femme forte et une grande sainte, a triomphé des cœurs les plus dépravés et abattu l'orgueil des filles du monde pour les conduire au pied de la croix. Dès que ces personnes avoient été régénérées dans l'eau du baptême, elles avoient cessé toute communication avec leurs anciennes compagnes du vice.

Ce changement subit, la vie retirée que menoient les nouvelles converties causèrent une sensation générale dans toute la ville : on ne savoit à quoi attribuer une résolution si généreuse et si opposée à leur ancienne conduite. Comme le christianisme avoit seul jusqu'alors recommandé la pratique de la chasteté, on ne douta point qu'Afre et ses trois domestiques ne fussent chrétiennes.

Ce bruit se répandit et s'accrédita au point que le juge païen, nommé Gajus, se crut obligé de prendre des informations à ce sujet, afin de se conformer aux ordres de Dioclétien, qui avoit lancé un arrêt de mort contre le nom chrétien. Il se présenta donc au domicile d'Afre et fit de rigoureuses perquisitions. Afre avoit eu soin de cacher saint Narcisse, ainsi que le diacre Félix qui l'accompagnoit, et parvint ainsi à les soustraire aux recherches des païens. Pendant la nuit, elle les fit conduire dans une autre maison et continua ainsi à s'instruire de plus en plus dans la doctrine de Jésus-Christ.

Narcisse, pour rendre son ministère plus

utile, imposa les mains à Denis, oncle d'Afre, et l'ordonna prêtre, ou comme rapporte la tradition de l'église d'Augsbourg, il l'éleva à l'épiscopat, et partit pour s'en retourner dans son pays.

Mais le moment approchoit, où Afre devoit rendre un glorieux témoignage à ce Dieu qu'elle servoit alors avec tant d'amour, et qui lui avoit accordé la rémission de ses innombrables péchés. Fortifiée par sa grâce, elle ne balança pas un instant, et confessa généreusement qu'elle étoit chrétienne. Le juge qui avoit connu ses anciens désordres, lui reprocha d'un ton ironique ses crimes passés et lui dit : « Vous ne sauriez être chrétienne, vous qui avez mené une vie si licencieuse; car les chrétiens se distinguent par une conduite irréprochable. — Il est vrai, lui répondit Afre, que je suis une grande pécheresse; mais Jésus-Christ est descendu du ciel pour racheter les péchés. L'exemple de cette pécheresse de l'Évangile, qui alla laver les pieds de ce divin maître, qui les inonda de ses larmes et les essuya

avec ses cheveux, la conduite du Sauveur qui a reçu les plus grands pécheurs, qui a pardonné à la femme adultère, me font espérer le pardon de mes fautes : oui, je suis sûre de l'avoir déjà obtenu ; car l'eau du baptême a effacé les souillures de mon âme, l'amour du Seigneur brûle dans mon cœur et y provoque une sainte ardeur à me sacrifier pour la religion que j'ai le bonheur de connoître et de professer. »

Gajus, qui attribuoit cette réponse si énergique à un moment d'enthousiasme, lui ordonna de présenter de l'encens aux dieux de l'empire, ce qu'Afre repoussa avec horreur. « Alors je me verrai obligé de vous condamner au supplice, lui dit le juge avec véhémence. » Afre resta inébranlable et fut condamnée à être brûlée vive. Cette sentence fut exécutée sur-le-champ.

Digne, Eunomie et Eutrope s'étoient glissées au nombre des spectateurs et regardoient d'un œil d'envie leur sainte maîtresse livrée aux flammes. De la rive opposée du Lech, qui passe à Augsbourg, elles contem-

ploient l'horrible spectacle de cette exécution barbare. Déjà la flamme avoit formé un vaste brasier et s'élevoit en ondulations au-dessus de la tête de la martyre, pas une plainte n'échappa à la courageuse Afre; elle étoit au comble du bonheur d'avoir été jugée digne de souffrir pour celui qu'elle avoit autrefois si horriblement offensé.

Le sacrifice s'achève : Afre rend le dernier soupir et va rejoindre dans le ciel le Dieu de miséricorde qui prépare des récompenses si grandes à ses serviteurs.

La foule se disperse lentement; mais comme la plupart des spectateurs étoient païens, il ne se manifesta dans ces cœurs de bronze aucun sentiment de commisération.

Cependant les fidèles servantes épient le moment où elles peuvent enlever le corps précieux de leur sainte maîtresse. Elles s'approchent en tremblant du lieu du supplice et recueillent avec vénération les ossemens blanchis par le feu, mais non consumés. Hilarie, la mère d'Afre, achète un

tombeau, et attend le silence de la nuit pour ensevelir les restes de la martyre. Arrivées au tombeau, ces quatre femmes déposent leur précieux fardeau et s'assoient tristement dans le caveau. Leurs larmes coulent en abondance, les sentimens de joie et de tristesse, d'amour et d'envie se confondent : elles voudroient à leur tour marcher sur les traces d'Afre et retrouver bientôt dans le ciel celle sans laquelle la vie n'est qu'un fardeau pour elles. Elles prient, elles pleurent, elles gémissent, elles sont inconsolables : elles demandent une grâce, c'est celle du martyre.

Mais un bruit soudain frappe leurs oreilles. Le caveau s'ouvre et les soldats de Gajus se présentent aux regards consternés des quatre femmes. Les armes brillent, des cris se font entendre. Hilarie embrasse les restes de sa bienheureuse fille, pendant que les satellites veulent arracher à ces personnes l'objet de leur tendresse. Mais elles se refusent à quitter un lieu si cher. Interrogées sur leur religion, toutes quatre répondent qu'elles sont

chrétiennes et prêtes à périr pour la même foi qu'a scellée de son sang l'intrépide martyre qu'elles pleurent.

On leur propose de sacrifier aux dieux; mais elles déclarent qu'elles n'y consentiront jamais. La vue d'une mère éplorée versant des larmes au tombeau d'une fille chérie, l'aspect de trois fidèles servantes occupées à rendre les derniers devoirs à une maîtresse bien aimée, ne sont point capables de toucher les cœurs de ces tigres altérés de sang: et ces Romains, qui affectoient une si grande vénération pour les morts, ne craignent point d'outrager la nature en violant le secret d'un tombeau et en foulant aux pieds les restes qui avoient échappé à la fureur des flammes. Ce qui auroit dû les attendrir et leur inspirer de l'estime pour une religion si sublime, n'obtient que leur mépris; du mépris ils passent à la brutalité, ils se dépouillent du privilége de la créature raisonnable, ils se rangent dans la classe des animaux stupides.

Après un long combat tout à l'avantage

des femmes chrétiennes, les barbares soldats ramassent des sarmens, des ronces, arrachent des arbustes, entassent tout dans le caveau et y mettent le feu. Lorsque la flamme s'élève en tourbillons, ils sortent avec précipitation du tombeau, en ferment soigneusement l'issue et laissent ainsi périr dans la fumée Hilarie, Digne, Eunomie et Eutrope.

Pendant que ces victimes de l'intolérance païenne luttoient péniblement contre la mort, leurs bourreaux se livroient à une joie indécente autour du caveau, et leur prodiguoient les injures les plus grossières. Plusieurs heures se passèrent ainsi, et la vigilance la plus sévère fut exercée pour qu'aucune des quatre femmes n'échappât au supplice : par intervalle les soldats s'approchoient de la porte pour s'informer si elles ne demandoient pas grâce de la vie ; mais on n'entendit rien. Enfin ils se décidèrent à ouvrir la porte : à leur grand étonnement, il sortit du tombeau une odeur suave qui répandit un parfum céleste. Les corps étoient

fortement endommagés par les flammes, mais pas entièrement consumés. Ces saintes héroïnes souffrirent le martyre l'an 304; et l'église célèbre leur mémoire les 5, 7 et 9 août de chaque année.

Lorsqu'on jeta, en 1064, les fondemens de l'église de Sainte-Afre, on découvrit les restes des bienheureuses Digne, Eunomie et Eutrope. L'évêque Embricon leur rendit alors de grands honneurs. Le chef de sainte Hilarie fut trouvé avec plusieurs de ses côtes en 1109, par le vénérable abbé Eginon; ce chef fut transféré à Rome, tandis que les reliques des autres furent conservées à l'église cathédrale d'Augsbourg.

—

Quelle foule de réflexions l'histoire de ces saintes martyres ne fait-elle pas naître dans les cœurs chrétiens! Qu'elle se vérifie bien, cette sublime et consolante parole de Jésus-Christ, qui a dit : « Dieu n'a pas envoyé « son fils dans le monde pour le juger, mais « pour sauver ce monde. Il a donné son fils

« pour le salut du monde, afin que tout « homme qui croit en lui ne se perde point, « mais soit sauvé par lui.» (1) Et quel puissant encouragement ne contient pas cette parole, qui nous annonce que le Seigneur veut le salut de tous les hommes, et qu'il ne repousse par conséquent aucun pécheur qui revient à lui de tout son cœur, et qui fait pénitence de ses désordres passés.

Quelle religion a jamais enseigné des maximes si salutaires et professé une doctrine si consolante et si appropriée à la foiblesse de la nature humaine! Les Juifs trembloient devant le Dieu dont ils osoient à peine prononcer le nom : les chrétiens l'appellent père et doivent l'aimer. Qui pourroit encore se croire exclu du salut éternel, à la vue d'une miséricorde si généreuse, qui pardonne les plus grands crimes, quand ils sont expiés par une sincère pénitence! Ah! puissent ceux qui, en lisant ces pages, entendent au fond de leur cœur les angoisses de la conscience accusatrice, briser coura-

(1) Saint-Jean, III. 17—19.

geusement les liens du péché, et, à l'exemple des saintes martyres, revenir à leur Dieu, pour apprendre de lui combien il est doux de le servir, et combien sont grandes les récompenses qu'il réserve aux pécheurs pénitens!

SAINT GERMAIN,

MILITAIRE ET ENSUITE ÉVÊQUE D'AUXERRE.

Saint-Germain naquit à Auxerre d'une famille distinguée et fut instruit avec soin dans les connoissances humaines. Après avoir achevé ses études, il alla à Rome, où il suivit des leçons sur la jurisprudence, et acquit en peu de temps une grande habileté dans cette science. Il plaida avec succès devant le préfet du prétoire et épousa une jeune personne recommandable par sa noblesse, ses richesses et ses vertus. Le

mérite de Germain lui ouvrit l'entréedes charges publiques, et il fut nommé duc ou général des troupes de différentes provinces.

Il vint fixer sa résidence à Auxerre, sa patrie, et quoiqu'il fût chrétien, il mena une vie mondaine et fit de la chasse son occupation favorite. Lorsqu'il avoit tué quelqu'animal, il lui coupoit la tête et la suspendoit aux branches d'un antique chêne qui ornoit une des places d'Auxerre, voulant ainsi faire parade de son adresse et étaler aux yeux du public les trophées de son habileté. Saint Amateur, évêque de la ville, craignant que cette habitude ne rappelât les superstitions des païens, pria plusieurs fois Germain de ne plus rien suspendre à l'arbre, mais il ne fut point écouté : alors profitant de l'absence du duc, il fit abattre et brûler le chêne, ce qui irrita Germain au point qu'il proféra d'horribles menaces contre Amateur.

L'évêque sortit de la ville pour se dérober à la fureur de Germain; alors Dieu lui fit connoître que le moment de sa mort approchoit, et que ce même Germain qui me-

noit une vie si libre, seroit son successeur dans l'épiscopat. Comme le duc étoit officier de l'empire et qu'il ne lui étoit par conséquent pas permis de quitter sa charge pour entrer dans l'état ecclésiastique, le prélat alla trouver Jules, préfet des Gaules, qui étoit alors à Autun. Jules lui répondit que l'état avoit besoin du service de Germain, mais que néanmoins il ne pouvoit pas s'opposer à la volonté de Dieu.

Quelques jours après, l'évêque fit assembler les fidèles pour leur annoncer que devant bientôt paroître devant Dieu, il falloit lui choisir un successeur. Germain étoit à l'église avec quelques-uns de ses gardes, lorsqu'on en ferma les portes. Alors Amateur suivi de son clergé s'en alla trouver le duc, et lui fit part de la révélation qu'il avoit eue à son égard : que Dieu le destinoit pour le remplacer sur le siége épiscopal d'Auxerre. Germain qui ne s'étoit pas attendu à un dénouement pareil, croyoit qu'on le plaisantoit; mais voyant que l'affaire prenoit un caractère sérieux, il éleva des difficultés.

Alors l'évêque se saisit de lui, le conduisit aux pieds de l'autel, où il lui coupa les cheveux et lui donna l'habit ecclésiastique. Il paroît qu'il l'ordonna prêtre quelque temps après.

Depuis ce moment, Germain devint un homme nouveau, renonça à ses habitudes du monde, et se montra digne de lac onfiance que l'évêque lui avoit témoignée. Il pratiqua de grandes austérités, et n'omit rien de ce qui pouvoit le recommander aux yeux des fidèles.

Amateur mourut bientôt et Germain fut salué évêque à sa place. Dans ce nouveau poste, il effaça non seulement les fautes de sa vie passée par de véritables sentimens de pénitence, mais il parvint à une éminente sainteté, ce qui parut un prodige aux yeux des hommes. Son jeûne continuel ne l'empêchoit pas d'exercer l'hospitalité envers toutes sortes de personnes sans exception : il leur lavoit les pieds, les servoit à table et leur rendoit les services les plus humbles. Il passoit en prières une grande partie des nuits,

logeoit les pauvres, lisoit fréquemment les saintes écritures ou se les faisoit lire par un de ses élèves.

Pour répondre au désir d'une foule de personnes qui vouloient se retirer du monde, il fonda un monastère où il alloit souvent méditer dans la solitude sur les graves vérités de la religion et sur l'œuvre du salut. Une éloquence douce et persuasive, une extrême bonté, une humilité à toute épreuve le rendoient cher à tout le monde et lui gagnoient tous les cœurs. Heureux de faire le bien au milieu de son troupeau, il ne cessoit de défricher le champ du père de famille, lorsque les besoins de l'église l'appelèrent en Angleterre.

Cette île étoit alors infectée de l'hérésie des Pélagiens. Les catholiques écrivirent des lettres pressantes aux évêques des Gaules, en les priant de venir à leur secours pour terrasser les ennemis de la vraie foi. Les prélats françois tinrent un concile, et il fut décidé que saint Germain et saint Loup, évêque de Troyes, se rendroient en Angle-

terre pour confondre les Pélagiens. Les deux évêques partirent aussitôt. En traversant le diocèse de Paris, ils allèrent coucher à Nanterre, où ils furent reçus par le peuple, qui leur demanda leur bénédiction. Ce fut là que Germain vit Geneviève, jeune enfant, qui lui promit de se consacrer à Dieu et qui devint plus tard une grande sainte. C'est la patronne de Paris.

Arrivés en Angleterre, les prélats conférèrent avec les hérétiques, qu'ils confondirent par la force des raisonnemens basés sur l'écriture sainte, comme par l'éclat des miracles qu'ils opérèrent. Sur la fin du carême; l'an 430, les Pictes et les Saxons attaquèrent les Bretons, qui, ne se sentant pas assez forts, eurent recours aux deux saints. Germain et Loup passèrent au camp, instruisirent une multitude de païens qu'ils baptisèrent; et, après la solennité de Pâques, ils conduisirent les Bretons à l'entrée d'une étroite vallée. Germain entonna l'*alleluia*, que toute l'armée continua, et qui fut répété par l'écho des montagnes. Les ennemis, qui s'imagi-

noient qu'une armée innombrable de Bretons étoit là pour les combattre, prirent la fuite, et furent ainsi vaincus sans combattre.

L'an 447, Germain fit un second voyage en Angleterre, avec saint Sévère, évêque de Trêves. A son passage à Paris, il eut occasion d'y revoir sainte Geneviève, et de rendre témoignage à sa vertu, en confondant les calomnies que l'on avoit inventées contre elle.

A peine de retour dans sa ville épiscopale, Germain trouva de nouveau le moyen de se rendre utile à la patrie. Les habitans de différentes provinces des Gaules s'étoient révoltés contre les Romains, et Aétius, gouverneur du pays pour l'empereur Valentinien III, envoya contre les rebelles Eocaric, prince allemand. Pour arrêter une terrible effusion de sang, Germain alla trouver ce dernier, et lui représenta avec une sainte liberté tous les maux qui pouvoient résulter de cette résolution imprudente et impolitique, parce que les rebelles étoient nombreux, et que, se battant dans leur pays, dont ils

connoissoient mieux les issues que les étrangers, ils pouvoient facilement défaire les troupes romaines. Eocaric se rendit, quoiqu'avec peine, à cet avis, à condition cependant que l'empereur consentiroit à laisser en repos les Gaulois. Alors le saint évêque d'Auxerre entreprit le voyage de Ravenne, où étoit la cour de Valentinien. Ce voyage ressembla à un triomphe : partout où Germain se montra, il fut accueilli avec les marques de la plus grande vénération, et opéra plusieurs miracles. L'impératrice Placidie, saint Pierre Chrysologue, qui étoit évêque de Ravenne, et les seigneurs de la cour lui témoignèrent tant de respect qu'il en fut confondu. Placidie lui envoya un bassin d'argent plein de mets délicats. Germain distribua les mets et le produit de ce bassin aux pauvres, et fit remettre à la princesse un pain d'orge sur un plat de bois. Placidie reçut ce présent avec joie, fit enchâsser le plat de bois dans de l'or, et employa le pain à la guérison de plusieurs malades. Germain obtint sans difficulté ce qu'il avoit demandé;

mais là devoit se terminer le cours de ses travaux.

Un jour qu'il revenoit de l'office de matines, il annonça aux personnes de sa suite qu'il alloit bientôt les quitter. En effet, il tomba malade quelques jours après. Cette nouvelle jeta la consternation dans toute la ville. L'empereur en fut profondément affligé, et l'impératrice alla visiter le malade. Elle lui demanda comme une grâce de permettre que son corps restât à Ravenne, ce que Germain ne lui accorda point. Germain mourut le 31 juillet, après avoir gouverné son église pendant vingt et quelques années. Placidie demanda et obtint le reliquaire qu'il avoit constamment porté sur lui; Pierre Chrysologue eut son camail et son cilice; d'autres évêques se partagèrent ses habits.

Le corps du saint fut rapporté à Auxerre avec une solennité extraordinaire. Ce vénérable corps a constamment été l'objet de la vénération des fidèles jusqu'au moment où les calvinistes le brûlèrent, pendant le seizième siècle.

SAINT WALSTAN,

DOMESTIQUE.

Saint-Walstan étoit issu d'une noble et riche famille d'Angleterre, son père s'appeloit Benoît et sa mère Blida. Il reçut une excellente éducation, que ses vertueux parens eurent soin de baser sur une piété solide et éclairée; aussi montra-t-il de bonne heure des dispositions heureuses à marcher dans les sentiers de la vertu. On ne sait pas bien, du reste, pour quel motif il quitta la maison paternelle dès l'âge de douze ans; quelques auteurs seulement, prétendent que Walstan, après avoir perdu son père et sa mère, fut confié à un tuteur qui professoit des principes si opposés aux siens et qui lui inspiroient tant d'horreur, qu'il prit la résolution de s'éloigner de la maison et d'embrasser une

condition où il ne seroit pas facile de le découvrir.

Walstan, pauvrement vêtu, étoit arrivé au village de Cossey, près de Teverham, et y avoit offert ses services en qualité de domestique. Un chef de famille l'avoit accueilli par compassion, et il ne s'en étoit point repenti, car le jeune homme s'acquittoit avec autant de soumission que d'activité et d'exactitude, de tous les travaux dont on le chargeoit. On l'employoit la plupart du temps aux travaux des champs, ce qui lui étoit d'autant plus agréable, qu'il pouvoit y faire ses prières à son aise. Plus que satisfait de sa frugale nourriture, il s'en retranchoit fort souvent quelque portion, pour la porter à des indigens du village, et chaque fois qu'il recevoit son salaire, il ne manquoit pas de le partager généreusement avec les pauvres; car il étoit si humble et si modeste, qu'il ne gardoit que ce qui lui étoit rigoureusement indispensable, et encore lui arrivoit-il parfois, lorsqu'il voyoit un malheureux plus mal vêtu que lui, de lui donner quel-

ques unes des parties les plus nécessaires de son habillement.

A mesure que ses forces se développoient, Walstan avoit de plus pénibles travaux à supporter; mais quelque fatigans qu'ils fussent, jamais on ne l'entendit s'en plaindre. Il se soumettoit avec une rigide ponctualité à tous les ordres de son maître; aussi n'étoit-il pas rare que ce dernier admirât en silence l'égalité d'humeur, la sérénité d'âme de Walstan, son obligeance envers tout le monde, sa douceur et sa modestie, la patience avec laquelle il s'acquittoit des plus lourdes tâches, et supportoit toutes les intempéries des saisons, sans jamais proférer la moindre plainte. Comme il l'avoit toujours vu prendre à cœur les intérêts de la maison, il finit par lui abandonner entièrement le soin des travaux de la campagne, et il s'en trouva on ne peut mieux, parce que le pieux serviteur imploroit sans cesse les bénédictions du ciel en faveur de son maître. Walstan, qui avoit le secret de sanctifier toutes ses actions par la prière du cœur,

ne se contentoit pas de remplir avec beaucoup de ferveur et de zèle ses devoirs religieux, mais il pratiquoit aussi en silence d'austères exercices de pénitence.

Sa sainte vie reçut en ce monde même une glorieuse récompense dans le don des miracles que Dieu lui accorda, et qui le rendit célèbre dans toute la contrée. Il profita surtout de cette grâce pour se perfectionner lui-même, et pour encourager et faire avancer les autres dans la pratique de l'humilité et de la dévotion. Quelque temps après, son maître voulut aussi le récompenser de son attachement et de sa fidélité, et lui dit amicalement : « Tu vois que je suis parfaitement satisfait de la manière dont tu te comportes. J'ai plusieurs filles ; choisis celle que tu préféreras ; j'aurai un véritable plaisir de t'appeler mon gendre et de t'embrasser comme un fils. » Walstan exprima à son maître toute la reconnoissance dont il étoit pénétré pour la confiance qu'il lui témoignoit ; mais il lui déclara qu'il ne pouvoit accepter ses offres généreuses, qu'il étoit résolu à rester dans

le célibat, et qu'il y avoit déjà plusieurs années qu'il avoit fait vœu de chasteté; que tout ce qu'il pouvoit et vouloit faire pour lui et ses filles, c'étoit de prier Dieu de leur faire trouver des maris bien vertueux.

Mais, pendant que Walstan continuoit de pratiquer ses devoirs de domestique et de chrétien avec une fidélité si exemplaire, l'heure de la mort s'avançoit insensiblement. Un jour qu'il étoit seul à travailler dans un pré, il entendit tout-à-coup la voix de Dieu qui lui annonçoit que les jours de combat étoient finis, et qu'il alloit recevoir dans le Ciel le prix de sa persévérance et de ses vertus. Il mourut le 30 mai 1016. La nouvelle de ce malheur imprévu causa à son maître le plus profond chagrin. On enterra d'abord le saint à Cossey. Mais, lorsque plus tard on eut connaissance de la noblesse de son extraction, du lieu de sa naissance, et des circonstances qui l'avoient privé du haut rang qu'il étoit destiné à occuper dans le monde, on transféra son corps à Baber, où il avoit reçu le jour. Bientôt il y fut honoré comme

un saint, aussi bien qu'à Cossey, à cause des nombreux miracles qui s'opérèrent sur sa tombe, et dès lors on s'y porta en foule pour implorer son intercession et obtenir la guérison de la fièvre, des rhumatismes et d'autres maladies. Le bruit de ces miracles se répandit si loin que les pélerins affluèrent à Cossey et à Baber des pays situés jusqu'au-delà des mers.

Les reliques de saint Walstan furent conservées dans une chapelle de l'église de Baber, qui existe encore, mais qui a été depuis restaurée et placée sous l'invocation de la bienheureuse vierge Marie et de saint Walstan. La chapelle fut détruite dans la suite, sous le règne de Henri VIII, et les reliques du saint furent profanées et dispersées par les protestans. Les campagnards catholiques des environs n'en ont pas moins conseré jusqu'à nos jours l'usage de se rendre une fois chaque année en pélerinage à cette église.

On célèbre en Angleterre la fête de saint Walstan le 30 mai.

Ce ne sont pas les richesses ni les commodités de la vie qui rendent l'homme ici-bas heureux et content, mais c'est surtout la crainte de Dieu et l'exercice de toutes les vertus chrétiennes.

Saint Walstan comprenoit ce que Jésus-Christ avoit répondu à ce riche jeune homme qui lui demandoit ce qu'il devoit faire pour avoir part au royaume des cieux. Il ne se contenta pas de le comprendre, mais il le mit en pratique, et obtint par là la glorieuse couronne des saints. Admirons au moins tout le soin que prit saint Walstan de son salut, s'il ne nous est pas toujours possible de suivre en tout point son exemple.

—

LE PIEUX HENRI-MICHEL BUCH,

VULGAIREMENT APPELÉ LE BON HENRI,

FONDATEUR DE LA PIEUSE ASSOCIATION DES FRÈRES CORDONNIERS, SOUS LE PATRONNAGE DES SAINTS MARTYRS CRÉPIN ET CRÉPINIEN.

Les père et mère d'Henri étoient de pauvres journaliers de Crion, dans le duché de Luxembourg. Fort jeune encore il apprit le métier de cordonnier, et sut s'y sanctifier par la pratique des vertus chrétiennes. Il se choisit pour patrons saint Crépin et saint Crépinien. C'étoient des modèles qu'il avoit toujours présens à son esprit pendant qu'il travailloit. Il pensoit à la vie active et laborieuse qu'ils menoient pour plaire à Dieu, et aux moyens qu'ils avoient pratiqués pour se perfectionner dans la science du salut. Mais il éprouvoit un profond sentiment de

douleur en réfléchissant combien les ouvriers de son état étoient peu instruits dans leur religion, et en les voyant végéter honteusement dans l'oubli de Dieu et dans l'esclavage de tous les vices. Son zèle ardent lui suggéra d'entreprendre de réformer leur conduite. Les premiers efforts qu'il fit ne furent pas sans heureux résultats, car bientôt il parvint à déterminer plusieurs jeunes gens à assister aux instructions religieuses, à faire leurs prières avec dévotion, à s'approcher plus souvent des sacremens, à renouveler chaque jour les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition, en un mot, à leur inspirer le désir et la volonté de faire des progrès dans la voie du salut.

Après avoir terminé ses années d'apprentissage, il continua d'exercer son métier comme compagnon. Sa conduite sage et chrétienne donnoit beaucoup de poids et d'autorité à ses paroles; il étoit comme un père pour tous ceux avec qui il se trouvoit en rapport. Il écoutoit leurs plaintes, quand ils étoient en contestation, et les réconcilioit.

Il consoloit ceux qui étoient dans l'affliction, et trouvoit, dans sa pauvreté, le secret de secourir ceux qui étoient dans le besoin; souvent il se dépouilloit pour eux de ses habits; pour donner davantage aux pauvres, il ne vivoit que de pain et d'eau. C'est ainsi que s'écoulèrent plusieurs années à Luxembourg et à Metz.

Enfin la Providence le conduisit à Paris, où il arriva avec la ferme résolution de ne rien changer à sa manière de vivre accoutumée. Il étoit dans sa quarante-cinquième année, lorsque le baron de Renti, qui devint célèbre par sa piété et ses vertus, entendit parler du *bon Henri*, et eut le désir de le voir. Il fut aussi surpris qu'édifié de trouver dans un homme de sa condition, une piété aussi éminente et aussi éclairée. Il admira surtout l'ardeur qu'il mettoit à entreprendre et exécuter tout ce qui pouvoit tourner à la gloire de Dieu, et son talent particulier pour convertir les jeunes gens de son métier et les réconcilier avec leurs parens et avec leurs maîtres; après les avoir

gagnés et se les être attachés de cette manière, il avoit soin de profiter de son ascendant pour leur prescrire des règles de conduite. Le baron, en un mot, fut ravi de l'esprit d'humilité et de dévoûment, et de tous les dons surnaturels qu'il découvroit en lui. Persuadé qu'il étoit capable de rendre de précieux services à la cause sacrée de la religion, il l'engagea à former une pieuse association qui fourniroit et faciliteroit aux cordonniers les moyens d'exercer les vertus de leur état.

D'abord le baron de Renti procura au bon Henri le droit de bourgeoisie dans la capitale. Ensuite il le fit recevoir maître dans son état, afin u'il p ût prendre chez lui tous les ouvriers qui seroient disposés à suivre le réglement que le curé de Saint-Paul avoit été chargé de rédiger. Ce réglement obligeoit les associés à faire de fréquentes prières, à s'approcher souvent des sacremens, à se tenir sans cesse en la présence de Dieu, à se porter mutuellement secours dans les maladies, à donner des soins et des consolations aux

malheureux. Le bon Henri eut bientôt réuni dans sa maison un assez grand nombre d'apprentis et de compagnons pour fonder son association des frères cordonniers; il en fut nommé le président.

Ces pieux ouvriers montrèrent par la sainteté de leur vie que Dieu les avoit appelés et choisis pour glorifier son nom; il sembloit voir revivre en eux l'esprit des premiers chrétiens. Leur association fit naître, deux ans plus tard, celle des frères tailleurs. Quelques maîtres de ce métier, édifiés de la conduite des frères cordonniers et de la manière toute chrétienne dont ils employoient les momens que tant d'autres passoient dans le désordre ou l'oisiveté, prièrent le bon Henri de leur donner une copie de son réglement. Ils allèrent ensuite trouver le curé de Saint-Paul, et formèrent une confrérie sur le modèle de l'autre. Il s'en établit peu à peu de semblables en France et en Italie, jusqu'à Rome. Ceux qui en faisoient partie devoient se lever à cinq heures du matin, faire la prière en commun

(il y avoit aussi des prières à faire en particulier à certaines heures), entendre la messe tous les jours, garder le silence, qui ne devoit être interrompu que pour chanter des cantiques, faire une méditation avant le dîner, assister à tous les offices les dimanches et fêtes, visiter les pauvres dans les prisons, dans les hôpitaux et dans leur propre domicile, faire chaque année une retraite de quelques jours, etc.

Le bon Henri mourut à Paris, le 9 juin 1666, d'une inflammation du poumon, et fut enterré au cimetière de Saint-Gervais. Il mérite d'être proposé comme un parfait modèle de vertu.

La part que prit le baron de Renti à la fondation de la confrérie des compagnons cordonniers, exige que nous donnions aussi une courte notice sur sa vie. Les lecteurs ne pourront qu'en être édifiés.

Jean-Baptiste Gaston, baron de Renti, d'une ancienne maison de l'Artois, naquit en 1611, au château de Beny dans le diocèse de Bayeux en Normandie. On l'envoya

encore très-jeune au collége de Navarre à Paris, on le confia ensuite aux mains des jésuites de Caen, en lui donnant un précepteur et un gouverneur particuliers. Étant revenu à Paris, à l'âge de dix-sept ans, pour y achever ses études, il s'y distingua parmi tous les jeunes gens de son âge. La fréquentation du monde n'altéra aucunement la tendre piété qu'il avoit toujours pratiquée et qu'il avoit toujours su entretenir par la lecture de l'Imitation de Jésus-Christ. Longtemps il nourrit au fond de son cœur le désir d'entrer chez les Chartreux; mais ses parens ne voulurent pas y consentir.

Lorsqu'il eut atteint sa vingt-deuxième année, on le maria avec Élisabeth de Balzar, fille du comte de Graville, de la maison d'Entragues, il en eut deux fils et deux filles. Ses talens, sa conduite intègre et honorable, le firent jouir de la considération générale et lui acquirent un grand nom dans le monde. Il siégea comme député de la noblesse aux États de Normandie, et servit avec distinction dans les guerres de Lorraine; le roi

Louis XIII lui accorda sa confiance. Mais ce qu'on ne sauroit assez admirer en lui, c'est qu'au sein de la faveur et de la grandeur, il étoit toujours aussi isolé du monde que s'il eût vécu comme les Paul, les Antoine et les Arsène, dans les déserts de la Thébaïde.

A l'âge de vingt-sept ans, il assista à une mission que fit un prêtre de l'Oratoire à quelques lieues de Paris. Les discours du zélé missionnaire produisirent en lui une vive impression; il lui fit sa confession générale et prit, avec son consentement, la résolution de mener une nouvelle vie, de briser tous les liens qui l'enchaînoïent encore au monde, et de ne plus y nouer de relations inutiles, afin de se consacrer tout entier à Dieu. Il choisit pour guide spirituel le père de Condren, général de l'Oratoire, homme profond dans la connoissance des voies du salut, ainsi que l'attestent ses écrits et l'histoire de sa vie. Il travailla donc de toutes ses forces à régler son cœur et ses sens, à faire plier ses penchans sous

l'autorité du devoir; il tâcha de réformer tout ce qu'il y avoit encore de vicieux en lui, et acquit enfin un si grand empire sur lui-même, qu'il ne laissa plus apercevoir la moindre trace du vieil homme. Il examinoit sa conscience deux fois par jour, au milieu de la journée et le soir, et communioit trois ou quatre fois par semaine; il se levoit à minuit pour réciter matines, et faisoit ensuite une heure de méditation. Il avoit des heures fixes pour ses exercices particuliers de dévotion, comme pour ceux qu'il faisoit en commun avec sa famille. Ses pratiques de mortification et ses jeûnes étoient très-austères, et duroient long-temps. Sa mise étoit toujours simple et décente. La sérénité qui respiroit continuellement dans ses traits, étoit le reflet du calme parfait qui régnoit dans son âme. Placé au-dessus de toutes les vicissitudes et de tous les vains intérêts de ce monde, dans le bonheur comme dans l'adversité, il ne voyoit que Dieu seul. Il fit voir son amour de la pauvreté en se dépouillant de tout son superflu, ne se considérant lui-

même que comme l'être le plus misérable; il ajoutoit à sa signature le nom de pécheur, et recherchoit les qualifications les plus humbles. Quand il parloit de Dieu, il inclinoit son front dans la poussière, comme s'il eût voulu cacher son visage dans la profondeur de la terre, et il avoit coutume de dire qu'une créature aussi abjecte que lui, ne pouvoit que se prosterner devant Dieu en tremblant et en se taisant, sans oser prononcer son saint nom. Évitant avec le plus grand soin toutes les démonstrations d'honneur et de respect, il ambitionnoit surtout une vie obscure et cachée, et il se seroit estimé heureux, si tous les hommes l'eussent banni de leur cœur et l'eussent entièrement oublié. Il ne se lassoit pas de se recommander aux prières de ses amis et de les conjurer d'implorer pour lui la grâce de ne plus vivre que pour Jésus-Christ. Souvent il renouveloit l'offrande qu'il avoit faite au Seigneur de son corps, de son âme, de sa femme et de ses enfans, et de tout ce qu'il possédoit; ce qu'il se proposoit avant tout, étoit de ne

rien faire que pour Dieu seul, sans aucune considération personnelle, et il réprimoit en lui tout sentiment qui ne se fût pas rapporté à cette fin élevée. Chaque jour il passoit plusieurs heures à genoux devant le très-saint sacrement, pour lequel il eut en tout temps une tendre dévotion. Lorsqu'on lui exprimoit de l'étonnement de le voir si long-temps à genoux, il disoit que cela le fortifioit, et donnoit à son âme une nouvelle vie. Il fit bâtir l'église de Beny et fit don à beaucoup de paroisses pauvres de ciboires et de calices. Nous dépasserions les bornes qui nous sont imposées, si nous parlions de tous les soins qu'il prit pour faire mener à ses subordonnés, et surtout à ses enfans, une vie toute chrétienne. Il alloit servir les malades dans les hôpitaux ou dans leurs réduits, et donnoit à chaque instant de nouveaux gages de sa charité et de sa bienfaisance aux galériens de Marseille, aux esclaves chrétiens de la Barbarie, aux missionnaires des Indes, à des catholiques proscrits de l'Irlande et de l'Angleterre, etc.

Après la mort du père de Condren, il prit pour directeur un prêtre de la Compagnie de Jésus. Il lui fut accordé quelque temps avant sa mort, de recevoir tous les jours la sainte eucharistie. Sa vie étoit toute de prières et de sacrifices; l'esprit de la méditation ne se perdit jamais en lui, car il avoit soin de l'entretenir par de continuelles mortifications et par la pratique de l'humilité.

Comme la perfection consiste dans l'union intime avec Dieu, qui est la vie de l'âme, et impose un renoncement absolu à toutes les jouissances terrestres, on se figure aisément combien le baron de Renti étoit indifférent aux richesses, aux honneurs, aux plaisirs et à tous les biens de ce monde; Dieu régnoit dans son cœur sans partage. Il passa les dernières années de sa vie en partie à Paris, en partie à son château de Citri dans le diocèse de Soissons. Ce fut à Paris qu'il fut atteint de sa dernière maladie, qui lui fit souffrir de grandes douleurs sans lui arracher une seule plainte. Il mourut le 24 avril 1649, à l'âge de trente-sept ans, après

avoir reçu tous les secours spirituels de l'église. Ses dépouilles mortelles furent transférées à Citri; le 15 septembre 1658, l'évêque les fit exhumer pour les placer dans un lieu plus convenable.

SAINT BALDOMER,

COMMUNÉMENT APPELÉ SAINT GALMIER,

SERRURIER.

L'église de Lyon, qui fut illustrée par tant de martyrs de tout âge, de tout sexe et de toute condition, dans les premiers siècles du christianisme, honore aussi la mémoire de saint Baldomer, qui, dans son humble profession, donna l'exemple des plus belles vertus.

Baldomer naquit dans le Forez, de parens religieux et honnêtes. Au sortir de l'enfance, il apprit le métier de serrurier

ou de maréchal, suivant l'opinion de quelques-uns, et après avoir fini son temps d'apprentissage, il se rendit à Lyon, où il exerça son métier d'abord comme compagnon, ensuite comme maître.

Baldomer travailloit sans relâche et à la sueur de son front; mais il avoit soin de sanctifier par une pieuse intention et par la prière ses fatigantes occupations. A peine le jour commençoit-il à poindre, que déjà il se levoit et se mettoit à genoux pour offrir son cœur à Dieu. Il remercioit l'auteur et le conservateur de ses jours, du repos qu'il lui avoit accordé pour réparer ses forces, puis il alloit entendre la messe à l'église la plus voisine, et à son retour, il encourageoit tous ses apprentis et ses compagnons à travailler diligemment, en leur adressant ces courtes, mais belles paroles : Venez, enfans! allons travailler pour l'amour de Dieu.

C'est ainsi que les jours et les années se succédoient. En attendant, Dieu répandoit ses bénédictions sur les travaux du pieux artisan. Il gagnoit bien au-delà de ce qui lui

étoit nécessaire pour entretenir honnêtement sa maison ; et comme il n'étoit pas marié, et qu'il avoit l'intention de rester célibataire, il faisoit d'abondantes aumônes. Il mettoit, du reste, beaucoup de discrétion dans la distribution de ses bienfaits. Il avoit coutume, et il croyoit qu'il étoit de son devoir, de donner peu à chaque pauvre ; mais sa main s'ouvroit avec une grande libéralité pour ceux qui, malgré leur amour du travail et leur économie, ne pouvoient gagner assez pour suffire à leur entretien et à celui de leur famille. Il profitoit de tous ses momens de repos pour leur porter les secours qui étoient en son pouvoir, et pour les exhorter en même temps à bien prier Dieu, à mettre en lui une confiance filiale et sans bornes. En hiver, il prenoit soin de faire habiller convenablement de pauvres enfans, et profitoit de l'occasion pour les encourager à bien faire leur devoir, à obéir à leurs parens et à leurs maîtres, à apprendre exactement leur catéchisme et toutes les leçons qu'on leur donnoit à l'école.

Les enfans, surtout ceux des pauvres, avoient un vif attachement pour maître Baldomer. Il ne se faisoit pas plutôt apercevoir quelque part, qu'ils couroient au-devant de lui en lui souriant amicalement et lui présentant la main d'un air reconnoissant; les plus grands lui demandoient sa bénédiction. Baldomer qui, par ses manières franches et cordiales, se concilioit en général l'affection de tous ceux qui recevoient de lui des secours et des consolations, ambitionnoit principalement de les gagner tous à Dieu et à la vertu. Il les exhortoit tous à vivre chrétiennement, et il éprouvoit une douce jouissance lorsqu'il remarquoit, dans les réduits des pauvres, les heureux effets produits par ses paternelles admonitions.

Toutes les fois qu'il rentroit à l'atelier, après un intervalle de repos, il appeloit de nouveau ses compagnons et ses apprentis. « Venez, leur disoit-il avec bonté, recommençons à travailler pour l'amour de Dieu; » et lorsqu'il avoit supporté la chaleur et le poids de la journée, il mettoit fin aux péni-

bles travaux de son atelier, en disant à haute voix : « Dieu soit en tout loué et remercié. » Ses ouvriers s'attachoient si vivement à lui, qu'une fois entrés dans sa maison, ils ne la quittoient qu'à grand'peine ; car il étoit véritablement pour eux tout à la fois un ami et un père. Lorsque l'un ou l'autre étoit obligé de prendre congé de lui, ce n'étoit jamais sans donner des marques d'un profond regret, et maître Baldomer savoit profiter de la circonstance pour graver dans leur cœur des leçons dont ils restoient toute leur vie reconnoissans.

C'étoit avec une attention toute particulière qu'il prenoit soin de ses apprentis ; il ne recevoit dans son atelier que les enfans des pauvres et gratuitement, aussi s'en présentoit-il un si grand nombre chaque année qu'il lui étoit impossible de les admettre tous, mais il se faisoit un plaisir de leur trouver d'autres habiles maîtres, chez lesquels ils pussent satisfaire leur désir d'apprendre, et recevoir surtout une bonne direction. Ceux qui faisoient leur apprentissage

dans sa maison n'étoient exposés à aucun des mauvais traitemens qu'ont ordinairement à souffrir les apprentis dans les commencemens ; car Baldomer n'auroit pas toléré chez lui un compagnon qui eût usé de dureté ou d'emportement envers l'un d'eux. Il leur montroit lui-même avec une complaisance et une patience infatigables, mais avec sévérité quelquefois, quand il le jugeoit nécessaire. La plupart du temps il n'avoit pas besoin de leur dire deux fois la même chose, parce que dès leur enfance ils s'attachoient sincèrement à lui, et il n'y avoit rien qu'ils redoutassent autant que la menace que leur faisoient leurs parens ou leurs maîtres de le dire à maître Baldomer, quand ils avoient fait quelque mal. Ordinairement il n'en falloit pas davantage pour donner de l'émulation aux petits et aux grands, et pour leur faire réparer leurs fautes et suivre fidèlement leur devoir.

Lorsqu'un apprenti avoit fini son temps, maître Baldomer s'occupoit à lui procurer une bonne condition dans quelque ville

lointaine, et comme son nom étoit devenu très-connu dans toutes les villes de France, les ouvriers appuyés de sa recommandation ne manquoient pas de trouver bientôt du travail.

Il y avoit déjà longtemps que Baldomer exerçoit son état de serrurier. Le bien qu'il avoit fait étoit immense. Le nombre des pauvres avoit diminué, car depuis que les pères de famille, suivant ses avis et son exemple, avoient pris l'habitude de commencer et de finir leur travail avec la pensée de Dieu, ils avoient vu les bénédictions de Dieu se répandre sur eux, et jouissant de leur nouveau bien-être, ils gardoient dans leur âme une sincère reconnoissance pour celui qui leur avoit avec tant de charité enseigné le secret d'attirer sur eux les bienfaits du ciel. Cependant les forces du bon Baldomer diminuoient insensiblement.

Un jour que Viventius, abbé de Saint-Just et plus tard évêque de Lyon, l'aperçut à l'église, il fut extrêmement touché de la fervente dévotion avec laquelle il faisoit sa

prière. Mais il fut bien plus surpris encore lorsqu'en s'entretenant avec lui, il observa combien il étoit profondément initié dans la science des voies mystiques du salut. Il l'engagea à se faire remplacer dans son état par l'un de ses ouvriers, afin de passer dans un plus grand recueillement les dernières années de sa vie. Comme c'étoit là depuis longtemps le secret désir de Baldomer, il suivit avec plaisir le conseil de l'abbé. Lors donc qu'il eut mis tout en ordre dans sa maison, il se confina dans une cellule que lui donna Viventius dans son couvent; et entièrement isolé du monde, il ne s'occupa plus que de la contemplation des choses célestes et d'exercices de pénitence.

Il fut, à ce que l'on prétend, ordonné sous-diacre peu de temps avant sa mort, qui arriva l'an 650 ou 660. Dieu opéra de nombreux et de grands miracles en sa faveur; son tombeau acquit bientôt au loin de la célébrité, et les pélerins y accoururent en foule de toutes parts. Après avoir fait scrupuleusement examiner et constater les mi-

racles attribués à l'intercession de Baldomer, l'église le rangea au nombre des saints confesseurs. Ses reliques furent exaltées et solennellement exposées dans l'église de l'abbaye; mais, au seizième siècle, elles furent brutalement arrachées, profanées et dispersées par les huguenots.

D'après le martyrologe romain, on célèbre annuellement la mémoire de saint Baldomer le 27 février qui est le jour de sa mort; l'église de Lyon célèbre en outre l'anniversaire de l'exaltation de ses reliques.

—

Baldomer est assurément un digne modèle à suivre pour tous les pères de famille et surtout pour tous les maîtres et chefs d'atelier. Ils apprendront, en lisant sa vie, ce qu'ils ont à faire pour que leur travail soit béni de Dieu, et de quelle manière ils doivent exercer leur autorité sur leurs ouvriers et leurs apprentis, dont tout le sort à venir est pour ainsi dire entre leurs mains, puisqu'il dépend d'eux de les faire marcher

dans le chemin de la vertu et les gagner à Dieu.

Mais Baldomer se présente aussi à nous comme l'ami, le père, le bienfaiteur prévoyant et éclairé des pauvres, comme le généreux protecteur de leurs enfans, dont il aimoit à s'entourer, afin de déposer et de faire germer dans leur cœur la parole du salut. Il savoit, en général, inspirer la crainte et l'amour du Seigneur à tous ceux qui vivoient avec lui, et les empêcher de s'écarter de la voie des commandemens. On a pu voir avec quelle tendre sollicitude il s'occupoit de ses apprentis, auxquels il donnoit tout à la fois l'exemple d'une profonde piété et d'une ardeur infatigable au travail. Puissent marcher sur ses traces tous ceux qui, comme lui, ont un atelier à gouverner et des ouvriers à diriger!

—

SAINTE DULA, VIERGE ET MARTYRE,

SERVANTE A NICOMÉDIE.

Sainte Dula devoit le jour à des parens pauvres et obscurs, mais qui avoient eu le bonheur d'être chrétiens. Ils habitoient la ville de Nicomédie ou les environs, et avoient eu soin d'instruire leur fille dans les maximes du christianisme. Dula profita bien des leçons de ses parens, et répondit parfaitement aux espérances qu'ils avoient conçues d'elle. Dieu avoit affligé ces bonnes gens par toutes sortes d'infirmités, ce qui aggrava tellement leur position, déjà si difficile, qu'ils furent réduits à une grande détresse. Dula vola à leur secours et fit tout ce qui dépendoit d'elle; mais elle comprit bientôt que tous ses efforts ne suffiroient pas pour les tirer d'em-

barras, et qu'il faudroit d'autres moyens pour les secourir efficacement. Elle prit donc le parti d'entrer en condition afin d'entretenir ses parens avec le produit de son salaire. Elle espéroit gagner assez pour améliorer leur situation et leur procurer la nourriture.

Sa mère, qui connoissoit les dangers auxquels peut être exposée dans le monde une jeune fille, comptant sur la vertu de celle qu'elle avoit élevée avec tant de soin, consentit à sa proposition, et lui donna les conseils les plus utiles pour se soutenir dans le poste qu'elle alloit occuper. Elle auroit vivement désiré lui chercher elle-même une condition; mais sa santé ne lui permit pas de s'en occuper. Elle avoit souvent remarqué dans les assemblées chrétiennes une dame de qualité, et espéroit que sa fille seroit heureuse si elle entroit dans sa maison. Après avoir adressé à Dieu une fervente prière, elle prit le courage d'en parler à la dame, et sa demande fut bien accueillie.

Le jour arriva où Dula devoit quitter la maison paternelle. Elle se jette aux pieds de

ses parens, leur demande leur bénédiction, écoute les avis qu'ils lui donnent, leur promet de les suivre en toutes choses, et se rend chez la dame, qui étoit l'épouse d'un officier païen d'un rang fort élevé. Bientôt elle parvint à contenter sa maîtresse. Elle apprit qu'il falloit soigneusement cacher sa religion devant l'officier follement attaché aux superstitions du paganisme; car, quoique celui-ci sût que son épouse étoit chrétienne, il ne vouloit cependant pas tolérer de domestique chrétienne dans sa maison, parce que les chefs de l'armée lui en eussent fait des reproches, et qu'il eût été à craindre qu'il ne perdît sa place ou du moins la faveur du prince.

Dula sut, par sa bonne conduite, gagner en peu de temps l'entière confiance de ses maîtres, et coula dans cette maison des jours paisibles et d'autant plus heureux, qu'elle étoit à même de soulager ses pauvres parens, en leur procurant, avec la permission de sa maîtresse, des vivres et autres choses nécessaires. Mais son bonheur fut au comble,

lorsqu'elle put leur apporter un jour le produit de son salaire et leur acheter de l'étoffe pour des habillemens. Ce jour fut le plus heureux de sa vie. Elle reconnut en même temps que la nourriture qu'elle leur apportoit, avoit puissamment contribué à réparer leur santé et à relever leurs forces. Des larmes de joie brilloient dans ses yeux, en remettant à son père l'argent qu'elle avoit gagné. Ce bon vieillard serra avec affection sa chère fille dans ses bras, en lui disant : « Que Dieu te récompense, bonne Dula, de tout ce que tu fais pour tes vieux parens : non il ne sera pas insensible à ton dévouement. »

Contente d'avoir essuyé les larmes de ses parens, Dula retourna chez ses maîtres, auxquels elle raconta avec naïveté la joie qu'elle venoit de causer dans la maison paternelle ; sa joie étoit d'autant plus grande que ses maîtres sembloient la partager avec elle. Mais cette joie fut de courte durée. Un sombre nuage s'élevoit à l'horizon et se préparoit à éclater sur elle. Ah ! pourquoi faut-il

que les actions de la vie la plus louable soient sans cesse traversées par des méchans ! Pourquoi faut-il que la malice et les passions enveniment le vrai mérite et arrêtent l'élan d'une âme si droite et si pure ! Mais ne précipitons pas nos jugemens, Dieu a ses vues, et quand même nous sommes quelquefois victimes de la méchanceté des autres, il ne nous appartient pas de sonder les jugemens du Seigneur; notre devoir est de nous taire et d'adorer ses décrets.

Le maître de Dula se montroit depuis quelque temps extrêmement complaisant envers elle. Tantôt c'étoit une attention, tantôt une autre; Dula, qui étoit si naïve, si confiante, ne découvrit point le piége que ce perfide lui tendoit; elle ne reconnut point sous ces dehors trompeurs l'amorce du vice, et ne se méfia nullement de son maître.

Un jour qu'elle étoit seule à la maison, occupée à quelque travail manuel, l'officier vint la trouver dans sa chambre et lui dit de le suivre; Dula obéit sur-le-champ. Il la

conduisit dans les appartemens de son épouse, ouvrit devant elle plusieurs armoires qui renfermoient les bijoux et les vêtemens de la dâme, et dit d'un air de bonté à la pauvre domestique qu'il lui permettoit de choisir dans tout cela ce qui lui conviendroit le mieux, afin de lui donner une marque de son attention pour elle.

Dula qui avoit l'âme aussi grande qu'étoient vils et bas les sentimens que cachoit cette prétendue générosité de son maître, répondit avec fermeté qu'elle ne choisiroit ni n'accepteroit rien de tout cela, que de pareils ornemens ne convenoient nullement à une pauvre domestique comme elle, et qu'elle préféroit sa mise simple et assortie à son rang, à toutes ces parures mondaines.

« — Je ne t'oblige pas à porter ce que tu choisiras, tu pourras le vendre et en donner le produit à tes parens.

— Cela ne sera jamais. »

Ensuite le maître lui adressa plusieurs plaisanteries et finit par lui faire des propo-

sitions infâmes. Dula qui ne s'étoit pas attendue à un pareil dénouement, repoussa avec force l'officier, en lui disant de rentrer en lui-même et de rougir d'oublier son rang jusqu'au point de faire des propositions de cette nature à une domestique. Et elle quitta sur-le-champ son maître et retourna dans sa chambre.

Depuis ce jour, elle eut soin d'éviter l'officier et de ne jamais se trouver seule avec lui. Elle hésita quelque temps si elle ne découvriroit pas à sa maîtresse ce mystère d'iniquité, mais elle préféra garder le silence et redoubla de zèle et d'efforts pour se soutenir dans le chemin de la vertu. Ses prières devinrent plus ferventes; elle y ajouta différentes mortifications, afin d'attirer sur elle la grâce du Seigneur, et de résister à la séduction, qui sembloit l'envelopper comme un filet.

Trois semaines se passèrent, et le maître paroissoit avoir oublié la passion qu'il avoit osé manifester. Dula se croyoit délivrée de cette persécution, mais elle se trompoit. Sa maîtresse étoit allée à une assemblée de

chrétiens, et la pieuse domestique se livroit en silence à ses occupations, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit avec fracas. L'officier entra : son regard respiroit la passion et annonçoit qu'il venoit une seconde fois essayer de triompher de la vertu de Dula. Il lui jeta une bourse pleine de pièces d'or et lui demanda si elle alloit consentir à ses désirs.

Dula se leva et tomba à ses genoux, le conjurant les larmes aux yeux de la laisser et de se désister d'une chose à laquelle elle ne consentiroit jamais, préférant perdre la vie plutôt que de prostituer son innocence.

Le maître furieux s'élance sur elle, la relève; et au même instant on frappe à la porte de la maison; c'étoit un officier de la même légion où servoit ce perfide, et qui venoit le voir pour affaire de service.

Ainsi se passa encore cette seconde tentative. Dula espéroit qu'ayant résisté deux fois de suite à la brutalité de son maître, elle ne seroit plus exposée à l'avenir à de nouvelles attaques. Elle devint encore plus

réservée qu'auparavant, ne voulant par quoi que cefût provoquer dans l'âme de son maître une flamme qui couvoit sous la cendre.

Quelques jours s'étoient à peine écoulés, que le démon suscita une nouvelle occasion. Cette fois la scène se passa dans l'appartement même de l'officier, où Dula avoit été obligée de se rendre. A peine y fut-elle arrivée, que ce monstre se précipita sur elle et lui dit d'un ton décidé qu'il falloit aujourd'hui céder à ses désirs ou qu'il pourroit lui en coûter cher.

Dula lui représente avec calme, mais énergie, qu'elle est plus que jamais résolue à lui résister, et que s'il ne lui promettoit pas de ne plus revenir à l'avenir à de pareilles propositions, elle se verroit obligée de quitter son service, ne pouvant plus longtemps rester dans une maison où son honneur et son innocence étoient sans cesse exposés.

« — Quoi! tu veux me quitter? ah! je devine le motif de ta résistance. Tu es sans doute entichée des principes du christianisme, tu crois que c'est un mal de conten-

ter les désirs de son cœur; eh bien! je te déclare maintenant que c'est pour la dernière fois que je te demande aujourd'hui dè m'accorder ce que d'autres seroient trop heureuses de ne point me refuser. Ainsi choisis: l'obéissance ou la mort. » Et le furieux tira son épée.

A la vue de cette arme, une sainte frayeur s'empare de la vertueuse Dula. Elle est aux pieds du barbare qui veut lui ravir ou l'innocence ou la vie. Elle inonde de ses larmes le monstre insensible. « — Ah! dit-elle, vous pouvez me percer, mais jamais vous n'obtiendrez de moi ce que vous me demandez : j'aime la vie, parce que je pûis être encore utile à mes pauvres parens; cependant je la sacrifie de grand cœur, s'il faut l'acheter au prix de mon innocence. Ainsi mon choix est fait : je reçois la mort plutôt que de me prêter à vos infamies. Songez cependant à ce que vous allez faire! En me déshonorant malgré moi, vous vous couvrez de honte et vous vous préparez un terrible jugement; en m'ôtant la vie vous

plongez dans le malheur deux vieillards dont je suis l'unique soutien. Et quelle gloire pour vous d'avoir attenté aux jours ou à l'honneur d'une pauvre fille comme moi? Oserez-vous jamais vous vanter d'un pareil triomphe? Oserez-vous vous l'avouer à vous-même? Où est donc cette fierté, cette noblesse dont vous faites parade? La vraie noblesse ne consiste-t-elle point dans la victoire que l'homme vertueux remporte sur lui-même?

— Tais-toi, insolente, tu n'es pas ici pour me rappeler ce que j'ai à faire, mais pour céder à mes désirs, pour obéir à ma volonté.

— Je respecte cette volonté autant qu'elle s'accorde avec la loi de Dieu, mais je ne puis ni ne dois céder aux désirs d'un homme brutal qu'une passion funeste aveugle, et qui méconnoît ce qu'il y a de plus saint au monde, le malheur de deux vieillards et la foiblesse d'un sexe qui ne peut se défendre et dont il veut abuser.

— Vas-tu céder?

— Jamais.

Eh bien! meurs, vile chrétienne, et reçois le prix de ton obstination.

Dula veut fuir et invoque le nom de Jésus-Christ, mais toutes les issues sont fermées; le monstre la poursuit, la saisit par les cheveux, la foule aux pieds, et lui plonge avec une froide barbarie l'épée dans le sein. La sainte fille expire martyre de sa chasteté et de son attachement à la foi chrétienne. On croit généralement qu'elle souffrit durant le règne de Dioclétien et de Maximien. L'église honore sa mémoire le 25 mars.

SAINT HILAIRE,

ÉVÊQUE DE POITIERS.

—

Il est des hommes dont la vie est l'histoire d'un siècle tout entier, et dont les

actions portent avec elles un tel caractère de grandeur, qu'il est impossible de leur refuser son admiration, quelles que soient les préventions dont on soit imbu pour la cause qu'ils ont défendue : tel est le grand évêque de Poitiers, l'une des lumières de l'Église catholique pendant le quatrième siècle. Né à Poitiers, Hilaire avoit contracté un mariage fort honorable, dont il eut une fille nommée Apre. Il naquit païen, et n'embrassa le christianisme qu'après de mûres réflexions. Avec la grâce du baptême, il déposa ses vieilles erreurs et mena une vie fort sainte : il sembloit posséder déjà le sacerdoce, tant il montroit de zèle pour la foi catholique. Entouré de l'estime et de l'amour de ses concitoyens, il se montroit dans toutes les circonstances animé de l'esprit de Dieu. On avoit une telle confiance dans sa probité, qu'il fut souvent choisi pour être l'arbitre des différends qui s'élevoient dans les familles.

Sa prudence et les preuves qu'il donnoit de son zèle pour le service de Dieu attirèrent

sur lui tous les regards; et, à la mort de l'évêque de Poitiers, le peuple l'élut d'un commun accord pour lui succéder, pensant, avec raison, que celui-là seroit un excellent pasteur, qui, comme simple laïque, avoit montré toutes les qualités qui caractérisent un bon évêque. Cette élection remonte vers le milieu du quatrième siècle. Placé ainsi sur le chandelier de l'Église, Hilaire renonça à tout commerce avec son épouse, et se consacra tout entier au bien de la religion. Il avoit une si haute idée des fonctions pastorales, qu'il s'y dévoua avec la plus noble ardeur. La lecture des orateurs païens, qu'il avoit étudiés avant sa conversion, jointe à l'autorité des livres saints, lui fut d'un grand secours dans ses prédications. On remarqua en lui une éloquence douce et persuasive, une force de raisonnement qui subjuguoit les âmes et les gagnoit à Jésus-Christ. Souvent il lui arriva de prêcher plusieurs fois dans un même jour et toujours avec un égal succès. Les peuples ne pouvoient se lasser de l'entendre, et lui-même trouvoit dans son

zèle un puissant auxiliaire pour se soutenir et contenter l'ardeur de ses auditeurs.

Pendant qu'il travailloit ainsi à consolider et à étendre sans cesse dans son diocèse le règne de la vérité, il se présenta une occasion de combattre avec plus de courage pour elle. L'arianisme, souple et rampant dans son origine, proscrit par le concile de Nicée, couvert d'ignominie dans l'orient, avoit franchi les Alpes et levoit sa tête hideuse et menaçante dans les Gaules. A la vue de cet ennemi, Hilaire prend la plume. Il ne lui suffisoit pas d'avoir prémuni son troupeau contre la fausse doctrine d'un impie; l'église universelle est en danger, et dès-lors il n'y avoit pas à balancer.

Comme un autre Athanase, l'intrépide Hilaire s'élance dans l'arène. Il compose une requête qu'il adresse à l'empereur Constance, pour le conjurer d'arrêter les persécutions qui affligeoient l'Église et surtou les évêques qui s'étoient déclarés contre l'erreur des novateurs. Ensuite il le supplie de permettre aux catholiques d'écouter la

parole de Dieu et d'assister aux divins mystères avec les pasteurs qui ont leur confiance, et surtout de rappeler d'exil les évêques qui gémissoient loin de leurs troupeaux.

Non content d'avoir présenté cette requête à l'empereur, Hilaire stimula le zèle des évêques des Gaules, afin d'opposer une digue commune à l'invasion de l'hérésie. La vigueur qu'il déploya dans cette circonstance irrita les ariens, au point qu'ils arrachèrent à Constance une sentence d'exil contre Hilaire et Rhodane, évêque de Toulouse, qui furent ainsi obligés de quitter leurs églises et d'aller en Phrygie. Le saint évêque de Poitiers s'étoit attendu à un pareil traitement. Voici ce qu'il écrivoit quelque temps auparavant : « Le peuple nouveau (les chrétiens orthodoxes) sait qu'il doit être affligé par beaucoup de persécutions, à cause de la défense de la vérité. C'est pour ce sujet que dans toute la terre il y a eu tant de martyrs; que les uns ont été dépouillés de leurs biens, les autres dispersés par l'exil, enchaînés, mis en pièces,

brûlés; mais ils ont vaincu tous ces maux par une méditation continuelle de la loi de Dieu. Qu'un chrétien se voie donc exposé aux combats, qu'on le menace d'exil, qu'on emploie les bannissemens et les proscriptions, qu'on le fasse mourir après l'avoir cruellement tourmenté, il dira toujours : « L'affliction et les maux sont venus fondre sur moi, et vos commandemens, ô mon Dieu, sont tout le sujet de ma méditation : je me soumets sans réserve à votre volonté. »

Cette persécution n'ébranla point la fermeté du vertueux prélat. Du fond de la Phrygie il adressa aux évêques des Gaules et de Germanie, plusieurs écrits dans lesquels il ne défendit pas seulement la foi orthodoxe, mais qui sont remplis de félicitations à ces prélats pour les engager à persévérer dans la voie de la vérité. Il eut la consolation de recevoir plusieurs lettres qui le rassurèrent plêmement sur l'état des Gaules. Convoqué à un concile qui fut célébré à Séleucie par des évêques orientaux, Hilaire y parut avec cet éclat que donnent la vertu,

le talent et surtout l'honneur de souffrir pour une cause si sainte. Il défendit avec un courage digne des plus grands éloges la foi de Nicée au milieu d'une multitude d'ennemis de la religion; mais ne pouvant entendre plus long-temps les blasphèmes des ariens, il quitta cette assemblée. Le concile envoya des députés à l'empereur Constance; Hilaire se joignit à eux et se rendit à Constantinople, où il déposa de nouveau en faveur de la vérité. Une foule de voix s'élevèrent contre lui; alors, sans se laisser intimider par ces clameurs, il rédigea une réplique à l'empereur, dans laquelle il dit entr'autres, qu'il reprendroit avec plaisir le chemin de la Phrygie, si on pouvoit le convaincre d'une seule action indigne d'un évêque catholique. Il demanda en même temps une audience au prince. Cette faveur ne lui fut pas accordée. Les évêques ariens préférèrent le renvoyer à son église plutôt que d'examiner sa conduite; car ils étoient sûrs que cela n'aboutiroit qu'à relever le mérite du saint.

Hilaire retourna donc dans sa patrie : ce

retour fit pousser des cris de joie à tout l'occident. En passant par l'Italie, il raffermit partout la vraie foi, et s'unit à cet effet à Eusèbe de Verceil, pour purger ces contrées du fléau de l'arianisme. Depuis ce moment, sa vie entière n'offre plus qu'un combat continuel contre l'erreur qu'il cherchoit sans cesse à démasquer, quoique celle-ci eût soin de se parer souvent des couleurs de la vérité. Et en effet, les ariens, pour cacher leur doctrine impie, eurent recours à des expressions équivoques, qui présentoient différens sens; ils paroissoient orthodoxes sans l'être. Mais que ces misérables menées étoient petites à côté de la majestueuse vérité, qui, toujours une et ne variant jamais, porte toujours le même caractère de franchise et ne connoît ni les détours ni les subterfuges du mensonge!

L'histoire ne nous a pas conservé de détails sur les dernières années de la vie de saint Hilaire. Il mourut, vénéré et chéri du monde entier, le 13 janvier de l'an 368, selon l'opinion commune. L'église lui a sans

cesse décerné le titre de docteur et de confesseur généreux. Ses ouvrages peuvent être lus avec fruit, et pour l'édification des fidèles.

LE CORDONNIER D'INGOLSTADT.

La ville d'Ingolstadt (1) a long-temps gardé la mémoire d'un homme de condition obscure, qui vivoit du travail de ses mains : c'étoit un cordonnier, connu de tout le monde par sa droiture et sa simplicité, et surtout par sa piété. Un écrivain allemand, qui a laissé une Histoire de la Confrérie de Notre-Dame de la Victoire, donne les détails qui suivent sur la vie de ce pieux artisan.

Il s'étoit fait un devoir et une habitude d'aller tous les matins à cinq heures à la messe ; il avoit soin de s'y recommander au Tout-Puissant, lui, son travail et toute sa

(1) Ingolstadt est une ville de Bavière, située sur la rive gauche du Danube.

maison, afin de s'en retourner chez lui avec la bénédiction du ciel. Il se rendoit alors dans son atelier et s'y livroit à son pénible métier, pour se conformer à la volonté de Dieu; il ne travailloit que pour les gens du commun et pour les campagnards, parce qu'il craignoit qu'en faisant des chaussures fines et élégantes pour les riches, il ne fût exposé aux tentations de l'orgueil et de la vanité; du reste, il ne vouloit jamais servir que d'honnêtes gens.

Il étoit affilié à la Confrérie de Notre-Dame de la Victoire. Chaque fois qu'on sonnoit la cloche de cette petite église, pour porter les derniers-sacremens à un malade, ou pour un enterrement, il se présentoit de suite pour unir ses prières à celles des assistans, ou pour aider à porter le mort en terre; ce qu'il faisoit très-souvent, quoiqu'à cette époque il régnât une maladie contagieuse qui enlevoit beaucoup de monde; mais sa charité ne tenoit aucun compte des dangers qu'il couroit.

Les dimanches et les jours de fête, il

s'approchoit de la table du Seigneur, après s'y être préparé avec toute l'attention et le recueillement possibles, et il restoit à l'église de Notre-Dame jusqu'à ce que la cloche l'appelât dans sa paroisse pour y entendre la parole sainte. Pour l'ordinaire, il étoit le premier à entrer dans le temple du Seigneur et le dernier à en sortir. Après midi il assistoit au sermon des Capucins. De là il alloit à la Confrérie, puis à vêpres. Il passoit le reste du jour à lire de bons livres.

Ce digne artisan consacroit ainsi beaucoup de temps à la prière et aux bonnes œuvres. Il ne prenoit jamais d'ouvriers, et cependant sa boutique étoit toujours bien garnie de souliers. Il achevoit promptement et livroit avec exactitude le travail qui lui étoit commandé; car il employoit tous les jours ouvrables avec la plus grande assiduité, et l'on se disoit en ville qu'il falloit que les anges du ciel lui eussent aidé pendant la semaine, pour qu'il pût suffire à tant de besogne.

Dieu bénit le travail et l'industrie de cet

homme de bien. Une honnête aisance en fut le prix, car il gagnoit bien au-delà de ce qui étoit nécessaire à son entretien; de telle sorte qu'en mourant il put léguer une somme de deux cents florins à sa paroisse. Il assigna aussi cinquante florins à la Confrérie de Notre-Dame de la Victoire, et une autre somme à divers établissemens de charité. Malgré ces libéralités, il laissa à sa veuve de quoi vivre fort à son aise le reste de ses jours : tant est profitable à tout le monde la véritable piété.

La mort de ce saint artisan arriva l'an 1643. Son nom n'est pas venu jusqu'à nous; mais, s'il n'est plus connu sur cette terre, il est grand et glorieux dans le ciel.

—

SAINT GUIDON,

SACRISTAIN.

Saint Guidon, qu'on ne désigne ordinairement que sous le nom de *pauvre d'Anderlecht*, reçut le jour dans un village voisin de Bruxelles. Ses parens, qui étoient de pauvres journaliers, lui inculquèrent de bonne heure les premiers principes de la religion, et le formèrent à la pratique de toutes les bonnes œuvres dont Jésus-Christ nous a fait le précepte. Leur propre exemple donnoit à leurs leçons une double autorité: aussi Guidon étoit-il, dès son enfance, un modèle de vertu, et on ne l'appeloit que *l'ange du village*.

Lorsqu'il fut grand, ses père et mère eussent bien voulu lui faire apprendre un métier; mais ils n'en avoient pas le moyen, et,

pour consoler leur fils, ils lui répétoient ces belles paroles du vénérable Tobie : « Mon « fils, prends courage : nous sommes pau« vres, il est vrai ; mais nous posséderons « de grandes richesses, si nous vivons sou« mis à Dieu, en fuyant le péché et faisant « le bien (1). » Par de semblables leçons, ils réussirent à faire aimer au jeune Guidon l'humble condition où la Providence l'avoit placé, et ils commencèrent dès-lors à lui apprendre à gagner son propre pain, en le faisant travailler à leurs côtés. Guidon, plus jaloux de se faire un trésor dans le ciel que sur la terre, ne portoit point d'envie à ceux qui jouissoient de beaucoup de biens temporels, et, lorsqu'il entendoit par hasard quelques pauvres murmurer de la rigueur de leur sort, il les exhortoit avec douceur à prendre patience et à se faire un mérite de leurs souffrances. Il leur donnoit lui-même le plus bel exemple de la résignation, en supportant avec une sainte joie tous les inconvéniens et toutes les humiliations de son

(1) Tob., IV, 23.

état. Quelles que fussent les privations qu'il lui falloit endurer, il partageoit souvent son frugal repas avec les malheureux, et plus d'une fois il jeûna pour secourir ceux qui étoient affamés. Il consacroit les jours de fête à la prière et à la visite des malades, auxquels il procuroit tous les soulagemens qu'il pouvoit, lors même qu'il n'avoit rien à leur donner.

Guidon avoit quatorze ans, lorsqu'il fut chargé par un habitant de Bruxelles d'aller faire une commission au village de Laken, dans les environs de cette ville. Arrivé à Laken, il voulut d'abord entrer à l'église pour s'y recommander à la sainte Vierge, et il le fit avec tant de piété et de recueillement, que le curé du lieu, qui l'observoit en secret, en fut ravi. Lorsque le jeune homme eut fini sa prière, il l'appela, lui demanda d'où il étoit, ce qu'il faisoit, et après s'être mis au fait de tout ce qui le concernoit, l'engagea à venir le trouver aussitôt qu'il se seroit acquitté de sa commission. Guidon se conforma exactement à cet ordre;

mais quelles ne furent pas sa surprise et sa joie lorsque le curé lui offrit la place de sacristain. Il accepta avec empressement, et demanda seulement la permission d'aller en apprendre la nouvelle à ses parens, et rendre compte de sa commission à la personne qui l'en avoit chargé. Le curé y consentit volontiers. Le jeune homme retourna donc en toute hâte à Bruxelles, et, après avoir reçu le consentement de ses parens, il s'en revint le lendemain même à Laken pour débuter dans son nouvel emploi.

Guidon se chargea avec de saintes dispositions de toutes les occupations qui lui étoient confiées, occupations qui, quoique communes et peu relevées aux yeux du monde, se rattachent toutes plus ou moins au culte divin. Il mettoit la plus grande activité dans son service et faisoit attention à tout. Souvent, lorsque les offices étoient finis, il restoit encore fort long-temps à l'église, afin de pouvoir y faire sa prière sans être vu ni dérangé par personne. Dans la suite, il lui arriva plus d'une fois d'y pas-

ser la nuit entière en oraison, et lorsqu'il ne pouvoit plus résister au sommeil, il s'endormoit sur le pavé de l'église, et se réveilloit au bout de quelques instans pour recommencer à prier avec un nouveau zèle. Avoit-il quelques heures de libres dans la journée, il les employoit à visiter les malades; il les servoit, les consoloit et les soutenoit de tous ses moyens; il se dévouoit pour eux, de même que pour les pauvres, qui le révéroient et l'aimoient comme un père.

Comme Guidon ne faisoit pas son service en mercenaire, et qu'il savoit que la maison de Dieu n'étoit pas un lieu comme les autres, il mettoit toute son application à rechercher ce qui pouvoit contribuer à la propreté et à l'embellissement de l'église; pendant qu'il y remplissoit ses fonctions, il observoit un religieux silence, et son attitude, toujours humble, sembloit dire à tout le monde : C'est ici la maison du Seigneur, tremblez, vous qui approchez de son sanctuaire. L'ordre, l'exactitude qu'il mettoit dans toutes les parties de son service, fai-

soient aisément deviner l'ordre et la régularité de sa conduite privée ; la netteté, le bel arrangement qu'il faisoit régner partout, étoient en harmonie avec la pureté de son âme, et cependant il ne se considéroit que comme un grand pécheur. Sans cesse pénétré de ce sentiment, c'est à peine s'il savoit ce que c'étoient que les divertissemens et les frivolités du monde. Toutes ses pensées et toutes ses actions n'étoient, pour ainsi dire, que pour Dieu seul, et il tâchoit de se rendre de jour en jour plus parfait. Souvent préoccupé de la pensée du jugement dernier, où il faudra que chacun rende au souverain juge un compte rigoureux de sa conduite, il s'humilioit et châtioit son corps par le jeûne et les exercices de pénitence de toute espèce. Malgré cette sévérité envers lui-même, Guidon savoit, par ses manières polies, rendre la vertu aimable. Il faisoit tout avec une certaine convenance qui plaisoit, et prouvoit par toutes ses manières, que la vraie vertu polit les esprits les plus incultes.

Cependant, pour augmenter encore son humilité et sa vigilance, Dieu permit qu'il fût en butte à la tentation. Un marchand de Bruxelles, qui avoit entendu parler de tout le bien qu'il faisoit aux pauvres, lui offrit une place dans son comptoir, en lui représentant que le traitement qu'il recevroit lui permettroit de donner incomparablement plus aux pauvres; ce n'est pas tout, le marchand lui offroit aussi de l'intéresser dans une certaine entreprise qui, en cas de succès, devoit être si avantageuse pour Guidon, qu'il auroit alors, suivant ses vœux les plus chers, de quoi secourir grandement l'indigence. Guidon accepta la proposition sans y avoir auparavant réfléchi en la présence de Dieu, et renonça à son service de sacristain, au grand étonnement du curé et de toute la paroisse. Mais Dieu, qui n'avoit permis ce faux pas que pour apprendre à son serviteur, que l'homme qui ne prend que sa propre volonté pour guide, quelque droite et bien intentionnée qu'elle soit en apparence, risque de se perdre, ne le laissa pas long-temps

dans l'illusion dont on avait ébloui sa simplicité. Bien qu'il se plût d'abord dans ses nouvelles occupations, et qu'il fût réellement en position de faire beaucoup plus d'aumônes, il fallut bientôt qu'il apprît par expérience que dans le commerce on peut, malgré les commencemens les plus prospères et sans qu'il y ait aucunement de sa faute, éprouver un revers subit et se trouver réduit à la plus extrême pauvreté. Il consentit à la proposition que lui fit le marchand de prendre un intérêt dans une spéculation d'outre-mer, en compensation de ses appointemens; tout sembloit aller on ne peut mieux; on avoit couru les chances les plus grandes, l'entreprise promettoit de riches bénéfices; mais au moment de rentrer dans le port, le navire échoua. Toute la cargaison est submergée, voilà Guidon plus pauvre que jamais. Aussitôt il ouvre les yeux, reconnoît sa faute et se jette dans les bras de la divine Providence, qui le punissoit de s'être éloigné de la voie qu'elle lui avoit tracée; il se promet bien de se défier désormais de ses pro-

pres idées, de veiller sur lui-même. Si seulement il avoit su se contenter de sa place de sacristain, qui lui procuroit une existence si douce, si pleine de consolations! Il se hâte de retourner à Laken, mais la place est prise; c'est un homme probe et intelligent qui l'occupe. Il prend alors la résolution de se retirer dans une solitude; puis, après y être resté quelque temps, il entreprend un voyage à Rome, à Jérusalem et aux autres pélerinages célèbres de la chrétienté.

Guidon étoit de retour à Rome, lorsqu'il rencontra le doyen du chapitre d'Anderlecht, petite ville située à une lieue de Bruxelles, qui vouloit, avec quelques autres pélerins, faire le voyage de la terre sainte. Guidon offrit au doyen, qui s'appeloit Wondulf, de lui servir de guide dans ces régions qu'il venoit de parcourir; sa proposition fut accueillie avec plaisir. Après avoir visité les saints lieux, le doyen et ses compagnons se disposoient à quitter la Palestine pour reprendre le chemin de l'Europe; mais ils furent atteints d'une maladie contagieuse

dont ils moururent tous, malgré les soins et les secours que leur prodigua Guidon avec la plus vive sollicitude. Affligé de ce funeste événement, il regagna sa patrie dont il étoit absent depuis sept ans, en suivant la voie la plus directe; car Wondulf, à ses derniers momens, lui avoit instamment recommandé de partir aussitôt après sa mort, pour aller en porter la nouvelle aux chanoines d'Anderlecht.

Guidon s'acquitta fidèlement de sa commission; les chanoines d'Anderlecht le sollicitèrent de rester avec eux, et ne voulurent pas le laisser retourner à Laken. Mais Guidon étoit revenu dans sa patrie avec le germe de plusieurs maladies, occasionnées par les fatigues et les privations qu'il lui avoit fallu endurer pendant ses longs voyages; il y succomba le 12 septembre 1012, après s'être préparé à la mort dans un touchant recueillement et avec une fervente dévotion.

Les chanoines d'Anderlecht l'enterrèrent avec pompe dans leur cimetière. Les miracles qui s'opérèrent par son intercession

firent que l'on bâtit dans la suite, près de sa tombe, une église, où l'archevêque de Cambrai transféra solennellement ses reliques à la fin du onzième siècle. La possession de ces reliques donna aussi de la célébrité à la chapelle de Saint-Pierre où elles avoient été déposées. Cette chapelle fut par la suite transformée en une collégiale, qui prit le nom de Saint-Guidon.

On honore sa mémoire le 12 septembre.

—

Saint Guidon, encore enfant, avoit mérité d'être appelé l'ange du village, à cause de la manière décente et louable dont il se comportoit à l'église aussi bien qu'à l'école, et partout ailleurs. Qu'il seroit à désirer dans notre siècle que les pères et mères eussent à cœur, comme ceux de saint Guidon, d'apprendre à leurs enfans à tenir une conduite aussi pure et aussi irréprochable ! Qu'il seroit à désirer surtout qu'ils leur en donnassent le premier exemple! On n'auroit pas la douleur de voir si souvent des jeunes gens,

et même des hommes faits, renier les traces de saint Guidon, en profanant le sanctuaire par leur manque de respect et de recueillement. Nous sommes dans un temps où l'on n'a malheureusement que trop sujet d'appliquer à beaucoup de chrétiens le juste reproche que saint Augustin adressoit à ceux de son époque : « Quelques-uns, dit ce « saint évêque, viennent à l'église à l'insti-« gation de Satan ; car ils n'y viennent pas « pour prier, mais pour causer, rire, plaisan-« ter et commettre d'autres péchés. Comme « leur tentateur, ils seront condamnés aux « peines éternelles. » Saint Guidon savoit bien que l'homme qui se comporte d'une manière indécente dans le temple du Seigneur, se rend encore plus coupable que Satan ; car si les démons croient et tremblent, comme dit l'apôtre saint Jacques (1), comment l'homme qui croit à la présence réelle de Dieu, et qui cependant se conduit avec tant d'irrévérence, ne seroit-il pas beaucoup plus criminel? C'est à quoi

(1) Jac., II, 19.

surtout devroient réfléchir ceux qui sont attachés au service des églises, et qui, sans avoir égard à la sainteté du lieu, interpellent souvent leurs subordonnés d'un ton aussi haut et aussi grossier que s'ils étoient en pleine rue. C'est à eux principalement à prendre saint Guidon pour modèle, et à faire voir comme lui, par toute leur conduite, qu'ils sont convaincus que l'église est véritablement, et dans toute la force du terme, la maison de Dieu. Qu'ils n'oublient jamais qu'ils doivent être les premiers à donner à la paroisse l'exemple du respect et de la bienséance dans le lieu saint, s'ils veulent qu'on les considère comme des serviteurs de l'église.

SAINTE AGATHOCLIE,

SERVANTE ET ESCLAVE EN ESPAGNE.

L'histoire ne nous a conservé ni le lieu ni l'époque de la naissance de cette sainte fille, ni le nom de ses parens; mais elle nous la présente comme le modèle des domestiques chrétiennes, et l'église, qui l'honore de son culte, nous invite à imiter ses vertus.

Agathoclie, née de parens païens, entra en qualité de domestique dans la maison d'une dame riche, qui avoit plusieurs autres servantes. Cette dame étoit de même adonnée aux superstitions païennes, et tellement prononcée contre le christianisme, qu'elle apprenoit avec une espèce d'ivresse les tourmens qu'on infligeoit aux disciples de Jésus-Christ. Agathoclie avoit encore le malheur d'appartenir à cette classe de jeunes personnes légères, qui ne tenant nullement

compte des avertissemens et des conseils qu'on leur donne, ne s'occupent que de choses frivoles et mondaines, sans songer qu'elles s'attirent le reproche et le blâme de leurs maîtresses, souvent même le mépris de leur prochain.

A ce défaut de légèreté la jeune domestique joignoit encore celui d'être paresseuse, infidèle, grossière envers tout le monde : elle porta son inconduite si loin, que sa maîtresse la menaça plusieurs fois de la renvoyer de son service ou de la faire punir par la justice. Telle étoit la fille dont nous donnons ici la vie et que Dieu par un miracle de sa grâce éleva à une haute sainteté : nous ignorons de quel moyen le Seigneur s'est servi pour dessiller ses yeux ; mais il paroît d'après les observations d'un historien, que dans la maison où servoit Agathoclie, il se trouvoit une domestique chrétienne dont la conduite sage contrastoit d'une manière frappante avec celle de sa compagne. Les exhortations, mais particulièrement les beaux exemples de la chrétienne firent une

vive impression sur l'esprit d'Agathoclie; elle reconnut ses folies et ses inconséquences, renonça aux vanités du siècle, se fit instruire et baptiser. Dès ce moment elle devint une autre créature et réforma en elle les penchans vicieux qui l'avoient portée au mal. Son application constante au travail, sa douceur, sa modestie, son obéissance et son éloignement pour des plaisirs dont elle avoit été autrefois si avide, la firent remarquer. Quelques plaisanteries accueillirent d'abord ce changement subit; mais bientôt on rendit justice à la sagesse d'une conduite trop belle pour n'être pas appréciée. La maîtresse, qui avoit connu si particulièrement les égaremens d'Agathoclie, crut que ce retour à la vertu n'étoit que la suite d'un moment d'effervescence et que tôt ou tard sa domestique reprendroit son ancien train de vie. Elle l'observa avec soin et se convainquit enfin que cette conversion étoit sincère. Un jour elle la suivit au moment où elle venoit d'entrer dans sa chambre. Elle écouta à la porte pour savoir ce qu'elle faisoit. Piquée par la

curiosité, elle l'ouvrit avec précipitation : quel ne fut pas son étonnement de voir Agathoclie à genoux !

« Que faites-vous donc là ?

— Je prie Dieu pour mon salut et le vôtre, noble maîtresse ; car combien de fois n'ai-je pas été ingrate, indocile, grossière envers vous ! Combien de fois n'ai-je point repoussé les avis que vous me donniez dans votre bonté ! Combien de fois n'ai-je point manqué de prévenance envers vous ! Que de reproches n'ai-je point à me faire pour mon inadvertance, mes négligences et mes infidélités ! Je m'efforce maintenant de réparer par ma conduite et par mon travail les fautes que j'ai commises dans ma vie passée et je tâcherai de vous contenter par mon respect, par mon amour et ma reconnaissance. »

Cette déclaration si naïve étoit accompagnée de larmes abondantes qui touchèrent également la maîtresse. D'un ton de bienveillance, elle dit à la domestique : — Levez-vous, Agathoclie : tout est oublié : je vous

pardonne tous les torts que vous avez pu me faire. L'aveu qui vient de sortir de votre bouche vous réconcilie parfaitement avec moi.

Agathoclie, qui connoissoit la haine que sa maîtresse portoit au nom chrétien, se trouvoit heureuse de n'avoir pas été interrogée sur sa religion; mais elle ne devoit pas jouir long-temps de ce contentement. Quelques jours après sa maîtresse revint dans sa chambre et la retrouva en prière. Mille questions lui furent adressées sur son état nouveau, sur son changement, sur le Dieu qu'elle servoit et sur les motifs qui l'avoient décidée à changer de conduite.

Agathoclie répondit avec une noble assurance que le Dieu qu'elle servoit étoit le le créateur du ciel et de la terre, dont le fils unique s'étoit fait homme pour racheter les pécheurs et avoit souffert une mort cruelle: que le Saint-Esprit, qui sanctifioit les âmes par sa grâce, méritoit également son adoration, parce qu'il ne faisoit qu'un seul et même Dieu avec le père et le fils.

La maîtresse n'avoit presque pu entendre jusqu'à la fin une profession de foi si franche et si sincère, et étoit devenue furieuse ; elle se jeta sur la pauvre domestique, la maltraita horriblement, tout en la menaçant de plus grands tourmens, si elle ne renonçoit à l'instant au christianisme, pour reconnoître les dieux qu'elle avoit abandonnés.

Agathoclie souffrit avec patience ces mauvais traitemens et ne prononça pas une parole pour sa justification : elle resta ferme dans sa foi, résolue à souffrir plutôt tous les tourmens imaginables que de renoncer à son amour pour Jésus-Christ. Sa maîtresse, que ce silence exaspéroit encore davantage, lui dit alors de la suivre. Elle obéit et se voit enfermée dans un sombre corridor, où elle doit rester jusqu'à ce qu'elle consente à sacrifier aux dieux. Dans cet affreux réduit, elle remercie le Seigneur de l'avoir jugée digne de souffrir pour lui. On lui apporte un morceau de pain bis et une cruche d'eau : vous pouvez maintenant, lui dit-on d'un ton ironique, adresser vos prières *au crucifié* et

vous recommander à ses faveurs : probablement il viendra vous délivrer.

Agathoclie profite de cet avis et se jette à genoux. Qui pourrait redire son bonheur et son saint ravissement, en s'entretenant ainsi dans un cachot avec son Dieu? Il lui sembloit qu'elle n'avoit plus rien à désirer, tant étoit grande son ivresse.

Le lendemain on revint lui apporter du pain, Agathoclie montra ce qui lui restoit encore de la veille et remercia la personne de son attention charitable : on s'étoit attendu à lui voir pousser des cris et à l'entendre demander son élargissement ; mais la prisonnière n'avoit pas dit un mot qui pût trahir du dépit. La maîtresse elle même se glissa jusqu'au cachot pour s'informer de l'état de sa servante : elle se flatta de confondre cette fois l'obstination d'Agathoclie, et entama une longue discussion sans rien gagner sur elle. Elle se répand en invectives contre une jeune et foible fille et se voit convaincue par sa fermeté. Elle entasse protestations sur protestations, promesses sur promesses,

menaces sur menaces, et la jeune servante oppose à toutes ses raisons son inflexible fermeté de mourir, s'il le faut, pour le nom de Jésus-Christ.

Cependant la maîtresse indignée d'une telle résistance veut avoir raison. Elle appelle ses autres esclaves : on dépouille Agathoclie de ses habits, et on la fouette avec des verges depuis les pieds jusqu'à la tête. Elle supporte cet indigne traitement avec une patience héroïque et en invoquant sans cesse le doux nom de Jésus.

Sa maîtresse ne se possède plus de rage et se croit obligée d'instruire le préfet de la ville qu'une de ses servantes est chrétienne et qu'elle persévère dans son obstination à adorer le Crucifié, malgré les châtimens qu'elle lui a infligés. Le préfet envoie sur-le-champ ses satellites, qui entraînent la chrétienne et la lui présentent. A la vue de cette esclave le préfet ne peut contenir son indignation.—Comment, lui dit-il, une vile créature comme vous, ose mépriser les dieux de l'empire et refuser d'offrir de l'encens

aux immortels que tout le monde révère? Je vais vous laisser quelques instans de réflexion, et si, d'ici-là, vous ne revenez pas de votre erreur, je me verrai obligé de sévir contre vous.

Agathoclie ne répond que par des soupirs à cette interpellation, et lance vers le ciel un regard enflammé. Ces soupirs et ce regard disent tout : alors pour ne point perdre de temps à attendre, le préfet la fait attacher à une colonne, espérant l'effrayer, mais elle continue à montrer le même courage. Ce calme, cette sainte intrépidité lui en impose : il essaie encore de la ramener au culte des idoles en lui parlant de sa jeunesse et des espérances qui l'attendoient dans le monde. Agathoclie ne répond à tout que par le nom de Jésus.

— Tu espères donc me fléchir? — Non, tu n'obtiendras rien, et nous verrons si ton Jésus te délivrera de la mort, lui dit avec fureur le préfet.

Agathoclie ne sait que le nom de Jésus, elle le prononce sans cesse. Ce nom divin

étoit tellement odieux aux païens, que pour ne plus l'entendre, le préfet fait couper la langue à la jeune chrétienne. Ainsi mutilée, elle continue néanmoins à invoquer Jésus-Christ. Alors pour terminer un combat tout à l'avantage du christianisme, le barbare préfet fait préparer un bûcher et condamne ainsi la jeune chrétienne à périr dans les flammes.

Agathoclie sourit de joie et demande une dernière grâce : c'est d'adresser quelques prières à son divin sauveur. On lui donne quelques minutes pour se recueillir, et ainsi fortifiée par l'oraison, elle prend en paix le chemin du supplice. Elle monte avec intrépidité sur le bûcher : la flamme pétille déjà autour d'elle : bientôt elle en est atteinte et termine sa sainte carrière en invoquant le doux nom de Jésus.

Les païens l'avoient regardée avec une morne stupeur, et sans donner le móindre signe d'attendrissement. Les restes de son précieux corps furent jetés au vent.

Le martyrologe romain en fait mention le

7 septembre, jour auquel on croit qu'elle a souffert le martyre.

LE BIENHEUREUX HENRI DE BOTZEN,

JOURNALIER.

La sainteté n'est l'apanage exclusif d'aucun état, d'aucune époque, ni d'aucun lieu; car il n'y a nulle part de profession qui ne puisse citer avec honneur les saints qu'elle a produits. La vie du bienheureux Henri de Botzen est un nouvel argument qui parle assez haut en faveur de cette assertion.

Henri, que les Italiens, par abréviation du mot *Arrigo*, appellent *Rigo*, étoit de Botzen, en Tyrol (1). Elevé avec simpli-

(1) Botzen, en italien Bolzano, étoit autrefois une ville très-commerçante, elle est située dans la partie méridionale du comté de Tyrol, sur la rivière d'Eisack.

cité par des parens fort pauvres, il ne reçut qu'une instruction très-bornée. Mais les principes de religion déposés dans son cœur y fructifièrent de bonne heure. Dès son enfance il mit tous ses soins à conserver intact le trésor d'innocence et de pureté dont il avoit été doué par le baptême. Convaincu que la vraie science du chrétien consiste à avancer sans cesse dans le chemin de la perfection, il s'exerça avec ardeur à la pratique des vertus qui y conduisent, et soutenu de la grâce de Dieu, il y fit en peu de temps de grands progrès.

Parvenu à l'âge de la virilité, il se maria; mais sa femme mourut de bonne heure. Son nom et le lieu de sa naissance sont restés inconnus. Elle devoit être une personne vertueuse, si l'on en juge par l'union et la bonne intelligence qui régnoient entr'elle et son mari, et par les regrets que sa mort causa à ce dernier. Comme il n'en avoit pas eu d'enfans, il prit le parti de passer le reste de sa vie dans le veuvage; et pour pouvoir plus librement exécuter sa résolution, il quitta sa

ville natale et se rendit à Trévise (1) pour y gagner sa vie en qualité de journalier. Il étoit d'une petite taille, mais robuste et membru, et il sembloit que la nature l'eût fait naître pour ce genre de travail. Il n'y avoit point d'occupation qui lui parût trop pénible ou trop méprisable. Chaque fois qu'on le chargeoit de quelque ouvrage, il l'entreprenoit avec plaisir, et s'en acquittoit avec une infatigable persévérance. Il adoucissoit sa tâche par la bonne intention qu'il avoit toujours soin de renouveler avant de commencer, et par de saintes pensées qu'il entretenoit en silence au fond de son âme; car tout en travaillant, il avoit sans cesse Dieu présent à son esprit et lui consacroit toutes ses actions, bien convaincu que ce seroit une chose vaine et en même temps condamnable, de ne travailler sur cette terre qu'en vue de la récompense temporelle;

(1) Trévise est une ville d'Italie qui fait aujourd'hui partie du royaume Lombardo-Vénitien, appartenant à l'Autriche. Elle est le siége d'un évêché, et renferme dix-sept églises. Elle a donné naissance au célèbre Totila, roi des Ostrogoths, et au pape Benoît XI.

et qu'on perdroit pour l'éternité le prix de ses sueurs et de tous les services qu'on auroit rendus péniblement aux hommes, si l'on négligeoit d'accomplir les travaux de ce monde avec un cœur pur et avec l'intention surtout de glorifier Dieu.

La vie de Henri étoit très-régulière, mais aussi très-sévère. Chaque jour, avant de se mettre au travail, il entendoit la sainte messe avec une dévotion exemplaire; il ne manquoit jamais, toutes les fois qu'il le pouvoit, d'aller écouter la parole divine, et toutes les épargnes qu'il pouvoit faire sur ses salaires, il les distribuoit de bon cœur aux pauvres, mais en cachette. Pour se soutenir et se fortifier dans cette voie laborieuse, il recouroit souvent à la source intarissable des grâces et des consolations; il ne s'approchoit jamais de la table sacrée sans se sentir animé d'un plus ardent désir de marcher sur les traces du divin Sauveur qui venoit de s'unir à lui dans le sacrement de son amour. Il se confessoit encore bien plus souvent, quelquefois même tous les jours,

non point par excès de zèle ou petitesse d'esprit, mais dans le but très-raisonnable et très-louable, d'affermir ses pas dans la voie du salut, de se prémunir contre les occasions de chute, et de se rendre plus digne d'aimer celui qui est la sainteté même, et aux yeux de qui les anges eux-mêmes ne sont pas sans tache. En un mot, Henri se proposoit toujours Jésus-Chrit à sa pensée, et il se plaignoit quelquefois de son défaut de mortification ou de sa vaine curiosité, lorsque ses regards se fixoient sur quelque objet extérieur qui attiroit son intention et troubloit quelque peu le recueillement de son âme.

Henri mena cette vie sainte et laborieuse tant que ses forces le lui permirent. Arrivé à un âge qui le mettoit hors d'état de continuer ses occupations journalières et de gagner son pain par le travail de ses mains, il n'eut plus d'autre ressource, pour apaiser sa faim, que de demander l'aumône. Cette extrémité lui sembloit fort dure; car tant qu'il avoit eu assez de force pour travailler,

il s'étoit toujours empressé de distribuer aux pauvres les aumônes qu'on l'avoit quelquefois pressé lui-même d'accepter. L'évêque de Trévise, Pierre-Dominique, qui a écrit la vie circonstanciée de notre saint, raconte qu'un jour qu'il lui avoit fait l'aumône, Henri s'en étoit allé aussitôt à la cathédrale pour y distribuer à des malheureux l'argent qu'il venoit de recevoir. Plusieurs autres personnes lui avoient vu faire des actions semblables, et, à l'âge même où il n'avoit plus la force de rien gagner, il se faisoit une joie de partager avec les nécessiteux tout ce qu'il pouvoit avoir de superflu.

Un riche habitant de Trévise, Jacob Castagnoli, ayant remarqué que le bon vieux Henri n'avoit pas seulement un gîte sur lequel il pût compter d'un jour à l'autre pour y reposer sa tête, lui offrit un petit logement dans sa propre maison, et les alimens qui pourroient lui être nécessaires au cas où il viendroit à en manquer. Henri accepta cette offre avec une vive reconnoissance. Installé

dans sa petite chambre, qui n'avoit que neuf pieds de long sur sept de large, et où la lumière ne pénétroit que par une très-petite fenêtre, il continua à suivre un genre de vie très-austère, mais en prenant bien garde de se faire remarquer; car il savoit que la vanité et l'amour des louanges ne font perdre que trop souvent tout le mérite de la dévotion.

Cependant Henri ne put empêcher que l'éclat de ses vertus ne perçât l'obscurité où il vouloit se renfermer; il fut bientôt connu comme un saint homme de tous les gens de bien de la ville. Ce qui contribuoit aussi à lui acquérir ce renom, c'étoit sa manière de parler douce et modeste, et le plaisir qu'il prenoit à s'entretenir de matières religieuses; aussi le vit-on jusqu'à la fin de ses jours, assister avec le plus grand zèle aux sermons et aux instructions chrétiennes. Sans jamais se départir de sa douceur habituelle, il supportoit les railleries des enfans espiègles, et quelquefois jusqu'aux grossières avanies d'hommes brutaux et méchans, avec une

patience sans exemple; et, loin de s'en irriter, il souhaitoit du bien à ceux qui l'offensoient, suivant le conseil et l'exemple de Jésus-Christ, et prioit pour eux. La prière étoit une de ses plus chères occupations, surtout depuis qu'il ne pouvoit plus travailler. Aussi consacroit-il presque tout son temps à ses exercices de piété, et il lui arrivoit de passer des jours entier à l'église. A la prière, Henri joignoit des pratiques sévères de mortification. Il jeûnoit, couchoit sur la dure, portoit de mauvais vêtemens et s'imposoit d'autres rigueurs de ce genre, pour châtier ses sens et obtenir de Dieu la grâce d'arriver à une parfaite pureté de corps et d'âme.

L'heure sonna enfin, où Dieu alloit relever son fidèle serviteur de la tâche laborieuse qu'il accomplissoit sur cette terre, pour l'appeler au repos et à la gloire de l'éternité, Henri mourut saintement comme il avoit vécu, le 10 juin 1315. On dit qu'après qu'il eut rendu le dernier soupir, les cloches de Trévise sonnèrent d'elles-mêmes, en faisant

entendre des sons mélodieux et inaccoutumés, et qu'à ce bruit une multitude innombrable de gens de toute condition et de tout âge se rassemblèrent en s'écriant : C'est un saint qui est mort !

Tout le monde vouloit avoir quelque chose qui lui eût appartenu ; on s'arrachoit ses effets, et les miracles éclatans qui s'opérèrent par la vertu des reliques de ce saint homme, furent si nombreux et si manifestes, que l'évêque jugea nécessaire d'en faire dresser le procès-verbal par trois notaires nommés à cet effet par les magistrats.

Son corps fut alors enterré dans un lieu convenable, jusqu'à ce qu'en 1712 on le transféra dans un tombeau de marbre qui lui fut érigé dans la cathédrale de Trévise.

C'est ainsi que Dieu glorifie ses pieux serviteurs, sans acception de personne et de condition, pourvu qu'ils remplissent avec fidélité leurs devoirs d'hommes et de chrétiens.

Les journaliers, en particulier, trouveront dans le bienheureux Henri de Botzen, un parfait modèle de sainteté. Puissent-ils égaler son exactitude et son assiduité au travail, la douceur et la pureté de son âme, sa vigilance et sa sévérité envers lui-même, son humilité et son amour de la prière! Alors, après qu'ils auront accompli leur tâche sur cette terre, Dieu les admettra aussi, comme le bienheureux Henri de Botzen, dans le céleste séjour, pour y recevoir le véritable salaire, le prix infini de leurs travaux passagers.

SAINTE RADEGONDE,

DOMESTIQUE A WELLENBOURG, AU DIOCÈSE D'AUGSBOURG.

—

Sainte Radegonde ou Radiane naquit, selon l'opinion la plus commune des bio-

graphes, à Wolfraths-Hausen, village situé à une lieue et demie d'Augsbourg, en-deçà du Lech, de parens pieux et modestes, et reçut une éducation chrétienne. Vers l'an 1290, elle entra, en qualité de fille de basse-cour, au service d'un seigneur, nommé Portner, et qui habitoit le château de Wellenbourg. Contente de son sort, elle s'acquitta des devoirs de sa charge avec une exactitude qui auroit pu faire croire qu'elle remplissoit les emplois les plus brillans. Elle pensoit que c'étoit la volonté de Dieu de servir ainsi un maître étranger. Pleine de confiance dans les vues paternelles du Seigneur, elle cherchoit à sanctifier ses occupations, en se rappelant souvent l'exemple de son divin Sauveur, qui, pendant sa carrière mortelle, n'avoit pas même où reposer sa tête. Cet état pauvre et abject avoit un double mérite à ses yeux, en ce qu'il lui retraçoit la vie du Fils de Dieu sur la terre, et qu'il la rapprochoit ainsi davantage du royaume céleste, dont la conquête est plus facile pour ceux qui ne sont pas éloignés des devoirs

du christianisme par les soins et les embarras du siècle.

Ainsi, une condition qui paroît si vile aux yeux de l'homme orgueilleux, n'avoit rien de déshonorant pour Radegonde; car elle savoit que rien ne déshonore la créature raisonnable que le péché : soumise en tout à ses maîtres, elle savoit ennoblir par ses vertus les travaux les plus bas, et en rapportant tout à Dieu, elle imprima ainsi à toutes ses œuvres le cachet de la perfection. Au milieu de ses occupations, elle montroit sans cesse un visage riant et gai, étoit constamment douce et aimable dans tous ses rapports avec les autres, supportoit avec patience et sans jamais se plaindre toutes les contradictions qu'elle avoit à essuyer, et rendoit avec empressement tous les services qu'on exigeoit d'elle.

Si Radegonde fut, dans sa position, le modèle de toutes les vertus chrétiennes, elle le fut surtout par son inaltérable douceur, se pliant à tous les caractères, s'élevant audessus des caprices de l'imagination, des

inégalités d'humeur et des travers d'esprit qu'elle remarquoit dans ceux qui l'entouroient. C'est là sans doute un titre puissant à notre admiration ; car, quand on connoît les foiblesses, les prétentions, les préjugés, les ridicules des hommes, on sent combien il est difficile d'avoir toujours la paix avec les esclaves de l'amour-propre, avec les victimes d'une folle ambition, avec les bassesses des avares, avec les vices des libertins. Combien ne voit-on pas tous les jours de personnes, qui jeûnent souvent, qui prient beaucoup, qui fuient les plaisirs, qui font des aumônes, et qui cependant ne savent pas imposer silence à la voix de la nature, quand il s'agit de supporter la moindre contradiction, de dévorer un affront, de pardonner une injure et de s'élever à l'abnégation de soi-même, base de toute vertu ! Les Pharisiens, dont nous parle l'Évangile, observoient à la lettre les pratiques extérieures du culte mosaïque, et cependant ils étoient animés des sentimens les plus bas de jalousie ; ils ne pouvoient supporter le mérite ;

ils décrioient Jésus-Christ et attribuoient au démon les œuvres admirables qu'il opéroit au milieu d'eux pour prouver sa mission céleste. Et ce qui rend encore plus critique la position des personnes qui s'attachent tellement à la pratique des choses extérieures, c'est qu'elles ne font souvent nullement attention à ce défaut de charité, et se font ainsi illusion sur une des premières obligations du christianisme. Leur esprit est absorbé par la dévotion, et le cœur flotte péniblement agité par l'amour-propre, qui légitime toujours ce qui le flatte et le contente.

Radegonde n'en agissoit pas ainsi : sa piété étoit aussi franche que sincère et solide; elle pardonnoit tout aux autres, mais ne se pardonnoit rien à elle-même : elle oublioit volontiers les misères des autres, afin d'obtenir aussi de Dieu le pardon des siennes propres. Elle évitoit avec soin tout ce qui étoit capable de troubler la paix de son âme, regardant avec raison comme le premier bien de l'homme le calme intérieur, sans le-

quel il n'est point de progrès dans la perfection. La fréquentation des sacremens lui prêtoit sans cesse de nouvelles forces pour déposer le vieil homme et se revêtir de cet homme nouveau, créé pour Dieu et vivant dans la sainteté et dans la justice. Une vie ainsi ordonnée selon la loi du Seigneur devoit nécessairement être animée par la charité et la compassion pour les malheureux ; car s'il est impossible, comme le remarque l'Apôtre, d'aimer réellement Dieu qu'on ne voit point, si on n'aime point son prochain, ce seroit une funeste erreur que de se persuader qu'on pourroit être fervent dans le service du Seigneur, en restant indifférent envers les besoins et les infortunes de son prochain.

Radegonde étoit en effet aussi dévouée à son prochain que régulière dans ses pratiques de dévotion. Nos pieux ancêtres, guidés par cette sublime inspiration de l'Évangile qui a renversé le mur de séparation existant entre les hommes avant la venue de Jésus-Christ, ont élevé, dans les différens siècles qui se sont écoulés jusqu'à nous,

une foule de maisons pour l'humanité souffrante : décorés du nom de léproseries, d'hôpitaux, de petites-maisons, de refuge, etc. etc., ces bâtimens répondoient à tous les besoins; les grands se faisoient un honneur d'en élever près de leurs châteaux, et les nobles châtelains ne dédaignoient pas de s'y rendre pour soigner les malades. Une de ces léproseries existoit alors près du château de Wellenbourg. Radegonde, ne consultant que son dévouement, demanda à son maître la permission d'aller, surtout les dimanches et fêtes, à cet hôpital, pour y prodiguer des soins et des consolations aux infirmes. Souvent elle se retranchoit une partie de la nourriture qu'on lui donnoit et l'apportoit aux pauvres; mais elle ne bornoit pas à cela seul sa charité; elle pansoit leurs plaies, les peignoit, les lavoit, les exhortoit à la patience, leur inspiroit du courage, et ne reculoit jamais devant les œuvres les plus dégoûtantes. Que de larmes elle essuya de cette manière durant le long cours de ses voyages méritoires! que de consolations elle

prodigua à des infortunés bannis du sein de la société à cause des horribles maladies dont ils étoient atteints !

Cette charité, si féconde et si précieuse aux yeux de Dieu et de l'humanité, trouva des censeurs parmi les autres domestiques. Ceux-ci ne voyoient qu'avec peine que Radegonde se rendît si souvent à la léproserie, et rapportèrent à leur maître que la pieuse fille emportoit du château une foule de choses qui pouvoient encore être utiles, et qu'il étoit à craindre qu'en soignant ainsi les lépreux, elle ne contractât elle-même cette hideuse maladie pour en infecter ensuite le château.

Le maître, quoique très-content du service de Radegonde, fut singulièrement surpris en apprenant les imputations dont on la chargeoit : cependant il ne voulut point prononcer avant d'avoir pris lui-même connoissance de ces griefs. Il ordonna donc qu'on vînt le prévenir, dès que Radegonde sortiroit du château pour se rendre à l'hôpital. Il n'eut pas long-temps à attendre, et

fut instruit que la jeune fille venoit de partir portant dans un petit panier du pain, du miel, du lait et du beurre. Il sortit à l'instant par une voie secrète, et alla s'asseoir au pied d'un arbre devant le chemin par où Radegonde devoit passer. Bientôt il l'aperçut, et alla à sa rencontre pour s'informer de ce qu'elle portoit dans son panier.

Radegonde, sans se déconcerter, ouvrit sur-le-champ le petit panier, et le maître y trouva, selon le rapport des historiens, des peignes, des brosses, des feuilles de lierre et quelques ficelles. Quel fut l'étonnement du châtelain à l'aspect de ces objets, qui non-seulement n'avoient aucune valeur, mais qui déposoient en faveur des occupations auxquelles Radegonde se livroit à la léproserie. Il lui fit des excuses de l'avoir soupçonnée capable d'infidélité, et lui permit de se rendre encore plus fréquemment à l'hôpital, où elle faisoit tant de bien, surtout aux lépreux.

On ne sera pas surpris de cette attention de la Providence à garder la réputation de

sa servante ; si le maître de Radegonde avoit vu les objets que renfermoit réellement le panier, il auroit pu croire coupable d'une infidélité qui n'existoit certainement pas, celle qu'il soupçonnoit déjà, et à qui il devoit, au contraire, donner de nouveaux moyens d'exercer sa charité.

On ne sera pas étonné de voir que la peste, la lèpre et d'autres maladies contagieuses faisoient autrefois tant de ravages, quand on songera aux causes qui ont produit ces fléaux : ces causes étoient particulièrement la manière de vivre de ces temps-là et le peu de moyens qu'on avoit pour traiter ces maladies. L'huile et le lard servoient alors communément pour guérir les maladies de la peau ; l'usage du linge, si sain pour le corps et si commun de nos jours, étoit presque inconnu de la multitude ; en place de chemise, les pauvres portoient une espèce de tunique en laine, telle que la portent encore certains ordres religieux qui ont conservé l'usage ancien. La plupart des maisons n'avoient point de cheminées; la fumée s'échap-

poit comme elle pouvoit à travers une fente ou une ouverture; les chambres étoient pavées : les routes présentoient l'aspect le plus hideux; elles étoient couvertes d'immondices, de débris d'animaux tués et d'autres objets qui corrompoient l'air et exhaloient une odeur méphitique. La nourriture étoit généralement mauvaise et malsaine; c'est ce qui occasionna souvent des maladies terribles, qui, jointes à la famine, décimoient les habitans de certains pays.

Radegonde, dont l'âme élevée savoit compatir à toutes les infortunes qu'elle rencontroit, redoubla de zèle à la vue des misères qui affligeoient l'humanité. La permission que lui avoit donnée son maître, de visiter l'hôpital quand bon lui sembleroit, tourna tout au profit des pauvres malades : on alla plus loin au château, et on mit à sa disposition une foule de choses qu'elle n'auroit pas osé demander.

Un jour, elle partit après midi pour aller prodiguer ses soins aux malades; elle avoit passé tout son temps à la léproserie, et s'en

revenoit seule et en récitant quelques prières : arrivée au milieu de la nuit, elle fut attaquée subitement par deux loups sortis de la forêt voisine : ces animaux furieux lui firent de cruelles morsures, malgré ses cris et la défense qu'elle leur opposa. Ne pouvant plus se traîner jusqu'au château, elle resta au milieu de la route, attendant la mort et faisant à Dieu le sacrifice de sa vie.

Comme elle tardoit à rentrer, on fut inquiet d'elle au château, et le seigneur envoya plusieurs de ses domestiques la chercher dans la forêt : on la trouva enfin, prête à rendre l'âme, transie de froid et sans connoissance. On la porta au château, où lui furent prodigués tous les secours ; mais ses blessures étoient trop profondes pour qu'on pût espérer de les guérir. Elle revint cependant à elle-même et eut la consolation de recevoir les sacremens de l'église. Elle recommanda avec instance les pauvres de l'hôpital, et mourut, trois jours après cette terrible catastrophe, en odeur de sainteté. Le châtelain voulut la faire enterrer dans le

caveau de sa famille ; mais l'autorité ecclésiastique s'y opposa. On porta donc son corps en grande pompe à l'hôpital qui avoit été pendant si long-temps le théâtre de sa charité : on construisit, peu de temps après, une belle chapelle sur son tombeau ; cette chapelle fut considérablement augmentée en 1450. Le cardinal Mathæus, archevêque de Salzbourg et grand-prévôt d'Augsbourg, fit démolir cette chapelle en 1521 et la fit remplacer par une église spacieuse. On célèbre la fête de cette sainte fille le quatrième dimanche après la Pentecôte.

SAINTE MARGUERITE,

BERGÈRE, VIERGE ET MARTYRE.

Sainte Marguerite, que les Grecs appellent Marine, vit le jour à Antioche ; elle étoit issue d'une famille distinguée, mais ses parens ne connoissoient point le christianisme. Son père étoit pontife d'un des

premiers temples de la ville. Marguerite, ayant perdu sa mère de fort bonne heure, fut envoyée par son père dans un village voisin de la ville, et confiée à une femme pour l'élever. Cette femme, qui étoit chrétienne, l'instruisit dans les mystères de la religion de Jésus-Christ, et lui inspira un si vif amour pour ce divin Sauveur, que la jeune enfant se dévoua à lui avec une joie indicible. Marguerite avoit un caractère vif et décidé, et montroit une docilité si grande et des vertus si précoces, qu'on ne pouvoit la regarder sans en augurer beaucoup de bien. Son unique bonheur étoit d'être instruite des vérités de la foi et d'assister à l'assemblée des fidèles. Brûlant du désir de connoître à fond les maximes du christianisme, elle adressoit souvent à sa nourrice des questions auxquelles celle-ci ne savoit pas toujours répondre, parce qu'elles passoient la portée de son intelligence.

Dès qu'elle fut en âge de se déterminer, elle demanda le baptême et le reçut avec une ferveur extraordinaire. Elle fit alors à

Dieu la promesse de garder la virginité, et de n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ. Souvent elle répétoit que son seul désir étoit de répandre un jour son sang pour lui, et d'endurer les plus grands supplices pour cet adorable maître. Malgré le soin qu'elle mit à cacher son entrée dans la religion chrétienne, son père ne tarda pas à en être instruit. Aussitô t il la rappela chez lui et l'accabla d'injures, lui reprochant son inconséquence et son crime d'avoir déserté les autels de ces dieux, au service desquels il étoit consacré comme pontife. Marguerite répondit avec modestie, mais d'un ton ferme, qu'au lieu de l'insulter sur le parti qu'elle venoit de prendre, on devoit, au contraire, la féliciter d'avoir trouvé la route du bonheur éternel : que dans le christianisme seul, les hommes pouvoient être sauvés, puisque lui seul enseignoit la vérité, et que cette vérité avoit été révélée à la terre par le fils de Dieu; elle avoua en même temps qu'elle s'étoit consacrée à ce Dieu, dont elle étoit devenue l'épouse. Le père ne put

contenir plus long-temps sa fureur, et se déchaîna contre sa fille. Il lui ordonna de sacrifier à l'instant même aux dieux, ou de s'attendre à tous les traitemens les plus horribles. Marguerite, que rien n'épouvanta, demeura inébranlable, et endura avec une constance héroïque les souffrances qu'on lui fit subir. Voyant qu'il ne gagnoit rien, le père lui arracha les habits qu'elle portoit, la revêtit de vieux lambeaux et la chassa de sa présence, en l'envoyant à la campagne garder les troupeaux. Cet état si humble étoit regardé comme le comble de l'infamie pour une jeune personne du rang de Marguerite; mais la fille de Jésus-Christ ne pensa pas ainsi, regardant comme un bonheur pour elle d'être éloignée de la société des païens, et de pouvoir ainsi servir à loisir son Dieu. Ce séjour champêtre eut pour elle des délices ineffables. Là, au milieu de la solitude, elle s'éleva sur les aîles de la prière et de l'espérance, jusqu'au trône de son divin époux. Là elle parvint à oublier la terre et à planter dans son cœur cet amour de

Dieu qui tient lieu de tout à l'homme. Le Seigneur la combla des plus douces bénédictions et la prépara à une victoire certaine.

Un jour qu'elle avoit conduit son troupeau sur le bord du grand chemin, elle vit passer à cheval Olibrius, général des armées de l'empereur Aurélien, et gouverneur de la province de Pisidie, dont Antioche étoit la capitale. Cet officier, surpris de voir à la tête d'un troupeau une jeune personne dont la noblesse, la modestie et la beauté l'avoient frappé, descendit de cheval, s'approcha d'elle et la questionna sur sa naissance, sur ses parens et sur les motifs qui l'avoient portée à choisir une condition si basse. Marguerite, qui avoit horreur du mensonge, exposa avec sincérité tout ce qui la regardoit, et n'oublia pas de dire qu'elle étoit chrétienne. Olibrius avoit écouté ses réponses avec attention, et sous prétexte qu'une fille de qualité n'étoit pas à sa place à la tête d'un troupeau, il la fit conduire à Antioche. Le lendemain il se la fit amener, et ne l'eut pas plutôt aperçue, qu'épris de ses

charmes, il lui parla avec une extrême bonté, et employa le langage perfide de la séduction. Vous avez beau me dire que vous êtes chrétienne, lui dit-il, je ne le crois pas; car une jeune personne parée de tant de grâces, ne sauroit aimer une religion si austère : vous êtes faite pour être quelque chose de plus que bergère et esclave de l'évangile. Je veux vous tirer de cet état humiliant et faire votre fortune.

La sainte sourit de pitié à un tel langage, et lui dit à son tour que sa fortune étoit faite depuis le jour où elle avoit eu le bonheur de recevoir le baptême, et que Jésus-Christ étoit tout pour elle; qu'elle n'ambitionnoit rien de plus, et qu'elle trouvoit toutes ses délices à le servir.

Mais ce que je vous demande ne sauroit vous blesser, reprit le gouverneur ; car je veux faire de vous mon épouse : je veux vous combler de biens et d'honneurs, et vous rendre aussi heureuse que mortelle peut l'être. Si cependant vous vous avisiez de résister à ma volonté, je saurois vous y contraindre par les supplices. Alors vous ne ga-

gnerez rien sur moi, lui répondit Marguerite, d'un ton de fermeté qui le rendit furieux.

Olibrius essaya, par différentes raisons développées avec beaucoup d'artifice, de ramener la jeune vierge à ses désirs; voyant enfin que tous ses efforts étoient inutiles, il ordonna à quelques licteurs de la frapper à coups de verges. Cet ordre barbare fut exécuté sur-le-champ. Pendant qu'on maltraitoit ainsi Marguerite, un héraut lui disoit sans interruption de sacrifier aux dieux, et de ne point perdre sa fortune par son obstination et sa folie. Le sang ruisseloit de toutes parts du corps entr'ouvert de la jeune victime : Marguerite, regardant d'un œil de pitié le gouverneur, lui dit : — Vous pouvez imaginer de nouveaux supplices pour me tourmenter, mais jamais vous ne me ferez apostasier. — Olibrius, piqué de ces paroles qu'il prit pour une insulte, lui fit appliquer aux pieds des lames de fer rougies au feu. Ce supplice inouï arracha des larmes et des sanglots à tous les assistans; Marguerite seule soutint son calme et fut portée en prison

par les licteurs. Le Seigneur combla de grâces extraordinaires cette héroïne et releva son courage : elle crut entendre une voix qui, tout en la félicitant de sa victoire, l'exhortoit à persévérer jusqu'à la fin, et à montrer toujours la même fermeté.

Le lendemain Olibrius se rendit à la prison, et recommença de nouvelles tentatives pour l'ébranler et l'amener à consentir à ses désirs ; mais Marguerite résista avec force, ce qui lui valut d'être encore torturée.

Vaincu par tant de constance, le gouverneur n'osa point prolonger un combat qui couvroit de honte le paganisme, il ordonna à un de ses licteurs de trancher la tête à l'intrépide vierge qui osoit ainsi braver sa fureur.

Pendant que l'exécuteur se préparoit à mettre fin aux souffrances de la sainte, celle-ci profita des momens qui lui restoient pour exhorter les spectateurs à abjurer leurs erreurs, à renoncer aux absurdités de l'idolâtrie et à embrasser le christianisme. Lorsque le moment de passer à une vie plus heureuse fut arrivé, Marguerite s'avança avec courage,

se mit à genoux au milieu de l'arène, adressa une brûlante oraison au Seigneur, et pria surtout pour la conversion de son père. Sa figure avoit repris son ancienne beauté, malgré les horribles tourmens qu'on lui avoit fait souffrir. Le bonheur céleste étoit peint dans ses traits ; on eût dit qu'elle jouissoit d'avance de la gloire des élus. Elle adressa quelques paroles de bienveillance au bourreau chargé de la frapper. Comme une victime, elle tomba bientôt et reçut la double couronne du martyre et de la virginité.

Cette précieuse mort arriva le 20 juillet de l'an 175, jour auquel l'église célèbre sa fête.

Son corps fut enterré à Antioche de Pisidie, à l'endroit même où elle avoit rendu le glorieux témoignage à sa foi. Bientôt son culte s'étendit par tout l'univers ; plusieurs de ses reliques furent transportées en Europe, et particulièrement à Constantinople, d'où les Croisés les répandirent dans une foule de provinces. On voyoit autrefois à l'église de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, une de ses mâchoires enchâssée dans une

riche statue d'argent, que la reine Marie de Médicis, épouse de Henri IV, avoit fait faire en l'honneur de la sainte, pour laquelle elle avoit une grande dévotion.

Ainsi termina sa sainte carrière une jeune vierge, qui avoit d'abord sacrifié à la religion les douceurs de la vie, pour lui sacrifier plus tard la vie même. Elle jouit maintenant en paix du fruit de ses conquêtes, et possède depuis des siècles ce royaume éternel, objet de ses vœux, de ses désirs et but constant de tous ses efforts. Comme elle, sacrifions ce qui nous éloigneroit du ciel, afin d'y parvenir.

SAINT BARLAAM,

PATRON DES BIJOUTIERS.

—

Abenner, prince profondément dévoué à l'idolâtrie, et ennemi juré du christianisme, régnoit sur des peuples païens, aux confins de l'Inde, et de la Perse. La naissance d'un

fils long-temps attendue, le combla de joie; il lui donna le nom de Josaphat, et voulut savoir quelle seroit la destinée de ce fils chéri. Dans cette vue, il appela ses astrologues et leur ordonna de tirer l'horoscope de l'enfant. Les astrologues, après longue consultation, répondirent ce que bon leur sembla, et prédirent, entre autres choses, que Josaphat auroit de l'inclination pour la religion chrétienne, et que peut-être il se feroit lui-mêmechré tien.

C'en étoit bien assez pour éveiller l'inquiétude du roi; il mit son plus grand soin à faire instruire Josaphat dans le culte des dieux du pays et dans les pratiques de l'idolâtrie, et à éloigner toutes les occasions de lui faire entendre le nom seul de Jésus-Christ. Pour mieux parvenir à ce but, il avoit assigné à son fils devenu grand, un palais particulier, où il devoit vivre entouré de personnes chargées de pourvoir à son instruction et à ses plaisirs. Il falloit pour obtenir l'honneur d'approcher du prince Josaphat, être fervent adorateur des idoles,

et s'engager par serment à ne pas dire un seul mot, ni du Christ, ni de sa religion en sa présence; car il devoit ignorer jusqu'au nom du christianisme.

Le prince avoit en sa possession, dans son palais et dans le jardin qui y étoit attenant, tout ce qui pouvoit flatter les sens; c'est pourquoi son père lui avoit fait défense expresse de sortir de cette enceinte. Il vouloit qne son fils ignorât à jamais ce qui s'appelle malheur ou misère parmi les hommes; aussi conçoit-on les précautions extrêmes qu'il prenoit pour empêcher que quelque chrétien ne vînt à s'insinuer auprès du jeune prince, et ne l'excitât à rendre hommage à la doctrine de Jésus-Christ et à abjurer le paganisme. La sévérité avec laquelle Abenner ne cessoit de réitérer sa défense, et son parti pris de satisfaire tous les désirs du jeune prince, mais de lui refuser absolument la faculté de sortir du palais, excitèrent enfin au plus haut degré l'étonnement de Josaphat, et firent naître en lui une vive curiosité de savoir le motif de cette séquestration. Un serviteur

fidèle, qui lui étoit affectionné, lui donna le mot de l'énigme ; mais cette révélation le jeta bientôt dans une si profonde mélancolie, que son père fut enfin obligé de lui accorder la permission de se distraire hors de l'enceinte de son palais.

Abenner, cependant, continuoit de prendre toutes les mesures posibles pour qu'aucun chrétien n'approchât de son fils ; mais, de son côté, ce jeune homme, instruit, éclairé, réfléchi, avoit été assez heureux, par une grâce particulière de la divine Providence, pour n'accorder sa confiance qu'à des personnes qui lui étoient sincèrement attachées, et qui étoient à même de satisfaire son vif amour de la science : c'est ce qui fit qu'il reçut au moins quelques notions préliminaires de la foi, et notamment de la vie future, de la récompense des justes et de la punition des méchans, et qu'il éprouva le désir de mieux apprendre à connoître les dogmes du christianisme.

Mais les lumières qu'il souhaitoit si ardemment, il les demandoit en vain à ceux

qui l'entouroient; ils savoient tous que la mort la plus cruelle attendoit celui qui contribueroit à détacher le prince Josaphat du culte des idoles. Dans ces conjonctures, Dieu, qui enverroit un ange pour éclairer un homme animé d'un désir sincère de connoître la vérité, plutôt que de le laisser périr, Dieu donna ordre au pieux hermite Barlaam de prendre le costume de bijoutier, afin de pouvoir pénétrer auprès du prince sous prétexte de lui faire voir des objets de grand prix, et de profiter soigneusement de tous ses momens d'entrevue avec lui, pour lui enseigner hardiment les vérités de la religion chrétienne.

Barlaam obéit à l'ordre de Dieu : quelque difficulté qu'il y eût d'approcher du prince, sa qualité de bijoutier lui ouvrit toutes les portes du palais. Il put, sans exciter de soupçon, renouveler fréquemment ses visites, et offrir au jeune prince cette perle dont parloit Jésus-Christ, qui est si précieuse, que lorsqu'on la trouve, on s'en va vendre tout ce que l'on a, pour se la procurer. Sa

mission ne fut pas stérile : Josaphat crut à la parole divine qu'il lui annonça, et il eut le bonheur de voir accomplir le plus ardent de ses vœux, en recevant le baptême. Mais Josaphat une fois instruit des vérités de la foi et admis à la participation de la grâce, n'eut plus la force de renfermer dans son âme la joie qui le possédoit; il confia son secret à l'un de ses confidens, celui-ci le communiqua à un autre, de telle sorte que le roi lui-même finit par en avoir connoissance. Aussitôt qu'on lui eut dit que l'on soupçonnoit le bijoutier d'être chrétien et d'avoir instruit dans sa religion et baptisé le jeune prince, il donna l'ordre d'arrêter Barlaam et de le mettre en prison. Mais informé de l'événement, Barlaam eut le temps de se soustraire à la colère du roi et de se sauver en Perse.

Abenner recourut en vain aux séductions de la volupté, aux prestiges des enchanteurs et aux extravagances de la superstition, pour ébranler la foi que venoit d'embrasser son fils. L'âme du jeune prince, éclairée d'un rayon de la lumière céleste, avoit été telle-

ment ravie de son éclat, et avoit conçu une si profonde horreur pour toutes sortes de vices, que le roi fut obligé de renoncer à ses odieux moyens de persuasion.

Ce qui détermina enfin Abenner à ne plus contrarier son fils au sujet de ses nouvelles croyances, ce fut une grave maladie dont Josaphat fut frappé, et qu'il crut avoir occasionné par ses rigueurs et ses persécutions. Il s'empressa lui-même, alors, de tranquilliser le jeune prince, et lui promit de le laisser professer tout à son aise la religion chrétienne. Ce n'étoit pas loyalement, toutefois, qu'il lui donnoit cette douce assurance; il craignoit seulement de le conduire au tombeau en lui refusant cette consolation; car dès qu'il eut recouvré la santé, il lui céda une partie de ses états, en se persuadant que les soins du gouvernement et la multiplicité de ses occupations feroient diversion aux idées de Josaphat et le ramèneraient peu à peu au culte des dieux du pays : mais il se trompa dans ses calculs. Josaphat resta fidèle à la religion qu'il avoit adoptée avec

conscience et maturité; il voulut même en être l'apôtre dans les contrées soumises à son autorité : il fit venir des prêtres qui le secondèrent puissamment dans ses efforts pour propager la foi; et comme il donnoit lui-même à ses sujets l'exemple de toutes les vertus évangéliques, il eut en très-peu de temps l'extrême consolation de voir des milliers de païens se convertir au christianisme. La croix s'éleva au sommet des tours, une foule d'églises furent bâties, les débordemens du paganisme devinrent en horreur et firent place à la décence et à la pureté des mœurs; en un mot, les pays soumis au prince Josaphat formèrent bientôt un état florissant, dont la renommée et l'éclat comblèrent de bonheur le souverain aussi bien que ses sujets. Abenner lui-même, à l'aspect de tant de prospérité, ne put s'empêcher d'en reconnoître la source; ouvrant enfin les yeux sur les absurdités du paganisme, il goûta de plus en plus les maximes de la religion chrétienne, pleura ses fautes et ses désordres passés, et exprima le désir d'être chrétien.

Cette nouvelle remplit d'une joie indicible le cœur de Josaphat, il fit tout pour fortifier son père dans sa sainte résolution. Abenner reçut le baptême; il sollicita ensuite son fils de se charger du gouvernement de l'empire entier, afin qu'il pût, de son côté, consacrer le reste de ses jours à la pénitence. Ce fut uniquement pour déférer au désir pressant de son père que Josaphat prit sa place à la tête de l'empire, car il n'étoit nullement dominé par des idées de gloire et d'ambition; son premier soin fut de mettre au service de la religion la puissance dont il étoit en possession, et il eut bientôt la consolation d'être témoin des nouveaux triomphes de l'évangile dans les pays dont son père venoit de lui confier le gouvernement.

Abenner vécut encore quatre ans après sa conversion, et mourut dans les bras de son fils, qui lui ferma les yeux. Pendant ce court espace de temps, Josaphat étoit venu à bout, avec le secours du ciel, d'établir si solidement la religion de Jésus-Christ dans

son empire qu'il n'y restoit plus debout un seul temple des faux dieux. Mais, alors, il conçut aussi la résolution de se décharger du poids et des embarras de la royauté. Quarante jours après la mort de son père, il déclara son intention aux grands du royaume, et leur proposa pour lui succéder un homme pieux et sage, Barachias. Les états du royaume n'accédèrent qu'avec peine au vœu manifesté par le roi, mais ils ne voulurent pas s'y opposer; ils trouvoient d'ailleurs un nouveau gage de l'affection véritable du roi pour son peuple dans le choix qu'il avoit fait de son successeur.

A peine Josaphat eut-il remis les rênes du gouvernement entre les mains du nouveau roi Barachias, qu'il partit en toute hâte pour aller trouver Barlaam, le saint ermite que Dieu lui avoit envoyé pour le convertir. Ce n'est pas sans courir les plus grands dangers, qu'il parvint enfin dans la solitude qu'habitoit le pieux serviteur de Dieu. Barlaam se réjouit beaucoup en revoyant son ancien disciple, et ne négligea rien pour diriger ses pas

dans les voies de la perfection. Il lui offrit de partager sa cellule, et bientôt Josaphat, marchant sur les pas du saint anachorète, mena une vie toute céleste.

Lorsque Barlaam approcha de ses derniers momens, Josaphat l'assista avec une piété toute filiale, et, après lui avoir fermé les yeux, il vit en esprit son ascension glorieuse dans le ciel. Cette vision ne fit qu'exciter le zèle de Josaphat, et le remplit d'une nouvelle ardeur pour le service de Dieu. Plusieurs années après, l'heure de la mort sonna aussi pour lui; et, après avoir reçu les derniers secours de la main de l'ermite qui lui avoit enseigné la retraite de Barlaam, il exhala sa belle âme dans le sein du Seigneur.

Cet ermite crut devoir donner avis à Barachias de la mort de Josaphat; aussitôt le roi fit transporter son corps et celui de saint Barlaam dans sa capitale, où il leur dé[illegible] une belle église. La vénération que les fidèles vouèrent à ces saintes reliques, s'accrut chaque jour, surtout lorsqu'ils furent témoins

des grands prodiges qui s'opérèrent par leur vertu.

—

Abenner étoit l'ennemi mortel du nom chrétien, et saint Barlaam n'ignoroit pas la terrible vengeance qui le menaçoit, en bravant les ordres sévères de ce prince idolâtre. Néanmoins, il n'opposa ni excuses, ni délais à la volonté de Dieu; sans hésiter, il obéit à la voix d'en-haut, prêt, s'il le falloit, à faire le sacrifice de sa propre vie. Mais aussi le Seigneur protégea son fidèle serviteur, et lui fit voir la vérité de ses promesses; car c'est Jésus-Christ qui a dit : Ne craignez point quand vous paroîtrez devant les grands de la terre pour rendre témoignage à la religion; car ce n'est pas vous qui parlerez, mais c'est l'esprit de mon père qui parlera en vous. Et quel bonheur ne fut-ce pas ensuite pour le saint de voir le prince venir à lui jusqu'au fond de sa solitude, pour le remercier de l'instruction religieuse qu'il lui avoit donnée, et de lui entendre exprimer

le désir d'être dirigé par ses conseils dans les voies de la perfection, afin d'être plus sûr de mériter le bonheur des élus! Oh! que la charité de Dieu pour les hommes est ingénieuse, lorsqu'il s'agit de le combler d'une éternité de bonheur!

SAINT MARTIN,

D'ABORD MILITAIRE, PUIS ÉVÊQUE DE TOURS.

On a toujours regardé saint Martin comme une des gloires de la France et un des protecteurs de ce beau royaume. Ce grand homme naquit à Sabarie en Pannonie l'an 316, mais il fut élevé à Pavie en Italie. Quoiqu'il n'eût presque point fait d'études, il parloit cependant avec une grande facilité, et s'exprimoit avec tant de pureté qu'on ne pouvoit s'empêcher d'admirer la beauté de son esprit. A peine étoit-il parvenu à l'âge de douze ans, qu'il se fit recevoir au nombre

des catéchumènes; car comme son père étoit païen, il n'avoit pas eu le bonheur d'être instruit dans la foi chrétienne : il lui eût été facile de suivre de cette manière les maximes du paganisme, et de satisfaire les penchans de son cœur; mais le Seigneur, qui vouloit en faire un vase d'élection dans son église, lui inspira le goût de la retraite et des choses sérieuses, et Martin, docile à la voix de la grâce, jeta ainsi les fondemens de son bonheur futur.

Son père, qui, de simple soldat, s'étoit élevé par sa bravoure jusqu'au grade de tribun d'une légion, désiroit ardemment que son fils embrassât la même carrière que lui; il profita d'une occasion pour l'enrôler, quoique le jeune homme n'eût que quinze ans. Dans cette nouvelle carrière, Martin ne s'écarta en rien du genre de vie qu'il s'étoit tracé auparavant : il reconnut de suite les dangers auxquels est exposée une jeunesse sans expérience, et se fit un devoir de ne point dévier de la ligne que le christianisme prescrivoit à ses disciples. Il partit donc

pour l'armée, suivi d'un seul domestique qu'il traita comme s'il eût été son frère, jusqu'à l'admettre à sa propre table et lui rendre tous les services qui dépendoient de lui. Ce n'est que trois ans après son entrée dans le service militaire qu'il reçut le baptême. Sa conduite sage, sa bonté, ses attentions pour ses camarades, mais surtout son admirable charité lui gagnèrent tous les cœurs. Son abstinence étoit quelquefois portée au point qu'on l'eût pris plutôt pour un moine que pour un soldat. Il ne se réservoit presque rien de sa paie; mais distribuoit tout aux pauvres, sans songer au lendemain.

Un jour qu'il revenoit à cheval d'une excursion militaire, n'ayant sur lui que ses armes et couvert d'un simple manteau, il rencontra, aux portes de la ville d'Amiens où il étoit en garnison, un pauvre homme qui n'avoit que quelques misérables haillons pour se garantir d'un froid rigoureux. Animé de cette tendre compassion qui ne refuse rien au malheur, il tira son épée, coupa une partie de son manteau et la donna au pau

vre, en se couvrant de l'autre moitié le mieux qu'il put.

De retour à son logement, il subit les railleries des autres soldats, et fut pendant quelques jours l'objet des plaisanteries les plus amères. Martin fut amplement dédommagé de ces sarcasmes; car Jésus-Christ lui apparut pendant une nuit, revêtu de la moitié de ce manteau, et lui apprit combien il avoit été honoré par cet acte de charité. Il passa encore plusieurs années à l'armée, quoique brûlant du désir, sans cesse croissant, de renoncer au monde et d'aller se sanctifier dans quelque solitude.

Enfin arriva le jour si désiré où il put briser les liens qui l'attachoient encore au siècle. Il prit congé de la légion dans laquelle il avoit servi avec tant de distinction, en foulant aux pieds toutes les espérances qui lui sourioient; il se retira auprès de saint Hilaire, évêque de Poitiers, le plus intrépide défenseur de la foi orthodoxe dans les Gaules. Son mérite perça bientôt et saint Hilaire, croyant rendre un service éminent à

la religion, lui proposa de l'attacher à son église en qualité de diacre. L'humilité de Martin fut alarmée en entendant cette proposition : il se crut indigne d'occuper un emploi quelconque dans la maison du Seigneur, et refusa le diaconat. Hilaire insista et en obtint enfin de le compter parmi les exorcistes. Son zèle pour la gloire de Dieu le porta à aller travailler à la conversion de sa famille. Martin n'eut point la consolation de gagner son père à Jésus-Christ; mais ses efforts furent couronnés d'un plein succès à l'égard de sa mère et de plusieurs de ses parens.

C'est dans ce voyage qu'il acquit le titre précieux de confesseur de la foi catholique. La doctrine de l'impie Arius, qui avoit eu la témérité de nier la divinité de Jésus-Christ, régnoit alors dans toute la province d'Illyrie par la perfidie d'Ursace et de Valens, évêques de cette contrée. Martin, formé à l'école de saint Hilaire, s'éleva avec toute la force que donne une profonde conviction contre les blasphêmes d'Arius, et défendit seul la di-

vinité du fils de Dieu contre les blasphêmes des novateurs. Il eut l'honneur d'être fouetté publiquement pour la religion orthodoxe et fut accablé d'injures. Un traitement si barbare, loin d'ébranler sa conviction ne fit que l'affermir : il se retira à Milan dans le dessein de mieux étudier encore les preuves de la foi de Jésus-Christ, lorsqu'il apprit que saint Hilaire avoit été exilé. Alors il s'enfonça dans une solitude, uniquement occupé du soin d'avancer dans la perfection évangélique ; mais Auxence, évêque arien, craignant que la présence d'un tel homme ne portât un coup funeste à son parti, l'en chassa.

Martin, obligé de fuir à cause de son attachement pour le fils de Dieu, alla s'établir dans l'île Gallinaire sur la côte de Gènes, auprès d'un saint prêtre avec lequel il vécut dans la pratique des plus grandes austérités. Comme il avoit promis au saint évêque de Poitiers de retourner avec lui à son église, dès qu'il sut que l'empereur Constance lui en avoit accordé la permission, il retourna dans les Gaules, fit bâtir de ses deniers un

monastère à deux lieues de Poitiers, et forma ainsi la première communauté que l'on sache avoir été établie en France. Là, à la tête d'une nombreuse société de fervens religieux, il donna l'exemple de toutes les vertus évangéliques; il acquit la réputation de *Saint* que la postérité lui a conservée. C'est là qu'il commença à opérer des miracles, dont le premier fut la résurrection d'un jeune homme qu'il avoit reçu quelques jours auparavant dans son monastère. Depuis ce moment il en fit de si grands et de si éclatans, qu'il est impossible de les révoquer en doute, sans rejeter toute foi historique.

Il continuoit à servir le Seigneur dans sa solitude, lorsque saint Lidoire, évêque de Tours, vint à mourir en 371. Aussitôt le peuple de Tours l'élut d'une voix unanime pour succéder au prélat défunt. Il fallut user d'artifices, tromper sa charité, et employer même la violence, pour le faire consentir à cette élection. Malgré sa résistance, il fut sacré le 4 juillet. L'église de France fait mémoire solennelle du jour de cette ordi-

nation, regardant comme une faveur spéciale de la bonté de Dieu, d'avoir appelé au gouvernement de l'antique métropole de Tours un homme d'un mérite si rare.

Après avoir pris possession de son siége, Martin ne changea en rien les habitudes qu'il avait contractées dans son monastère, en tant qu'elles furent compatibles avec les nouvelles fonctions qu'il se vit obligé d'exercer. Mais pour se retracer plus fidèlement en sa mémoire sa chère solitude, il établit l'abbaye de Marmoutiers sur l'autre rive de la Loire. Cet établissement lui fut inspiré par le vif désir de corriger par le silence du cloître le tumulte du monde, voulant ainsi joindre l'humilité d'un moine à l'autorité d'un évêque. Il y réunit en peu de temps quatre-vingts religieux, tous recommandables par leurs vertus, et dont plusieurs furent par la suite élevés sur différens siéges épiscopaux. Ils étoient nourris aux frais de l'église, sans que leur communauté possédât rien en propre. Le saint évêque ne souffrit pas même qu'on leur fît des au-

mônes, si ce n'est dans les cas les plus urgens.

La prière, le travail des mains joint à l'exercice de copier des livres, étaient leurs occupations ordinaires. Rarement ils sortaient de leurs cellules, si ce n'est pour se réunir à l'église et pour prendre leurs repas fort simples. Personne ne buvoit de vin, qu'en cas de maladie; ils étoient vêtus d'une étoffe grossière; cependant la plupart de ces religieux étoient des hommes distingués par une naissance illustre, et élevés dans la délicatesse; mais l'amour de Dieu et l'exemple du saint prélat leur rendoient facile la pratique des plus grandes austérités.

A cette époque les belles provinces des Gaules comptoient encore un grand nombre de païens, que le zèle des ministres de l'Évangile n'avoit pas encore ramenés de leurs erreurs. Martin, frappé de l'état déplorable de tant de contrées encore plongées dans les plus honteuses superstitions, s'appliqua avec ardeur à détruire le règne du démon, et à planter sur ses ruines la doctrine salutaire du christianisme. Il fit connaître

aux peuples la vérité, et prouva sa mission par une foule de miracles qui étonnèrent ces gens prévenus contre la foi de Jésus-Christ. Il détruisit les temples des faux dieux, et fit construire à leur place des églises au vrai Dieu. Qu'il étoit beau de le voir parcourir les campagnes, annonçant partout l'Évangile, dissipant les illusions du mensonge, arrachant à l'enfer de nombreuses victimes et les gagnant au ciel !

Son zèle ne se borna pas à évangéliser les contrées voisines de la Loire, il s'étendit jusqu'en Bourgogne, sans que rien fût capable de l'arrêter dans ses courses apostoliques. Il ne comptoit pour rien ni les obstacles qui traversèrent plus d'une fois ses conquêtes, ni les entraves que lui suscitèrent les prêtres païens, ni les dangers qu'il courut de perdre la vie. Il avoit reçu du ciel une vertu si extraordinaire de guérir les malades, qu'on lui en présentoit une multitude infinie. L'huile qu'il bénissoit, servoit de remède contre toutes sortes d'infirmités, contre lesquelles avoient échoué les remèdes

humains et les ressources de l'art. Il sembloit que tout lui fût possible, et que le Créateur lui avoit soumis les élémens de la nature. Bientôt sa réputation devint si puissante, qu'il suffisoit d'invoquer son nom pour éprouver à l'instant même l'efficacité de la confiance qu'on avoit en lui. Il n'est pas nécessaire de dire ici qu'il fut plusieurs fois l'objet d'infâmes persécutions ; il auroit manqué quelque chose à sa gloire, s'il n'avoit été éprouvé par la perfidie des hommes ; mais que peuvent les clameurs de quelques insensés contre celui que Dieu protége si visiblement !

En 383, Martin se rendit à Trèves à la cour de Maxime, qui s'étoit révolté contre l'empereur Gratien pour ceindre lui-même le diadême impérial, et étoit parvenu à détacher de l'obéissance du monarque d'Orient les Gaules, l'Angleterre et l'Espagne. Plusieurs évêques des Gaules allèrent trouver ce prince pour lui demander la grâce de plusieurs criminels, la liberté des prisonniers, le retour des exilés et le soulagement des

personnes affligées ; à force de solliciter, ces prélats s'avilirent devant les grands et les officiers de la cour. Martin seul soutint l'honneur de son ministère, et se montra évêque, tout en faisant auprès des hommes du pouvoir les démarches nécessaires pour obtenir ce qu'il sollicitoit. Sa conduite dans cette occasion contrasta tellement avec celle des autres évêques, que tout le monde en fut frappé.

L'empereur, qui professoit la plus haute estime pour Martin, le pria plusieurs fois de manger à sa table, ce que le saint homme refusa toujours, disant qu'il ne pouvoit s'asseoir à la table d'un homme qui avoit tué son prince. Cette sainte liberté qui auroit peut-être coûté cher à tout autre, ne déplut point à Maxime, car il s'efforca de justifier sa révolte et la mort de Gratien. Martin vaincu, soit par les raisons, soit par les prières de Maxime, alla manger chez lui. L'Empereur fut si satisfait de cette marque de déférence, qu'il convia à ce festin les plus illustres seigneurs de sa

cour. Martin fut placé à sa droite, et un prêtre qu'il avoit avec lui, s'assit entre le frère et l'oncle de l'Empereur.

Lorsqu'on présenta la coupe pour boire à la santé du prince, Maxime la fit donner d'abord au saint évêque pour la recevoir ensuite de sa main, mais Martin après en avoir bu, la présenta d'abord à son prêtre, comme étant par son caractère le personnage le plus digne de la réunion. Cette action fut admirée de l'empereur et de tous les assistans, qui ne se trouvèrent nullement offensés du mépris que le saint sembloit faire d'eux.

Martin profita de son séjour à Trèves pour demander la grâce des hérétiques Priscillianistes.

Quoiqu'il détestât leur hérésie, il ne crut pas pouvoir approuver le zèle inconsidéré de l'évêque Ithace qui les poursuivoit avec trop d'acharnement. Saint Ambroise et le pape S. Sirice s'accordèrent sur ce point avec Martin. Mais Ithace qui étoit un homme sans modération, au lieu de profiter des

avis du saint évêque de Tours, eut l'impudence de dire publiquement que Martin lui-même étoit un hérétique, puisqu'il prenoit la défense des ennemis de l'église; comme s'il n'y avoit pas une immense différence entre défendre une doctrine et empêcher qu'on ne vexe ceux qui la professent. Dieu lui-même déteste le péché, sans pour cela cesser d'aimer le pécheur; il est prêt à lui pardonner dès qu'il abjure ses erreurs.

Martin ne gagnant rien sur Ithace, s'adressa alors à Maxime lui-même. Ses remontrances eurent tout l'effet qu'il pouvoit espérer, car l'empereur lui promit qu'on n'ôteroit pas la vie aux Priscillianistes.

Mais lorsque le saint homme fut parti de Trèves pour s'en retourner à Tours, l'affaire des Priscillianistes fut reprise, et Maxime cédant aux sollicitations de leurs ennemis, en fit mourir plusieurs.

Quelque temps après, Martin fut obligé de faire un second voyage à Trèves pour demander la grâce de plusieurs autres personnages condamnés à mort. Par amour pour

la paix, il crut devoir communiquer avec les évêques qui avoient obtenu la condamnation et l'exécution des malheureux Priscillianistes; mais il se reprocha plus tard cette condescendance et la pleura comme une faute grave.

Depuis ce temps Martin évita avec soin de se mêler d'affaires qui pouvoient l'appeler hors de son diocèse.

Il continua d'entretenir des relations intimes avec saint Paulin et saint Sulpice Sévère, qui eurent pour lui la plus profonde vénération et le consultèrent souvent.

Rien n'est plus touchant que la résignation avec laquelle il supporta les insultes d'un de ses prêtres, nommé Brice. Dans ces momens de peine il avoit recours à ses armes ordinaires, à la prière et aux mortifications, pour y puiser la force de se soutenir. Souvent il passa une grande partie de la nuit en prières, prosterné sur le pavé du sanctuaire de l'église de son monastère. Mais sa piété n'avoit rien d'austère, elle étoit douce et pénétrante; il étoit impossible

de le voir prier sans se sentir ému jusqu'au fond des entrailles.

Consumé par ses travaux et ses grandes austérités, il se vit arriver au terme de sa carrière avec cette tranquillité qui est le fruit d'une bonne conscience. Dieu lui avoit fait connoître le moment de sa mort, ce qui ne l'empêcha point d'aller à Candes, à l'extrémité du diocèse de Tours, du côté d'Angers, pour y aplanir quelques difficultés survenues dans cette église. Il passa plusieurs jours à Candes, et parvint à rendre la paix à cette paroisse. Lorsqu'il voulut retourner à son monastère de Marmoutiers, il se sentit tellement affoibli qu'il fut obligé d'y rester. Il annonça aussitôt à ses disciples, qui ne l'avoient point quitté, que sa dernière heure étoit proche. Cette nouvelle répandit la consternation parmi eux : ils versèrent tant de larmes, qu'il en fut attendri lui-même et s'écria dans un saint transport : « Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail, que votre volonté se fasse ! »

Une violente fièvre le tourmenta pendant plusieurs jours, sans qu'il interrompît ses prières. Etendu sur la cendre et portant toujours un rude cilice, il continuoit à s'entretenir avec ce Dieu qu'il aimoit tant et qu'il avoit servi avec tant de fidélité. Quelfois il se tournoit vers ces disciples, les exhortoit à la persévérance dans le bien et leur recommandoit surtout la charité. A mesure qu'il s'affoiblissoit, il paroissoit plus content, et jetant par fois un regard enflammé vers le ciel, il sembloit prononcer avec saint Paul ces paroles sublimes : « Je brûle du désir d'être délivré des liens de mon corps mortel, et d'être avec Jésus-Christ. »

Bientôt une douce agonie vint terminer une longue et sainte carrière. Martin expira le onze novembre de l'an 400, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Sa mort répandit le deuil dans toutes les Gaules; ses obsèques furent un triomphe : une immense multitude de fidèles, accourus des pays circonvoisins, se pressèrent autour de son corps vénérable pour le contempler

ou le toucher. Depuis ce moment, le tombeau du saint est devenu célèbre en France, et a été en tout temps un pélerinage très-fréquenté. De nombreux miracles ont attesté le crédit dont Martin jouit auprès du Tout-Puissant.

SAINTE NOTHBURGE,

SERVANTE AU TYROL.

Cette héroïque fille, dont la vie a jeté un si vif éclat à l'époque où elle vécut, l'an 1265, vit le jour au village de Rottenbourg, dans la basse vallée de l'Inn, au Tyrol. Ses parens étoient de pieux et vertueux cultivateurs, chéris de tout le monde et méritant de l'être, à cause de leurs excellentes qualités. Sans être favorisés des dons de la fortune, ils vivoient dans une heureuse médiocrité; mais ils possédoient des richesses

infiniment supérieures aux biens de la terre, ils craignoient Dieu et faisoient de sa sainte loi la règle constante de leur conduite. Leurs mœurs retraçoient la simplicité des anciens patriarches; contens de ce que le ciel leur avoit départi, ces bonnes gens ne connoissoient que Dieu et leurs devoirs.

Il n'est pas nécessaire de dire que l'éducation que reçut Nothburge étoit parfaitement chrétienne, et qu'on lui inspira de bonne heure une vive horreur du péché. Des parens vertueux n'ont rien de plus à cœur que de former leurs enfans pour Dieu, et de leur laisser, au défaut de trésors périssables, le bien inappréciable d'une bonne éducation, qui peut souvent suppléer à tout le reste.

Nothburge montra de son côté un cœur docile, et devint le modèle des enfans de son âge. Son plus grand bonheur étoit de prier soit à l'église, soit à la maison, où elle se mettoit dans un petit coin et dans l'attitude la plus modeste, et récitoit les oraisons quon lui avoit apprises. Plus d'une fois les

voisins, témoins de cette piété précoce soutenue par les vertus naissantes, se demandoient avec surprise, comme autrefois les Israélites à la vue des vertus du saint enfant Jean-Baptiste: «Que pensez-vous que sera un jour cette enfant?» Car chacun étoit frappé de je ne sais quel air de sainteté que respiroient toutes ses actions et jusqu'à ses moindres démarches.

Après Dieu et ses parens, l'objet qui intéressoit le plus Nothburge étoit le soin des pauvres. Elle avoit à peine six ans, que déjà on la vit rompre avec les malheureux le pain qu'on lui donnoit: il lui manquoit quelque chose, quand elle ne pouvoit pas exercer la charité: souvent elle se plaçoit à la fenêtre pendant les hivers, qui sont si longs au Tyrol, pour avoir la consolation d'apercevoir de loin les nécessiteux, et courir de suite à leur rencontre pour les soulager.

Ainsi se passa sa jeunesse dans la pratique de toutes les vertus. Lorsqu'elle eut atteint sa dix-huitième année, elle entra en qualité de fille de cuisine au château de Rotten-

berg, dont on voit encore de nos jours les ruines sur une haute montagne. Le comte Henri, qui habitoit avec son épouse Jutta cet antique manoir, étoit un homme généralement estimé. Nothburge sut en peu de temps gagner l'estime et la confiance de son maître, par son application au travail, par sa modestie, sa piété sincère et sa fidélité. On ne pouvoit la regarder sans se sentir entraîné à l'aimer, et l'attachement que chacun lui portoit s'accrut de jour en jour, à mesure que se développèrent ses belles qualités.

La pieuse domestique ne put que s'applaudir d'être entrée dans une maison où tout la portoit au bien : comme elle étoit copieusement nourrie, elle trouva tous les jours l'occasion de faire du bien aux pauvres, en se retranchant quelquefois de sa nourriture. Contente de peu, elle pourvut ainsi aux besoins des autres, sans que ses maîtres en reçussent le moindre dommage. Au bout de quelques années, la comtesse confia à Nothburge la charge de cuisinière,

et comme Henri étoit gouverneur du prince Meinhard du Tyrol, il arrivoit souvent du monde au château, ce qui occasionnoit de fortes dépenses. Un jour, la vertueuse fille, après avoir mis un ordre admirable dans les dépenses et la distribution des mets, pria Jutta de lui permettre de donner aux pauvres les restes qui étoient desservis de la table des maîtres, et que les domestiques ne pouvoient pas manger, ce qui lui fut accordé avec plaisir. Depuis ce moment elle devint une vraie mère des pauvres : avec le soin qu'elle mettoit à tout dans sa charge, il lui étoit facile de faire beaucoup de bien et de contenter bien des malheureux. En distribuant ainsi les dons de son maître, Nothburge s'enquéroit de l'état des pauvres, glissoit presque toujours un bon conseil, un avis salutaire à ceux qu'elle soulageoit. Loin d'encourager la fainéantise ou le vice par ses procédés charitables, elle reprenoit, au contraire, sans ménagement ceux qui ne lui paroissoient pas dignes d'avoir part aux faveurs, renvoyoit sans miséricorde ceux qui

avoient le malheur de s'enivrer, de faire des médisances, de se battre entre eux, de voler, etc. : ne voulant point participer au mal en le soutenant, elle avoit, avec une rare sagacité, distinguer le vrai besoin de celui qui n'en a que l'apparence. Rarement elle se trompoit, parce qu'elle agissoit avec prudence et discernement.

Mais au milieu de ces soins, elle n'oublioit point l'affaire de son propre salut, et s'efforçoit continuellement de devenir meilleure. Elle fit ainsi d'heureux efforts pour acquérir de nouvelles vertus, sachant bien que cette vie est un combat, et qu'il faut sans cesse avoir les armes à la main, afin de ne point se laisser vaincre par des ennemis si subtils et si nombreux. Mais comme l'œuvre de la perfection humaine ne peut point s'effectuer sans que l'homme passe par le creuset des épreuves, Nothburge devoit approcher de ses lèvres le calice des tribulations, et acquérir de cette manière plus de mérites en goûtant de son amertume. Le ciel lui ménagea donc une large part dans les peines insé-

parables de la condition humaine. La mort enleva d'abord le comte Henri, après une courte maladie : peu de temps après, elle précipita aussi dans le tombeau la vertueuse Jutta. Avant de mourir, cette dernière, qui laissoit ses immenses biens à un fils unique, nommé Henri, comme son père, appela ce fils à son lit, ainsi que la jeune Odile, son épouse, et leur recommanda à tous deux d'avoir soin de Nothburge et de la traiter avec égard, parce que, ajouta-t-elle, cette fille est un vrai trésor pour la maison : surtout, dit-elle en les bénissant, ne contrariez pas Nothburge dans la tendresse qu'elle a pour les pauvres. Cette tendresse a été une source de miséricorde pour nous.

Odile promit tout à la moribonde, sans se soucier de suivre ses conseils et de remplir ses désirs : bientôt on s'aperçut dans le château qu'on avoit changé de maîtresse. Nothburge reçut l'ordre de ne plus s'occuper des pauvres, qu'on traitoit de gens méprisables et dangereux. En vain la pieuse cuisinière alléguoit-elle ce qui s'étoit tou-

jours pratiqué sans qu'il en fût résulté aucun préjudice pour la maison, en vain rappeloit-elle les désirs de la comtesse défunte, on ne vouloit rien entendre. Dans cette extrémité, Nothburge demanda de pouvoir au moins partager avec les malheureux la nourriture qu'on lui donnoit; mais on ne tint aucun compte de cette observation, et les pauvres furent impitoyablement éloignés du château.

A cette première épreuve, quoiqu'indirecte, mais pourtant bien pénible pour une âme sensible, devoit s'en joindre une autre. Nothburge, au lieu d'égards, ne trouva plus que de la froideur, du mépris et des insultes. On la traita d'hypocrite, de fausse dévote, d'ignorante, de grossière : comme s'il étoit donné à tout le monde d'être savant ou de naître dans l'opulence! Quant au reproche d'hypocrisie, Nothburge ne le méritoit nullement; car sa conduite étoit si loyale et si franche, que chacun pouvoit facilement se convaincre de la sincérité de sa piété : sa dévotion étoit réglée et basée sur l'accomplissement strict de ses devoirs.

Jamais elle n'en négligeoit aucun pour se livrer à des pratiques de piété; sachant bien accorder au Seigneur ce qu'il a droit de réclamer de nous, sans jamais porter la moindre atteinte à ses occupations temporelles. Elle eut lieu de s'apercevoir de plus en plus qu'Odile appartenoit à cette classe de gens riches dont parle l'Évangile, et qui, nageant dans l'opulence, ne pensent pas que le pauvre Lazare, couvert de haillons, est leur frère, et que le superflu du riche est le patrimoine du nécessiteux.

Quelle douleur pour cette fille charitable de se voir obligée de donner aux cochons ce qui autrefois faisoit la ressource des pauvres! Plus d'une fois elle étoit sur le point de représenter à sa maîtresse que la dureté envers les pauvres n'attiroit pas la bénédiction de Dieu sur la famille; mais comme elle connoissoit la hauteur d'Odile, elle n'osoit s'y résoudre et se contentoit de gémir en secret sur un mal qu'il ne lui étoit pas donné de réparer. Le comte étoit souvent absent et ignoroit une foule de détails concernant

l'état de sa maison : il eût été bien de fixer ses idées à cet égard ; mais Odile savoit si bien le circonvenir, qu'il étoit difficile, pour ne pas dire impossible, de lui dépeindre les choses sous leur véritable point de vue. Toutes les démarches de Nothburge étoient épiées avec malice : on s'appliquoit avec une rare méchanceté à lui trouver des torts, et lorsqu'il y avoit une ombre d'apparence contre elle, on l'accabloit impitoyablement d'injures. Plus d'une fois elle avoit entendu tout bas par les autres domestiques, qu'on songeoit à la renvoyer du service ; elle s'attendoit à cette mesure, qui lui paroissoit d'autant plus injuste qu'elle avoit rendu de vrais services à la famille du comte : mais elle prit son parti en chrétienne, remit à Dieu le soin de son avenir, et veilla avec plus de soin encore à sa conduite, afin de ne point donner à ses ennemis prise sur elle.

Un jour que Henri revenoit à cheval d'un voyage qu'il avoit fait, il rencontra Nothburge qui rentroit au château, après avoir fait de ses propres deniers l'aumône à un pauvre

vieillard. Henri en parla à son épouse, qui devint furieuse en apprenant ce trait d'humanité qu'elle appeloit une infraction grave à ses ordres. Il faut en finir avec cette vile hypocrite, s'écria-t-elle dans sa colère : je ne puis la voir plus long-temps au château : sa présence m'est insupportable. — A l'instant Nothurge est appelée : on lui signifie l'ordre de quitter de suite la maison, quoique le jour penchât déjà vers son déclin : on ne lui épargne point les épithètes les plus grossières, et on la congédie.

Nothburge, sans s'émouvoir, demande au comte et à son épouse pardon des peines qu'elle a pu leur causer pendant son long séjour dans leur domaine, se retire dans sa chambre, prend ses habits et s'éloigne en silence. Cette conduite si noble, et qui auroit dû faire impression sur des cœurs moins prévenus, est regardée comme une preuve de sa culpabilité : on la raille, on l'insulte; elle ne répond que par des soupirs et par des bénédictions.

Au sortir du château, Nothburge se dirigea

vers une petite vallée solitaire où elle apercevoit une petite chapelle dédiée à saint Rupert, et dans l'enfoncement plusieurs censes habitées par des gens pauvres. Après avoir fait sa prière dans la chapelle, elle entra dans une des censes et demanda à un fermier s'il ne lui falloit point de domestique. Ce brave homme considéra un instant Nothburge, dont l'air de candeur le frappa vivement : il s'informa des motifs qui lui avoient fait quitter son service au château, et après un moment de réflexion, il lui dit qu'elle pouvoit rester chez lui. Ainsi la vertueuse fille trouva sur-le-champ une nouvelle condition, la Providence n'ayant pas permis qu'elle errât long-temps sans asile.

Les occupations de Nothburge dans cette maison n'étoient plus les mêmes que celles qu'elle avoit remplies au château. Au lieu de servir à la cuisine elle, fut obligée d'aller travailler aux champs, ce qu'elle préféroit même. Elle trouva dans ces modestes et utiles travaux une occasion constante de bénir le Créateur dans ses œuvres. Le spectacle de

la belle et riche nature étoit pour elle une invitation à élever son cœur vers l'auteur de toutes choses. Chaque plante, chaque herbe, lui retraçoit les bienfaits de ce Dieu qui a paré les fleurs des champs des plus éclatantes couleurs, qui a imprimé le cachet de son amour et de sa bonté à tout ce qui existe : l'humble hysope autant que le cèdre majestueux publient sa sagesse, et l'insecte qui bourdonne ses louanges dans la fente du rocher ou dans le creux de l'arbre, annonce comme l'éléphant la grandeur du souverain maître.

Mais ce qui charmoit particulièrement Nothburge dans sa retraite, c'étoit le voisinage de la chapelle de saint Rupert. Toutes les fois que ses occupations le lui permettoient, elle s'y rendoit pour s'entretenir avec Dieu. Jamais elle n'en sortit sans avoir renfermé dans ses prières la famille du comte Henri dont elle apercevoit sans cesse le château.

Quelques mois après son séjour dans la cense du cultivateur, Nothburge apprit que

Odile, qui l'avoit tant persécutée, étoit tombée dangereusement malade et que l'on craignoit pour ses jours. Elle pria le fermier de lui permettre d'aller la visiter : son maître y consentit. Sans perdre de temps elle partit pour le château, et s'informa auprès du portier de la santé de la comtesse : elle apprit que son état devenoit de plus en plus inquiétant, et demanda à lui être présentée. Elle obtint sans peine cette faveur, et ne fut pas peu surprise, en entrant dans la chambre de la malade, de voir Odile lui tendre la main et lui demander pardon des mauvais traitemens qu'elle lui avoit fait essuyer. La comtesse avoit reconnu ses torts envers Nothburge, et pressée par la conscience, elle vouloit au moins sur son lit de douleur lui donner cette dernière marque d'estime et de justice.

Nothburge détourna la conversation de ce qui lui étoit personnel, et s'appliqua à inspirer à Odile des sentimens de repentir, et à la préparer à une bonne mort. Elle l'assista dans ce moment suprême où tombent tous

les prestiges, et où l'âme, près de paroître devant son juge, revient de ses illusions. Odile écouta avec docilité les exhortations de son ancienne servante, et apprit à bien mourir, de celle dont elle n'avoit pas su autrefois apprécier la sainte vie. Elle mourut quelques jours après dans de grands sentimens de piété, en recommandant à son époux de mieux traiter les pauvres à l'avenir, et de réparer la dureté qu'elle avoit à se reprocher à leur égard.

Nothburge se trouvoit donc pleinement justifiée par celle qui avoit méconnu sa vertu; elle auroit pu tirer parti des aveux qu'avoit faits Odile en mourant, mais elle étoit trop humble pour en agir ainsi. Elle reprit ses travaux avec la même modestie qu'auparavant, sans proférer une seule parole qui pût ressentir la louange. Les habitans du village ne furent pas longtemps sans s'apercevoir de ses rares qualités. Son maître la chérissoit tendrement, et l'entouroit de soins et d'attentions. Jamais il n'avoit eu de domestique plus entendue, plus

laborieuse, plus fidèle et plus rangée; jamais il n'avoit vu la bénédiction céleste descendre avec plus d'abondance sur son petit domaine, que depuis le moment où Nothburge étoit entrée chez lui. Il se plaisoit à lui rendre justice dans toutes les circonstances qui se présentoient.

Cependant le comte Henri continua, après la mort de son épouse, à être en butte à toutes sortes de malheurs. Son frère Sigefroi avoit ravagé ses châteaux de Rottenbourg, de Friedberg, de Tratsberg et de Rettenbourg; Henri étoit presque réduit à la misère. La cause de cette mésintelligence entre les deux frères provenoit d'une guerre qui avoit éclaté entre Albert, archiduc d'Autriche, entre Othon, duc de Bavière, et Conrad, prince de Salzbourg. Henri avoit épousé le parti d'Albert d'Autriche et Sigefroi celui d'Othon de Bavière. Des deux côtés on s'étoit poursuivi avec un horrible acharnement, sans épargner même les biens de ses propres parens qui combattoient sous une bannière opposée.

Les habitans des environs attribuèrent une partie des maux survenus à Henri aux mauvais traitemens dont avoit été accablée au château la pauvre Nothburge. Le comte partageoit lui-même cette conviction; car il avoit remarqué que depuis le départ de cette vertueuse fille, ses affaires s'étoient sensiblement dérangées, et qu'au lieu de faire de plus grandes économies en retranchant ce qu'on donnoit aux pauvres, les dépenses augmentoient outre mesure. Il eut beau combiner dans son esprit des plans d'amélioration, il se convainquit de plus en plus qu'il ne lui restoit d'autre ressource que de rappeler Nothburge, et de la remettre comme par le passé à la tête de son ménage. Il prit donc son parti, quoi qu'il pût lui en coûter.

Un jour que Nothburge travailloit aux champs avec son maître, elle vit venir à elle le comte Henri, qui lui prit la main en la priant de lui dire si elle pourroit jamais se résoudre à retourner avec lui au château de Rottenbourg, pour être non plus cuisi-

nière comme auparavant, mais gouvernante de sa maison. « Sans doute, à envisager la conduite qu'on a tenue envers vous, tout désir de revenir habiter des lieux où votre vertu fut méconnue si cruellement, devroit être banni de votre cœur; mais vous êtes si pieuse, si fortifiée dans la voie de la perfection, que vous saurez vous élever au-dessus des préventions qui subjuguent les âmes ordinaires. Vous nous avez pardonné les torts que nous avons eus à votre égard; mon épouse Odile est morte dans cette douce conviction; le moyen de me prouver que vous n'avez pas conservé de haine contre moi, c'est de me promettre de revenir à mon château, où je ferai tous mes efforts pour réparer ma conduite passée » : et le comte versa des larmes abondantes.

Rothburge fut elle-même touchée à la vue de la démarche de Henri, et lui promit d'y réfléchir. Le comte la pressa d'accéder à ses désirs, en lui annonçant qu'il alloit dans quelques jours contracter un nouveau mariage avec la jeune Marguerite de Hoheneck;

personne accomplie, et dont elle n'auroit point à redouter de mauvais traitemens.

Nothburge regarda le ciel, comme pour interroger le Seigneur sur ce qu'elle devoit faire : puis elle présenta la main à Henri, en lui disant : —Oui, j'irai vous rejoindre, pour vous prouver qu'une chrétienne doit pardonner.

Le fermier, qui étoit présent à cette scène attendrissante, témoigna ses regrets de perdre une domestique si sage, et en voulut presque au comte qui étoit venu la lui ravir. Cependant il se soumit, après avoir obtenu de Henri la promesse que Nothburge pourroit de temps en temps revenir à la cense, pour lui donner quelques avis et le soutenir dans le bien qu'elle lui avoit enseigné tant par ses paroles que par ses exemples.

Nothburge retourna donc le lendemain au château de Rottenbourg, et y fut reçue avec des égards qui blessèrent son humilité. Dès ce moment elle reprit le soin des pauvres, introduisit beaucoup d'ordre dans les détails du ménage, exerça une grande sur-

veillance sur les dépenses, et parvint à faire refleurir cette maison qui étoit si cruellement déchue de son ancienne splendeur. La jeune épouse du comte justifia la haute idée que l'on avoit conçue d'elle, et se montra en toutes choses plutôt l'amie que la maîtresse de Nothburge. Elle aimoit à la consulter dans toutes les occasions, et s'applaudit souvent d'avoir suivi ses conseils. Les pauvres se ressentirent bientôt du retour de la pieuse fille, et avec les aumônes que l'on distribuoit abondamment, retournèrent aussi sur la famille de Henri les bénédictions du Seigneur. Au bout de quelques années, les anciens désastres furent complètement réparés : le comte jouit d'un bonheur qu'il n'avoit jamais connu auparavant.

Ainsi la sainte fille eut la consolation de voir s'effacer jusqu'aux dernières traces des malheurs qui étoient venus fondre sur une famille respectable, mais qui avoit été égarée par de fausses insinuations. Marguerite donna le jour à cinq enfans, dont trois garçons et deux filles, à l'éducation desquels

Nothburge ne resta pas étrangère. Elle jouissoit de toute la confiance du comte, et acquit tous les jours plus de droits à la vénération de toute la famille par la sagesse de sa conduite et les services qu'elle ne cessoit de rendre.

Mais l'heure étoit arrivée où cette belle âme devoit aller recueillir dans un meilleur monde le prix de ses vertus. Une cruelle maladie vint l'étendre sur le lit de douleur. C'est alors qu'elle eut occasion de montrer ses grandes qualités dans tout leur jour. Quoiqu'elle souffrît des douleurs inouïes, jamais aucune plainte ne lui échappa. Elle fit placer devant son lit un crucifix, afin de pouvoir contempler sans cesse son divin maître, ce modèle du vrai chrétien. Henri, son épouse et ses enfans ne quittoient presque pas la chambre de la malade, et lui rendoient tous les services qui dépendoient d'eux. Qu'il étoit beau de voir un grand de la terre s'abaisser ainsi devant une servante! Sa douleur étoit si profonde, qu'il ne pouvoit se consoler de perdre celle à laquelle il devoit tout. Il la pria à plusieurs reprises de

bénir sa famille, et la conjura de ne point l'oublier, quand elle seroit parvenue au terme de la suprême félicité.

Nothburge reçut avec une ferveur angélique les sacremens de l'église, et termina bientôt après sa sainte carrière à l'âge de quarante-sept ans, l'an 1313, le jour où l'église célèbre la fête de l'exaltation de la sainte croix. Sa mort répandit le deuil dans toute la contrée. Les pauvres surtout furent inconsolables de cette perte; car ils pleuroient en elle une mère, une bienfaitrice et une amie.

Deux jours après, on fit à Nothburge de magnifiques obsèques à la chapelle du château. On mit ensuite son corps dans un beau cercueil, et on le plaça sur une voiture attelée de deux bœufs. Ces deux animaux conduisirent, comme par instinct, le dépôt précieux, jusqu'à la petite chapelle de saint Rupert, où Nothburge avoit si souvent fait ses prières. Là, ils s'arrêtèrent; le peuple crut y voir un indice de la volonté divine, et l'on enterra la pieuse fille dens cet asile de la religion. Bientôt on accourut de toutes

parts visiter le tombeau de la mère des pauvres, et l'on acquit des preuves authentiques du crédit dont elle jouissoit auprès de Dieu. Les dons des fidèles, mais plus encore les largesses de Maximilien Ier, comte du Tyrol et plus tard empereur d'Allemagne, contribuèrent à la construction de la magnifique église où reposent encore de nos jours les reliques de sainte Nothburge. Cette église, chef-d'œuvre d'architecture, est construite en marbre et est regardée comme un des ornemens du pays.

L'église honore cette sainte fille le 14 septembre. Nothburge est une des patronnes du Tyrol.

LE BIENHEUREUX HIPPOLYTE GALANTINI,

TISSERAND EN SOIE.

—

Au rang des hommes, qui, vivant au milieu du tumulte de ce monde, se sont

distingués par la pureté de leur conduite, par leurs sentimens religieux, et par l'influence pieuse et salutaire qu'ils exercèrent sur leurs contemporains, brille à juste titre Hippolyte Galantini. Il reçut le jour à Florence, le 12 octobre 1565, de parens respectables, qui étoient mieux partagés en piété et en vertus chrétiennes qu'en biens terrestres. Il lui firent apprendre dans la suite l'art de tisser la soie; c'étoit la profession de son père

Le jeune Hippolyte annonça dès son enfance la sainteté à laquelle il étoit appelé; car il étoit si pieux et si sage, si docile et si obéissant à ses parens, qu'il fut jugé digne à l'âge de neuf ans de faire sa première communion. Nourri et sustenté du pain des anges, il marcha avec tant de zèle dans le sentier épineux de la vertu, que lorsqu'il fut dans sa douzième année, l'archevêque de Florence, Alexandre Médicis, qui fut pape ensuite sous le nom de Léon XI, jeta les yeux sur lui pour le charger, avec d'autres jeunes gens de son âge, d'apprendre le catéchisme aux enfans. Hippolyte se livra

si sérieusement à cette pieuse occupation, qu'il instruisit encore mieux ses petits élèves par son exemple que par ses paroles. Brûlant du désir de vivre plus intimement avec Dieu, il conçut le dessein de se livrer dans la retraite aux austérités de la pénitence; mais les vues de Dieu sur son serviteur étoient différentes. Il étoit destiné à être entre les mains du Seigneur un instrument de grandes choses, et c'est au milieu des égaremens du monde, dans sa famille, et en proie aux besoins et aux peines de tout genre, qu'il devoit fournir sa sainte carrière, n'attachant son cœur qu'à ce qui pouvoit le remplir de la seule joie réelle et durable.

Dès qu'il eut pénétré les vues de Dieu sur lui, il s'abandonna entièrement à sa sainte volonté, et tâcha de tout son pouvoir de s'y conformer. C'est dans ce but qu'il se lia étroitement avec la sainte Marie-Magdelaine de Pazzis, et que, sans renoncer à la société de ses semblables, il adopta un genre de vie qui, par sa sévérité, se rapprochoit beaucoup du régime claustral; car il portoit le cilice, se donnoit la discipline,

se mortifioit par des jeûnes, des macérations et de longues veilles; il retrempoit son âme dans la prière presque continuelle et dans la fréquentation assidue des sacremens. Tous ses efforts tendoient à faire des progrès dans la perfection; aussi, son humilité, sa patience dans les souffrances, son amour de Dieu, étoient exemplaires, et il étoit d'une si grande chasteté, qu'il conserva sa virginité jusqu'à la fin de sa vie.

Ce qui surprenoit le plus en lui, c'étoient l'activité et l'ardeur infatigables avec lesquelles il se vouoit au salut de son prochain, et qui, comme une vive lumière, lui faisoient répandre au loin et disperser partout les rayons de son zèle. Dans les temps de troubles où il vécut, Hippolyte apparut comme un véritable apôtre pour Florence. Aussi Léon XI le proposa-t-il à la piété des chrétiens comme un modèle de toutes les vertus. Animé de l'esprit de Dieu, et brûlant de zèle pour le salut des âmes, comme un second Philippe de Néri, il fonda une congrégation séculière qui se voua à enseigner aux enfans,

de même qu'aux adultes qui n'avoient pas reçu d'instruction, les mystères et les préceptes de la religion. Il consacroit aussi ses soins aux ouvriers et aux autres gens du peuple, afin de les conduire à Dieu, de les tenir en garde contre les faux plaisirs du monde et de les diriger dans le chemin de la vertu.

Hippolyte sentit que pour assurer la durée d'une institution si utile, il falloit la soumettre à des loix fixes. Il composa donc sa règle sur un plan extrêmement sage et l'imposa à ses collaborateurs; elle produisit les résultats les plus avantageux pour tous ses frères, et pour la jeunesse qu'ils instruisoient. On sut bientôt apprécier dans toute l'Italie l'utilité de cette institution; il s'en forma de semblables dans les états de Modène, de Lucques, et dans d'autres pays.

Hippolyte venoit d'atteindre sa cinquante-sixième année, lorsqu'il fut frappé d'une grave et douloureuse maladie. Après avoir reçu es derniers secours de la religion, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur, le 20 mars 1619, en tenant dans ses mains le

crucifix qu'il venoit de couvrir de ses baisers. Dieu entre autres grâces lui avoit accordé le don de prophétie, et avoit adouci par des apparitions célestes les souffrances de ses derniers jours. Sa mort émut profondément ses frères, auxquels il venoit encore d'adresser les plus belles exhortations. Il leur avoit principalement recommandé de pratiquer le divin précepte de la charité. Son institut fut surtout protégé et encouragé par le grand-duc de Toscane, qui depuis fut empereur sous le nom de Léopold II. Le pape Léon XII l'a mis au nombre des saints, le 31 mai 1825.

—

Le bienheureux Hippolyte, en fondant sa pieuse confrérie, avoit surtout en vue d'instruire et de discipliner cette foule de jeunes apprentis qu'on voit si souvent mener une conduite déréglée. Tous ceux qui ont pu voir à nu cette plaie de la société, font sans doute aussi des vœux pour qu'il se forme le plus tôt possible de nouvelles asso-

ciations entre les maîtres sages et religieux, comme heureusement il y en a encore beaucoup, afin de mettre un frein salutaire à la licence de leurs subordonnés. Combien de jeunes gens pourroient être sauvés de l'abîme où les entraînent presque irrésistiblement, lorsqu'ils sont abandonnés à eux-mêmes, leurs penchants corrompus, l'oubli de Dieu et le mauvais exemple! Les gronderies et les menaces continuelles des maîtres ne servent pas à grand'chose, s'ils ne commencent par faire régner la crainte de Dieu dans leur maison, et s'ils ne prêchent encore plus d'exemple que de paroles. Qu'ils entrent donc dans l'esprit du bienheureux Hippolyte Galantini; que, mus comme lui par un zèle ardent pour leur propre salut et pour celui des autres, ils combinent leurs efforts pour opérer un bien réel et immédiat. Quand ils ne consulteroient que leurs intérêts purement humains, encore devroient-ils se hâter de mettre la main à l'œuvre.

FIN.

PORTS FRANÇAIS ET PORTS ETRANGERS DE LA MANC

POUR MARSEILLE ET CETTE.

EXTRAIT

DES

Statuts de la Société des Bons Livres.



L'objet de la Société est de faire imprimer et réimprimer de bons livres, d'en opérer la distribution à bas prix.

Le fonds capital de la Société est formé au moyen de Souscriptions ouvertes dans les divers départemens du Royaume.

Le prix de chaque Souscription est de 20 francs par an.

Chaque Souscripteur recevra, dans le cours de l'année, 10 ouvrages *en triple exemplaire* : ces ouvrages donneront au moins 300 feuilles, 7200 pages, format in-12, ou 340 feuilles, 8660 pages, format in-18.

On souscrit à Paris, rue des Saints-Pères, n. 69.

On s'abonne aussi chez les principaux libraires des départemens, et chez tous les directeurs de postes.

Les Souscriptions, pour la neuvième année, datent du premier septembre 1832. Les personnes qui désireraient les collections des années précédentes, ou de l'une d'elles seulement, les recevront sur leurs demandes, et à raison de 20 fr. par collection.

On peut aussi demander des volumes séparés.

On doit envoyer les lettres et les paquets *francs de port* à l'administrateur, rue des Saints-Pères, n. 69, à Paris.

IMPRIMERIE DE AUG. AUFFRAY, PASSAGE DU CAIRE, N° 54.


LEGATORIA C. DORIA
NAPOLI
Trinità Maggiore 25


BIBLIO
Vittori